SLUB
Wir führen Wissen.

A
565,

HfBK Dresden - Bibliothek
00596750

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

LE MUSEUM

DE MARBRES

ou

Collection des Plus Grands

Statues et Monuments

DU CABINET

De Feu Son Altesse Sérénissime

Le Duc d'Orléans, P. A. D'Ed.

AVEC DES EXPLICATIONS FRANÇAISES

SCULPTÉS ANTIQUES

ET MODERNES

A PARIS

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

LE MUSEUM

DE FLORENCE

ou

Collection des Pierres Gravées Statues & Médailles

DU CABINET

Du Grand Duc de Toscane

Dessiné & Grave par F. A. David

AVEC DES EXPLICATIONS FRANÇAISES

STATUES ANTIQUES

Tom. III.

A PARIS.

Chez l'Auteur Rue Pierre Sarrazin

1787.

LE MUSEUM
DE FLORENCE,

AVEC

DES EXPLICATIONS FRANÇOISES.

TOME TROISIÈME.

SLUB
Wir führen Wissen.

TOME TROISIÈME

DES EXPLICATIONS FRANÇOISES

DU

DE FLORENCE

AU

LE MUSÉUM

LE MUSEUM
DE FLORENCE,
OU
COLLECTION DES PIERRES GRAVÉES,
STATUES, MÉDAILLES ET PEINTURES,

Qui se trouvent à Florence, principalement dans le Cabinet du Grand Duc de Toscane,

Dessiné et gravé par F. A. DAVID, avec des Explications françoises, par F. MULOT.

STATUES.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez l'Auteur, F. A. DAVID, rue Pierre-Sarrazin, n°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

SLUB
Wir führen Wissen.

LE MUSEUM DE FLORENCE.

STATUES.

PLANCHE I.

JUPITER.

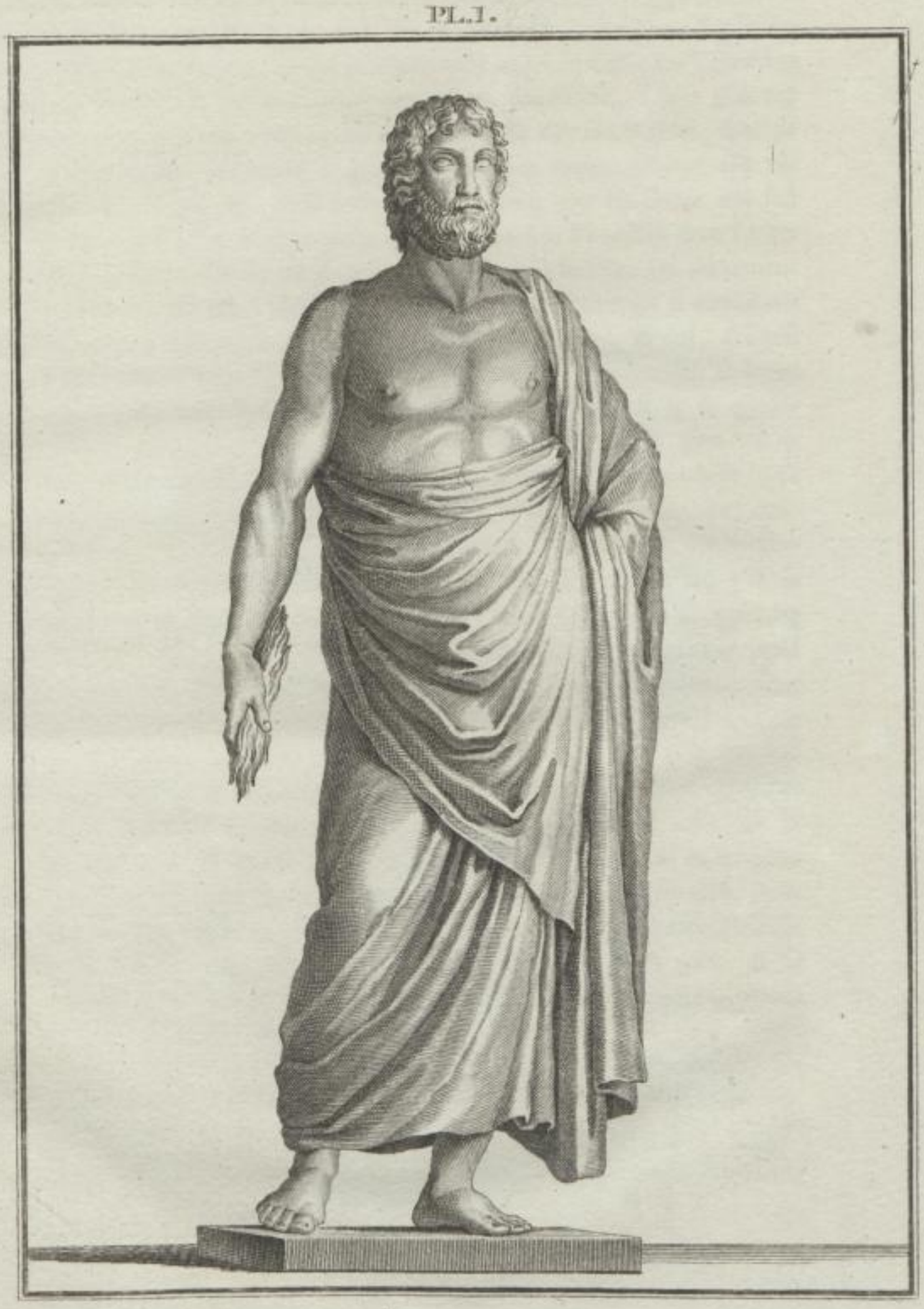
LA Toute-Puiſſance & la douceur ſont les principaux attributs de la Divinité : l'une la fait craindre, l'autre la fait chérir. Dans la belle Statue de Jupiter, qu'il eſt bien naturel de placer la première de toutes celles que nous allons examiner, ces deux caractères ſe trouvent réunis. L'habile Artiſte qui l'a faite ſemble avoir voulu ſaiſir l'idée du célèbre Polyclète, lorſqu'à la demande des Argiens, cet immortel Sculpteur, fit en marbre blanc le Jupiter doux dont parle Pauſanias. Son viſage eſt tranquille & ſerein : ſa main droite, armée de la foudre, ne la tient pas élevée pour la lancer ; mais la dirige vers les Royaumes ſombres. L'enſemble de cette Statue indique que l'intention de ſon Auteur étoit d'exprimer ce Dieu jouiſſant de la paix, & maître du Ciel & de l'Univers, après ſa victoire ſur les Titans : auſſi ne voit-on pas auprès de lui le Roi des oiſeaux, l'aigle, porteur de ſes armes. Le coſtume ajoute à l'expreſſion. Le manteau que porte le Dieu, ſemblable à celui dont on revet Eſculape, & que les Philoſophes avoient choiſi, voile les parties inférieures de ſon corps & laiſſe à nud toute la partie ſupérieure : c'eſt ainſi, diſent les Mythologues, que l'on rend ſenſible la prérogative de Jupiter, d'être tout à la fois viſible aux intelligences céleſtes, & caché aux habitans de ce monde. Les plis de ce vêtement bien ajuſtés donnent à l'ouvrage beaucoup de grace & de prix. Les anciens Étruſques revêtiſſoient ce Dieu du même manteau, comme nous le prouvent une patère & un vaſe très-beau que conſerve le Muſeum des Médicis. Au ſurplus, une robe Philoſophique ne dégrade point un Dieu, ſur-tout quand il ſe fait gloire comme

celui-ci, dans Lucien, de s'assimiler à ces Sages. Ses pieds sont nuds, sans chaussure, sans même ces brodequins dont parle Pausanias & que Polyclète avoit voulu donner à Jupiter comme un signe de ressemblance avec Bacchus.

A travers les nuages de la Mythologie, seroit-il possible d'entrevoir quelques vérités & de faire un abrégé du moins vraisemblable de l'Histoire de Jupiter ? Nous allons le tenter. Heureux si nos efforts ne sont pas infructueux.

Urane, dont le nom signifie Ciel, pour désigner, sans doute, l'étude qu'il fit des mouvemens des Astres & de leurs révolutions, épousa sa sœur Titée, que Sanchoniaton appelle *Gué* ou Terre. Cette union produisit plusieurs enfans qui, du nom de leur mère, furent appellés Titans. Ces Princes, adroits à profiter de ce qui pouvoit illustrer leur origine, crurent la rendre plus respectable en se disant fils du Ciel & de la Terre. Ils étoient redoutables par leurs forces & leur valeur : & bientôt l'ambition les fit se révolter contre Urane. Celui-ci les fit tous arrêter ; mais Saturne, l'un d'eux, délivré par Titée, rendit la liberté à ses frères, qui se saisirent, à leur tour, de leur père & déférèrent la couronne à leur libérateur. Saturne, en peu de tems, sçut affermir son Trône, & la révolte de quelques-uns de ses frères, animés par le remord, fut à l'instant dissipée. Urane réduit à la condition de sujet, périt de chagrin, ou, comme le vent Sanchoniaton, des suites d'une opération cruelle, que Titée avoit sécondée & qui le mettoit hors d'état de se reproduire. Il est possible que ce fait ne soit que l'altération d'un autre plus certain, de la circoncision d'Abraham, Patriarche que plusieurs Sçavans croyent reconnoître dans Chronos ou Saturne, son image bien défigurée ; mais ne nous arrêtons pas en ce moment à ces doctes interprétations & poursuivons rapidement notre récit. Saturne redevable du trône à sa mère, eut dû conserver pour elle des égards ; mais il fut ingrat, & dans un moment de colère que lui causoit cette ingratitude, Titée le menaça du sort de son père : menace funeste, source de la dureté de Saturne pour ses enfans. Ce Prince avoit épousé sa sœur Rhéa, de laquelle il en avoit eu plusieurs. La menace de Titée, qu'il prit pour une prophétie, les lui fit, non pas dévorer, (ce que l'on crut d'après une équivoque) ; mais renfermer tous, à l'exception de Jupiter, qui venoit de naître & qui, sauvé par la supercherie de sa mère, fut confié par elle aux Curètes. Ces Prêtres du Mont Ida, issus du sang Royal, & qui, dans les États des Titans, étoient comme les Druïdes chez les Gaulois,

PL. 1.



JUPITER.

les Mages chez les Perſes, & les Saliens chez les Sabins, prirent ſoin de ſon enfance, & firent tant de bruit avec leurs lances dont ils frappoient leurs boucliers, qu'ils empêchèrent que l'on découvrît l'enfant. Le nom Arabe ou Phénicien donné à ces Prêtres, & mal interprété, fit naître la Fable des Colombes qui venoient nourrir le jeune Jupiter. La chèvre Amalthée, (que d'autres croyent être, non pas une chèvre; mais la Princeſſe fille de Mélitte, Roi de Crète), fournit le lait néceſſaire à ſon enfance : par reconnoiſſance elle fut placée parmi les Aſtres, &, c'eſt d'une de ſes cornes que les Grecs ont fait la corne d'Abondance. La rencontre de quelques ruches d'abeilles dans l'antre où l'on avoit caché le fils de Saturne, fit ſoupçonner qu'elles lui donnoient leur miel, comme, depuis, l'aigle que Jupiter vit au moment où il conſultoit les Augures, avant d'entreprendre la guerre contre les Titans, & qui, ſuivant Hygin, fut mis aux Cieux, fut cenſé lui avoir porté de l'Ambroiſie. Devenu grand, Jupiter prit avec lui *Métis*, ou, pour mieux dire, il ſe fit guider par la Prudence dans ſes actions : il délivra les Titans, que ſon père tenoit enfermés dans des priſons, &, par leur ſecours, il détrôna Saturne & le força de ſe retirer en Italie. Les Titans, à leur tour, devinrent jaloux du nouveau Conquérant, &, ſollicités, comme l'on croit, par Saturne, ils voulurent le combattre. Jupiter les défit à pluſieurs repriſes, & ce fut par la dernière victoire qu'il remporta ſur eux près du Tarteſſe, d'où l'on dit qu'il les précipita dans le Tartare, qu'il termina une guerre de dix ans. Saturne paſſa en Sicile où il mourut dans le même état au quel il avoit réduit Urane. Jupiter avoit eu auſſi à ſouffrir pendant ſon règne de la part des Géans, qui ne ſont vraiſemblablement que ces gens *puiſſans & fameux*, ces brigands qui déſoloient la Theſſalie. Il s'étoit retranché ſur le Mont Olympe dont Homère fait le Ciel : & les Géans, que l'on dit avoir entaſſé le Mont Oſſa ſur le Pélion pour eſcalader l'Olympe, n'avoient fait ſans doute de ces montagnes voiſines de la première que des lieux de retraite où ils s'étoient fortifiés pour ſoutenir leur révolte, dans laquelle on a cru reconnoître la tentative ridicule de la Tour de Babel; mais enfin il en triompha. Jouiſſant de la paix, il fit entre lui, Neptune & Pluton le partage de l'Empire, que l'on regarde comme la trace du partage de la Terre entre les enfans de Noé.

Les anciens Écrivains de qui les Grecs ont emprunté ce qu'ils ont dit ſur Jupiter, louèrent beaucoup ſon courage, ſa prudence & ſes vertus militaires. Heureux ce Prince s'il n'eut pas terni ſes belles actions par ſa paſſion pour le plaiſir. On a couvert ſous le voile des Métamorphoſes les plus ingénieuſes les crimes

qu'un impur amour lui fit commettre. Ces galanteries (1) trop fréquentes avoient rendu Junon jalouſe & complice d'une Conjuration qu'il diſſipa. C'eſt le dernier de ſes exploits. Accablé de vieilleſſe il mourut dans l'Iſle de Crète où long-tems s'eſt vu ſon tombeau. Les Curètes qui avoient pris ſoin de ſon enfance, prirent celui de ſes funérailles.

Les noms de Jupiter furent ſans nombre & nous aurons plus d'une fois occaſion d'en parler dans le cours de cet Ouvrage.

PLANCHE II.

JUNON.

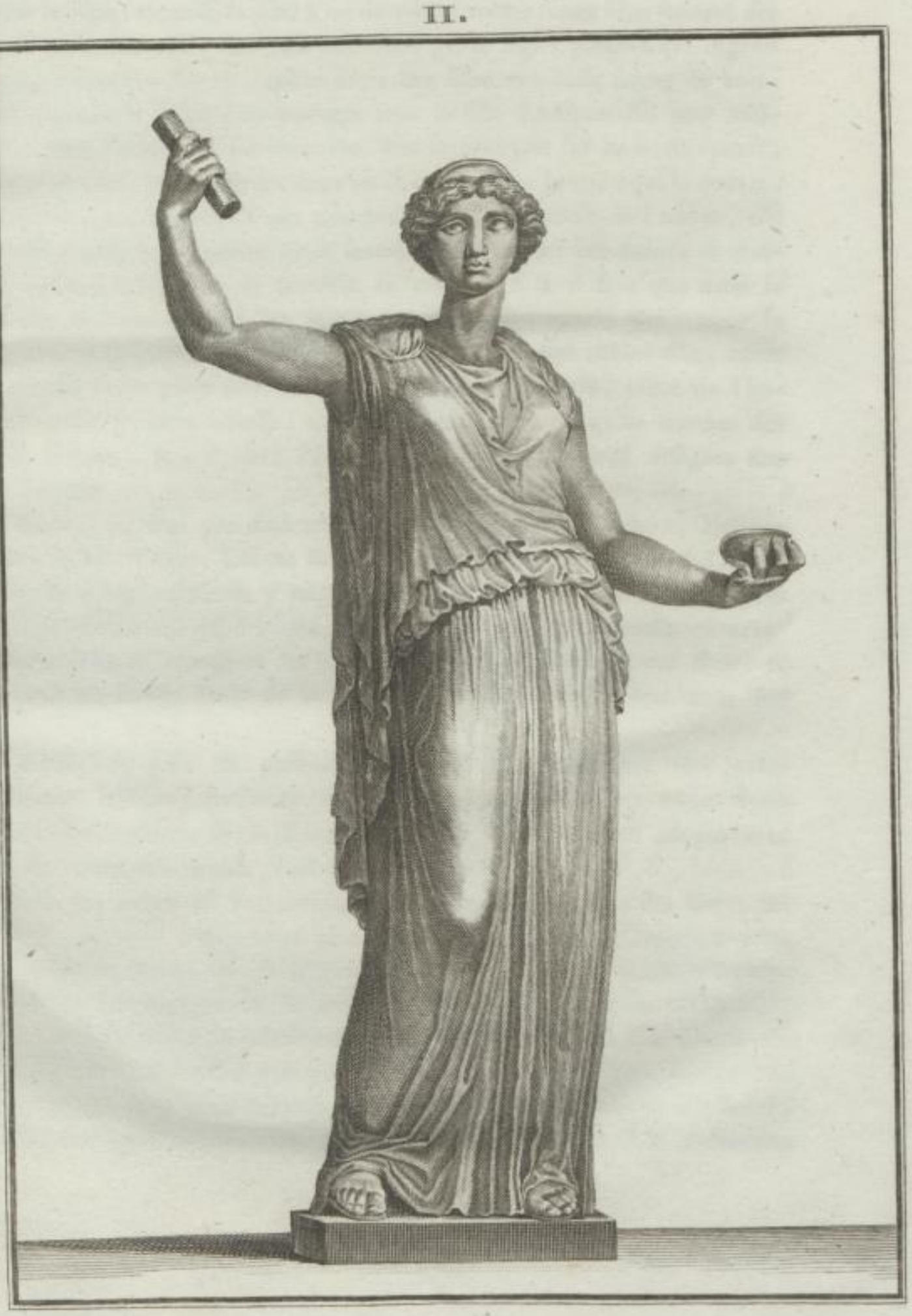
Mère des Dieux, la ſœur & l'épouſe de Jupiter, Protectrice ſpéciale des femmes, Junon, mérite que l'on s'occupe d'elle avant d'examiner la Statue qui la repréſente. Les Grecs lui donnoient le nom de Maitreſſe ou de Grande, & les Latins celui de *Juno*, que ſon éthymologie, qui eſt *Juvans* Secourable, rend plus flatteur : &, comme ces deux qualités de Secourable & de Reine doivent toujours être unies, ils lui donnoient également le titre de Reine *Regina*.

Pluſieurs Cités ſe glorifièrent de lui avoir donné naiſſance. Argos & Samos, qui ſe vantoient de cette prérogative, furent les Villes les plus fidelles à ſon culte. Nourrie par l'Océan & par Thétis, élevée par les filles du Fleuve Aſtérion, & ſoignée par les Heures, elle plût à ſon frère Jupiter. Que ne conſeille pas l'Amour ? Jupiter fait ſouffler un vent froid, ſe change en cou-cou & tremblant, preſque tranſi ſous cette métamorphoſe, il intéreſſe ſa ſœur : Junon, ſans le craindre, met dans ſon ſein, pour le rechauffer, l'oiſeau trompeur qui venoit la ſéduire. Elle étoit ſeule en ce moment ſur le Mont Thorax, qui du nom du Cou-cou fut ſurnommé *Coccyx* : l'occaſion étoit belle : Jupiter careſſé comme oiſeau, pour tenter d'autres carreſſes, reprit ſa forme ordinaire; mais Junon ſévère ne conſentit à rien que ſous la promeſſe d'une union éternellement ſacrée. Leurs nôces furent célébrées avec pompe. Le mariage avoit été le ſeul moyen de poſſéder Junon : la poſſeſſion éteint les feux que le deſir allume : les deux époux furent infidèles : Jupiter par plaiſir, Junon peut-être

(1) Tout ce que l'on prête chez les Poëtes au fils de Saturne ne ſçauroit lui convenir perſonnellement. Il en eſt de lui comme d'Hercule ; on a raſſemblé ſur une même tête les actions de pluſieurs hommes. Il n'y a pas de doute ſur la pluralité des Jupiters, & c'eſt même cette pluralité qui fut cauſe que divers pays ſe vantèrent d'avoir donné naiſſance à ce Dieu.

SLUB
Wir führen Wissen.

II.



JUNON.

plus par vengeance. Femme & Déeſſe, cette paſſion étoit la plus violente de ſon cœur, & l'on connoît tout ce que les Poëtes en racontent. Une rupture, que cauſa le dépit, rappella Jupiter à ſes devoirs: l'amour renaît bien ſouvent des feux qu'il croit éteindre: une ruſe conſeillée par le ſage Cythéron qui régnoit à Platée, rapprocha Junon. Jupiter avoit fait faire une belle Statue de bois, & avoit répandu le bruit d'un mariage avec la fille d'Aſopus. Au jour indiqué pour cette ſolemnité, Junon arrive: elle ſe précipite ſur la fauſſe épouſe, que l'on promenoit publiquement dans un char, déchire le voile qui la couvre, voit la fraude, &, charmée d'une tromperie qui lui prouvoit de l'amour, elle renoue des nœuds que l'amour avoit formés. Mais hélas! ces nœuds ſe rompent ſi facilement! Junon ſe brouille de nouveau: & il faut que dans ſa colère elle ait bien outragé ſon époux, puiſque l'on veut, que, pour la punir, il l'ait ſuſpendue entre les Cieux & la terre avec une chaîne d'or, après avoir attaché à ſes pieds deux enclûmes énormes. Porphyre, outré de l'humeur farouche de cette Déeſſe, crut ne devoir la mettre qu'au nombre des mauvais Génies, &, il faut l'avouer, on ne peut mieux déſigner une femme jalouſe.

Les Anciens ne ſont pas d'accord au ſujet des enfans de Junon, Héſiode lui donne Hébé, Vénus, Lucine & Vulcain. Apollodore la fait mère d'Hébé, d'Illythye & d'Argé: d'autres y joignent Mars & Typhon: & les Mythologues allégoriſent encore ces générations; ils prétendent que cette Déeſſe eſt devenue mère d'Hébé en mangeant des laitues, de Mars en touchant une fleur, & de Typhon en faiſant ſortir de la terre des vapeurs qu'elle reçut dans ſon ſein.

Ce ſeroit une folie de prétendre expliquer d'une manière ſûre toute cette hiſtoire fabuleuſe de Junon. On a cru cependant ſous ces voiles épais découvrir des myſtères de la Nature, & plus d'un Phyſicien adopte avec plaiſir les interprétations de Noël le Comte.

Il penſe que Junon eſt l'air, déſigné par le nom d'Ἥρη que les Grecs lui donnèrent, ce qu'il croit encore reconnoître dans l'Hymne d'Orphée à cette Déeſſe. L'Iſle de Samos lui eſt aſſignée comme le lieu de ſa naiſſance, parce que c'eſt un des endroits de la terre où l'air eſt le plus pur. L'Océan & Thétys, les filles du fleuve Aſtérion & les Heures n'ont ſoin de ſon enfance & ne ſont chargés de la nourrir que pour indiquer la nature de l'air. L'union de Jupiter avec ſa ſœur n'annonceroit que cette chaleur bienfaiſante du Soleil, qui, communiquée à l'air, lui donne la force générative. Les diſſentions

maritales ne ſeroient autre choſe que l'indice de la variation des tems & de l'oppoſition des ſaiſons. Iris n'eſt la Meſſagère de Junon que parce que ſon arc nuancé annonce la ſérénité de l'air. Enfin, ſi l'on voit Jupiter ſuſpendre Junon à une chaîne d'or, ayant deux enclûmes aux pieds & ne pouvant être délivrée par les Dieux, ne ſeroit-ce pas pour marquer l'union de l'air ſupérieur avec l'inférieur, dont parle Platon dans le Timée? La terre & l'eau qui ſemblent comme ſuſpendues à l'air qui leur ſurnage, ne ſeroient-elles pas les enclumes qui nous étonnent? Et l'impoſſibilité d'être délivrée ne marqueroit-elle pas cette jonction des élémens que celui-là ſeul peut ſéparer qui les a unis? La naiſſance d'Hébé confirme ces conjectures: Junon brûloit dans le Palais de Jupiter où l'avoit introduite Apollon: trop de chaleur nuit à la génération, & le froid des laitues ſauvages lui rendit cette douce température, ſeule propre aux travaux de l'Hymen. Enfin ce qui ſemble porter cette explication phyſique de la Fable de Junon à ſon dernier point de vraiſemblance, c'eſt le temple de cette Déeſſe, que Pauſanias décrit dans ſes Attiques, & que l'on voyoit ſur la route d'Athènes. Sans toît & ſans portes n'indiquoit-il pas à tous ceux qui le viſitoient, qu'on ne devoit point enfermer la Divinité que l'on adoroit dans ſon enceinte, cet air qui nous fait vivre & ſous l'empire duquel nous exiſtons?

Les Alchymiſtes trouvent auſſi dans la Fable de Junon des emblêmes de leur art myſtérieux; mais dans un tiſſu de faits éloignés, & que toujours les Poëtes & les Peintres ont exprimés avec la liberté dont ils jouiſſent, que ne peut pas découvrir une imagination brillante & active? Dans ſes doctes écrits le ſçavant Court de Gébelin nous en a plus d'une fois donné des preuves.

Les noms ſous leſquels on révère Junon ſont ſans nombre. On l'appelloit *Soſpita*, parce qu'elle veilloit à la ſalubrité de l'air, dont l'intempérie cauſe les maladies, &, ſous cette dénomination, elle avoit trois temples, l'un à Lanuvium, & les deux autres à Rome: dans celui de Lanuvium, au rapport de Cotta, que fait parler Cicéron, cette Déeſſe étoit repréſentée avec une peau de chèvre, une javeline, un petit bouclier & une chauſſure recourbée en pointe ſur le devant. Sous le titre de *Regina* que nous avons déja dit lui avoir été donné par les Latins, Junon avoit un temple au Mont Aventin, où, ſous la dictature de Fur. Camillus, fut tranſportée ſa Statue que l'on adoroit à Veïes: elle étoit ſi reſpectée, que ſon Prêtre ſeul avoit le droit d'y toucher. Surnommée *Juno Lucina*, parce qu'elle préſidoit, diſoit-on, aux accouchemens, on la repréſentoit comme une Matrone qui tenoit une coupe de la

main droite & une lance de la gauche; quelquefois on lui mettoit un fouet dans la main, & ce fouet désignoit vraisemblablement celui du Prêtre Lupercal dont se faisoient frapper les Dames Romaines pour devenir mères, ou pour être heureusement délivrées des enfans qu'elles portoient. Le nom de Lucine pouvoit encore, suivant le témoignage d'Ovide, se dériver du bois sacré où elle recevoit les hommages des humains, bois que l'on appelloit *Lucus à Lucendo*. Comme Protectrice des femmes au moment de leurs accouchemens, elle se nommoit encore *Egeria* & *Natalis*. C'étoit sous les auspices de Junon que se faisoient les mariages, & de là lui vinrent les noms de *Juga*, qui désignoit le joug auquel se soumettoient les époux : de *Domiduca*, pour indiquer que l'épouse étoit accompagnée par elle quand elle entroit dans la maison de nôces : d'*Unxia*, à cause de l'onction que faisoit la nouvelle mariée au jambage de la porte de son mari, en entrant chez lui : de *Cinxia*, parce qu'elle aidoit à délier la ceinture que la nouvelle épouse portoit. Les Calendes de chaque mois étoient consacrées à Junon; on la nomma donc *Calendaris*, & *Februata*, parce qu'elle recevoit des hommages particuliers au premier jour de Février. Les Antiquaires connoissent le nom de *Matuta*, sous lequel elle avoit un temple à Rome, & celui de *Conservatrice* que porte une médaille de Salonine. On voit quelquefois Junon avec tous les attributs Monétaires, ce qui la fit appeller *Monéta*. Cicéron cependant donne à ce surnom une autre éthymologie & le dérive de *Moneo* : il lui fut donné pour avoir averti le peuple de Rome avant que les Gaulois assiégeâssent la Ville. Bunéus, fils de Mercure, lui fit bâtir un temple à Corinthe, comme nous l'apprend Pausanias, & elle fut surnommée *Bunéa*. Lycophron lui donne le titre de *Tropæa*, parce qu'elle présidoit aux triomphes, & Claudia Sabbatis dédia un monument à cette Déesse sous celui de *Junoni Placidæ*. Nous ne finirions pas si nous rappellions ici tous les autres noms que lui firent donner les lieux où plus spécialement elle étoit honorée & les attributs qui lui étoient propres. Au surplus, de toutes les Divinités du Paganisme, il n'y en avoit point dont le culte fut plus solemnel & plus généralement répandu que celui de Junon : le respect qu'on avoit pour cette Déesse alloit même si loin, que les femmes appelloient *Junons* les Divinités particulières qu'elles croyoient veiller sur elles, & qu'elles invoquoient, comme chaque homme invoquoit son *Génie*.

La Statue de Junon que nous voyons au Muséum des Médicis & dont nous offrons une fidelle copie, est sous les dehors que l'on donnoit à Junon

Reine ou à Junon *Lucine* : la patère qu'elle tient de la main droite & le ſceptre qu'elle a dans la gauche nous portent à cette conjectures. Les Anciens mettoient ainſi des patères dans les mains de leurs Dieux pour déſigner la bonté avec laquelle ils acceptoient les offrandes des hommes. La robe dont la Déeſſe eſt vêtue dans cette Statue, & qui par élégance eſt doublement retrouſſée au-deſſus de la ceinture, ainſi que la chlamyde qui retombe par derrière les épaules, ſont traitées avec tant de ſoin, & leurs plis ſont diſpoſés ſi naturellement, que l'on peut mettre au premier rang l'Artiſte habile à qui nous devons ce bel ouvrage.

PLANCHES III & IV.

LÉDA.

Eſt-ce Néméſis, eſt ce Léda qui nous offrent ces deux Satues de marbre qui ornent le Muſeum des Médicis ? Les Mythologues ne peuvent diſſiper notre incertitude, & leurs écrits, même, ne ſçauroient que l'augmenter. Pour éviter à Jupiter la peine & la honte d'une double métamorphoſe, les confondre ſeroit bien plus ſimple ; mais un grouppe de Phidias, dans lequel cet habile Sculpteur a repréſenté Léda, conduiſant Hélène à Néméſis, ne nous permet pas de le faire. Laiſſons donc Hygin raconter de deux manières les amours de Jupiter-Cygne. Que les Poëtes & les Peintres les embelliſſent à leur gré. Contentons-nous de dire, avec Iſocrate, que deux fois le maître des Dieux a pris la forme d'un Cygne, l'une pour ſurprendre Néméſis & l'autre pour poſſéder Léda. Le Cygne fortuné dont Jupiter emprunta les dehors fut mis au rang des Aſtres. Myrthon, célèbre Graveur en Pierres, a rendu ſupérieurement cette apothéoſe aſtronomique ſur la Pierre que Philippe Stoſch a publiée (1), & Manilius l'a décrite avec élégance. Mais qui pourra percer le voile épais de cette Fable & découvrir le trait hiſtorique qu'elle n'embellit que pour le défigurer ? Les Sçavans ont varié dans leurs conjectures. Les uns ont cru qu'elle n'avoit d'autre fondement que la beauté, la blancheur & la longeur du cou d'Hélène, que dès-lors on a voulu faire naître d'un Cygne-Dieu. Quelques-uns ont pris la figure de l'endroit où l'amant de

(1) D'autres Mythologues prétendent que le Cygne n'obtint place parmi les étoiles, qu'en qualité d'oiſeau conſacré à Apollon..... *Voyez* Tom. III, Antiquités d'Herculanum, de David, pag. 31.

Léda

LÉDA.

IV.

LÉDA.

Léda pouvoit s'être introduit, pour origine de la fiction de l'œuf d'où ſortirent les Dioſcures (1), d'autres enfin prétendent qu'Hélène avoit eu quelqu'affaire galante ſur les bords de l'Eurotas, où ſe rencontroient beaucoup de Cygnes, & que l'on publia, pour ſauver ſon honneur, que Jupiter, amoureux d'elle, avoit pris la forme d'un Cygne pour la ſéduire & la tromper. Eh! cette ingénieuſe tournure ne ſeroit-elle pas l'expreſſion de la vérité? Quoiqu'il en ſoit, c'eſt donc ou Néméſis ou Léda dont les Auteurs de nos deux Statues ont voulu rendre l'image. La première, N°. III, eſt l'ouvrage d'un Artiſte qui nous eſt inconnu; mais dont on ne ſçauroit trop célébrer le talent. Non content d'avoir bien rendu les belles formes de la Nature, il a voulu que l'ornement répondit au nud, & de là ce cercle qui ceint le bras droit (2), & l'adroite diſpoſition des plis du manteau. La ſeconde, N°. IV, n'eſt pas le fruit d'un ſi habile ciſeau; mais elle offre encore des beautés. Toutes deux repréſentent la Déeſſe debout, & c'eſt la poſture que les Sculpteurs ont le plus fréquemment choiſie.

PLANCHE V.

GANYMÈDE.

En expliquant les Fables, chacun ſuit ſes affections, & l'imagination, très-ſouvent, eſt dupe de ſon propre délire. Rien ne le prouve mieux que les diverſes explications de celle de Ganymède. Le fils de Tros (3), Roi des Troyens, enlevé par un Prince voiſin (4), ou la mort de cet enfant chéri que l'on voile à ſon père, voilà le ſimple fond hiſtorique ſi agréablement embelli

---

(1) Ce lieu ſecret, ſuivant ceux qui adoptent ce ſyſtême, étoit l'endroit le plus élevé du Palais, dont la forme ovale l'a fait nommer ὠὸν par les Lacédémoniens, ce qui donna lieu à la fiction de l'œuf.

(2) Dans la belle Peinture de Léda trouvée à la fouille de Gragnano en 1759, le haut du poignet de la Déeſſe eſt orné d'un cercle d'or. *Voyez* Peintures d'Herculanum, Tom. III, Plan. XII. pag. 29, édit. de David.

(3) Nous adoptons l'opinion d'Homère, *Iliad. XX.* v. 230. Hygin le fait tantôt fils d'Aſſaracus, (*Fab. CCXXIV*). tantôt d'Erichthonius, (*Fab. CCLXXI*). Tzetzès lui donne pour frére Laomédon, ce qui le feroit naître d'Ilus. (*Ad Licophron p.* 10), & Lucien lui aſſigne Dardanus pour père.

(4) Banier Tom. II. 4°. p. 15, dit que c'eſt Jupiter Tantale qui enleva Ganymède..... *Echemenes Cyprius* (*apud mus. comit. p.* 991), prétend que Ganymède fut enlevé par Minos.

par les Poëtes, que mille Sçavans, enſuite, ont interprêtés, chacun à ſa maniére. Chaſſeur (1) & Berger, comme le devoient être tous les fils de Rois de cet âge, Ganymède, diſent les premiers, étoit ſur le Mont *Ida*, ou dans un lieu nommé *Harpageia*, ou bien au Promontoire de Dardanie: ſur lui ſe précipite l'aigle, Miniſtre de Jupiter, ou Jupiter lui-même, ſous la forme de ſon aigle, & cet oiſeau, le preſſant délicatement, pour ne point bleſſer ſa proie, l'enlève avec ſes ſerres juſqu'au plus haut des Cieux (2). Quel motif de cet enlèvement peut-on prêter au ſouverain des Dieux? Que ſignifie cette Allégorie Poëtique? Liſez; mais ne vous flattez pas d'accorder les ſentimens oppoſés des Interprêtes. Pluſieurs Auteurs, Plaute, Euripide, Ovide, Martial ont écrit que Jupiter avoit enlevé Ganymède par un motif criminel (3); d'autres prétendent que ce fut ſeulement pour le ſubſtituer à Hébé en qualité d'Échanſon: Apollonius de Rhodes, veut qu'il n'ait été placé dans les Cieux que pour jouir de la demeure des immortels, dont ſa beauté le rendoit digne d'augmenter le nombre. Il eſt des Écrivains qui lui attribuent cette prérogative à cauſe de ſa prudence & de la beauté de ſon ame. Cicéron, au premier Livre des Tuſculanes, dit, qu'il ne voit rien que de myſtérieux caché ſous l'emblême de cet enlèvement; mais combien de ſyſtêmes a fait naître l'envie d'expliquer ces myſtères!

Nous nous contenterons de rapporter ce que penſent Noël le Comte & l'Abbé Bergier. Suivant le premier, la Fable de Ganymède ne ſignifie rien

---

(1) Lucien, (*Dial. IV.* 2. *Deor. Dear. dial. XX.* N°. 6) le fait Berger, Virgile nous le peint Chaſſeur *Æneid. V.* v. 252.

(2) *Val. Flaccus* (*Argon. Lib. II.* v. 414). Stace. (*Thebaid. Lib. I.* v. 548). Virgile. (*Loco citat. ſupr.*) le font enlever ſur le Mont Ida, & Strabon place l'enlèvement à *Harpagéia*, (*Lib. XIII. pag.* 587).

(3) Saint Auguſtin, *De civit. Dei Lib. VII. Ch. XXVI.* Lactance *Divin. Inſtitut Lib. I.* donnent ce même motif criminel à l'enlèvement de Ganymède. *Ce n'eſt pas à ces Écrivains qu'il faut s'adreſſer quand il s'agit d'éclaircir les Fables ou des faits de l'Antiquité*, diſent les Auteurs de la deſcription des Pierres gravées d'Orléans: cependant ces Pères peuvent être conſultés comme témoins des traditions de leurs tems, & comme ils ne font que répéter ce que Plaute, Euripide, Ovide & Martial ont dit, nous ne voyons pas pourquoi les deux ſçavans Eccléſiaſtiques repouſſent ſi durement l'autorité de ces deux célèbres Écrivains. Ils n'affirment pas que Ganymède a été enlevé par Jupiter, pour une jouiſſance honteuſe: ils ne croyoient pas plus que les deux Académiciens à la vérité de l'enlèvement; mais, en parlant des Dieux honteux du Paganiſme, ils attribuent à Jupiter l'enlèvement laſcif de Ganymède, comme pluſieurs Auteurs payens le faiſoient. Leur témoignage n'eſt pas une explication arbitraire; mais une preuve de l'opinion reçue alors, & mérite bien qu'on s'y arrête.

V.

GANYMÉDE.

autre choſe, ſinon, que l'homme prudent & ſage ſe rapproche davantage de la nature Divine. Ganymède, ſuivant le même Auteur, eſt l'image de l'ame qui n'eſt belle qu'autant qu'elle ne contracte ni vices ni ſouillures, & que Dieu, lorſqu'elle poſsède cette beauté pure, attire à lui. La ſageſſe ſemble nous identifier avec la Divinité. Verſer à boire aux Dieux, c'eſt leur procurer cette douce volupté que cauſe la bonne odeur des vertus. Toujours le Ciel a ſoif de nos bonnes actions, & la vie pure & ſans tache eſt la boiſſon la plus agréable que l'homme lui puiſſe offrir pour étancher cette ſoif. La beauté de l'ame n'eſt pas la ſeule raiſon qui ait fait donner à Ganymède la réputation du plus beau des hommes: ſa ſageſſe & ſes vertus y contribuèrent plus encore, & l'on ſçait combien, ſi la ſageſſe étoit auſſi viſible que nos corps, elle feroit naître d'amour & captiveroit de cœurs.

Suivant l'Abbé Bergier, « cette Fable eſt hiſtorique, elle ſignifie que dans » les premiers tems, lorſque les hommes ne ſçavoient point encore faire » de liqueurs artificielles, ils ne buvoient que de l'eau: c'étoit alors Hébé » qui leur ſervoit d'Échanſon. Dans la ſuite ayant trouvé le ſecret de faire » des boiſſons capables d'enyvrer, ils les préférèrent à l'eau. Γανυμήδης vient » de γανος, la joie, le plaiſir, & de Μήδης, liqueur, dérivé de Μεδάω: il ſignifie » liqueur ou boiſſon qui donne la joie: ainſi Ganymède fut préféré à » Hébé, & l'on attribua aux Dieux, dans la ſuite, ce qu'avoient fait les » premiers hommes ».

Venons maintenant à la Statue qui nous repréſente ce jeune Échanſon des Dieux. *Benevenutto Cellini*, homme autant brave que plein de talens, à la défenſe du quel *Clément VII* avoit confié le fameux Château Saint-Ange aſſiégé par le Connétable *de Bourbon*, l'a reſtaurée preſqu'en entier dans le ſeizième ſiècle. C'eſt à lui que nous devons l'aigle que l'on voit aux pieds de Ganymède. Il répara auſſi la baſe, & dans tout cet ouvrage, qui le diſpute à la Nature, ce grand Sculpteur ne fit qu'une faute, qui fut de mettre dans la main gauche de notre figure, (la droite de l'original), un jeune oiſeau que l'on peut prendre pour le petit de l'aigle, au lieu du vaſe qui auroit du déſigner les fonctions du Dieu. Il faut cependant l'avouer, cette faute n'empêche pas de voir avec volupté cette belle Statue dont n'auroient point rougi les célèbres Sculpteurs Ariſtoclès & Léocharès, qui, tous deux, l'honneur des Arts, ont fait éclore ſous leur ciſeau des Statues du même Ganymède.

PLANCHE VI.

MINERVE *ERGANÈ*,

ou *Minerve Ouvrière.*

Il ne faut jetter qu'un coup-d'œil ſur cette belle Statue de marbre pour reconnoître que l'intention de l'Artiſte a été de repréſenter Minerve, Déeſſe des Arts. Plus on examine enſuite toutes les parties de ce ſuperbe ouvrage, plus on voit que ſon intention eſt remplie, &, même, avec un tel ſuccès que l'on ne peut ſe laſſer d'admirer dans cette production de ſon ciſeau les graces de celui des Grecs fameux qu'il a pris pour maîtres. Quelle douceur dans les traits de ſon viſage! Comme une aimable gaité tempère agréablement cette mâle gravité qui le décore! Le caſque ajoute encore à la nobleſſe de la tête, qui ſurmonte un cou gras & arrondi. Quelle dignité dans ſes cheveux, qui, flottant ſans artifice ſur ſes épaules, ſemblent les inonder des flots de leurs boucles naturelles! Sa poitrine eſt recouverte de l'égide écaillée ſur laquelle eſt placée une tête de Gorgonne, comme un précieux Taliſman. La robe de cette Déeſſe, toujours Vierge, retombe juſqu'à ſes pieds, & ſa tunique, taillée comme celles des jeunes filles occupées à des travaux qui demandent l'aiſance des mouvemens, forme des plis gracieux. L'un de ces plis, au-deſſous du ſein, du côté gauche, vers la hanche, ſemble faire une eſpèce de poche: & ce n'eſt pas ſans motif que l'attentif & intelligent Sculpteur lui a donné cette forme. Il vouloit indiquer que, dans une poche ſemblable, Minerve avoit coutume de mettre les pierres qu'elle lançoit contre les Titans, & celle dont elle frappa Hercule au moment où il alloit tuer Amphytrion. Peut-être, auſſi, ne voulut-il que figurer l'endroit où ſe poſoit la navette qui lui étoit conſacrée comme à l'inventrice de l'Art des Tiſſerands, & dans lequel les femmes, à la fin de leurs travaux, venoient dépoſer cette offrande: & delà viendroit alors le ſoin qu'il auroit eu de placer dans ſa main gauche, ſi élégamment reployée, cet inſtrument caractériſtique. Sa main droite étendue tient un ſceptre, ſigne de ſa puiſſance. Enfin, on ne peut trop admirer la grace & l'élégance que donnent à tout l'ouvrage les bras que l'Artiſte a conſervés nuds & qui ſont d'une grandebeauté.

La navette & la tunique ſuffiſoient, ſans doute, pour faire reconnoître dans notre Statue la Minerve *Ouvrière* ou *Inventrice*, que les Anciens déſignèrent ſous le nom d'*Ergané*. Rien de plus impénétrable, au jugement de tous les

VI.

MINERVE. Ergané.

Sçavans, que l'énigme de la naiſſance de Minerve, & rien conſéquemment de plus naturel que le deſir d'en connoître la ſolution. Réuniſſons donc premièrement les traits principaux de la Fable : nous offrirons enſuite quelques-unes des interprétations ingénieuſes que lui donnent les hommes les plus habiles, & que nous ferons devancer par celle du profond M. Bergier, que les Lettres ſe glorifient autant d'avoir pour ami, que la Religion le chérit comme ſon défenſeur. Nous commencerons par cette explication, parce qu'elle ſe rapproche davantage du titre que nous aſſignons à notre Statue.

La pluralité des Minerves, conſtatée par un paſſage de Cicéron, eſt l'origine de la diverſité des Pères que les Théologiens du Paganiſme ont donnés à Minerve. Les uns la font naître de Neptune & du lac Triton : les autres la donnent pour fille à Vulcain : il en eſt qui prétendent qu'elle eſt fille du Ciel : Saturne, chez quelques-uns, eſt ſon père ; chez d'autres, c'eſt Cranaus, c'eſt Pallas & Titanyde fille de l'Océan qui ont cet honneur : ſuivant l'opinion la plus commune, c'eſt Jupiter que l'on doit regarder comme l'Auteur de ſes jours ; encore raconte-t-on diverſement la manière dont il fut ſon père. Jupiter, dit-on, épouſa *Métis*, qui étoit la plus vertueuſe fille du monde ; mais lorſqu'elle fut ſur le point d'accoucher, ayant appris du Ciel qu'elle alloit mettre au monde une fille d'une ſageſſe conſommée & un fils à qui les deſtinées réſervoient l'empire de la terre, il la dévora, & quelque tems après, ſe ſentant une grande douleur de tête, il eut recours à Vulcain, qui, d'un coup de hache, lui fendit le cerveau, d'où Minerve ſortit toute armée, & d'un âge aſſez avancé pour pouvoir ſecourir ſon père dans la guerre contre les Géans. Il y a des Auteurs qui veulent que Minerve ſoit fille de Jupiter & de Coryphé, fille de l'Océan, que les Arcadiens nommoient Corie. Jupiter, ſuivant d'autres Écrivains, étoit déja marié avec Junon, & la ſeule ſtérilité de ſon épouſe lui fit prendre le parti de devenir père par d'autres voies. Minerve a les yeux bleux ou *pers* ; ſon égide eſt d'une peau de chèvre ſur laquelle ſe voit une tête de Gorgonne : celle de Méduſe eſt ſur ſon bouclier. Le caſque qui orne ſa tête eſt quelquefois ſurmonté d'un dragon, ou d'un coq ou d'une queue de cheval. Cette Déeſſe concourut avec Vénus & Junon pour le prix de la beauté. Le coq & la chouette lui étoient conſacrés ainſi que l'olivier, que, ſuivant la Fable, elle fit, d'un coup de lance, ſortir de la terre au moment où, diſputant avec Neptune, à qui donneroit ſon nom à Athènes, celui-ci d'un coup de trident avoit produit un cheval, qui parut moins utile que l'arbre de Minerve aux douze grands Dieux choiſis

pour arbitres de ce différent. Toujours Vierge, toujours pure, elle ne ſe dépouilla point aux yeux du Berger Pâris. Elle ſçut réſiſter aux violences de Vulcain : &, ne voulant pas qu'un mortel put ſe glorifier de l'avoir vue ſans voile, elle rendit aveugle Tirésias qui l'avoit apperçue dans ſon bain. On attribue à Minerve l'invention des Arts, de l'Architecture civile & navale. L'uſage de la quenouille lui eſt dû. Les ouvrages à l'aiguille ſont pour la première fois ſortis de ſes mains, qui ont auſſi les premières tiſſu la laine, le fil & fait des tapiſſeries.

M. Bergier, dont nous avons dit que nous citerions en premier le ſyſtême ſur cette Fable, regarde Minerve comme un perſonnage allégorique, & n'explique conſéquemment ſon hiſtoire fabuleuſe que dans un ſens figuré. D'abord, il veut que ſon nom qui eſt Ἀθήνη chez les Grecs, Ὄγγα ou Ὄγκα chez les Thébains, *Neith* chez les Égyptiens, & *Minerva* chez les Latins, ayent tous une même énergie & ſoient analogues aux fonctions de cette femme diviniſée. La culture des Arts exige une application & une eſpèce d'attache à ce que l'on fait; dès-lors il n'eſt point ſurprenant que le nom de Minerve ait pour racine celle des mots qui ſignifient *lien*, *lier*, &c. or cette racine ſe trouve dans les noms donnés à Minerve : Ἀθήνη qui eſt le même qu'Ἀθάνα, dans Héſichius, *Atouna* en Chaldéen, qui ſignifient lien, & τείνω, ſerrer. Θάνειν dans Héſichius, veut dire être occupé. Il fait par contraction Θνεῖν qui eſt la racine d'Ἀθήνη.. Ὄγγα, Ὄγκα n'eſt point différent de l'Hébreu *Hagag*, du Grec Ἄγω & du Latin *Ago*, qui tous ſignifient agir, être occupé, penſer, méditer... *Neith* eſt le même que Νητὸς, filé ou aſſemblé... *Minerva* eſt formé de deux racines ſynonymes qui ont le même ſens. La Déeſſe qui préſide tout à la fois aux Sciences, aux Arts & ſur-tout à la Tiſſéranderie, a donc naturellement ces noms. C'eſt par cette même raiſon, ſans doute, que ces fameuſes Ouvrières en toile, punies pour avoir mépriſé les fêtes de Bacchus, furent appellées les Mineïdes ou filles de Minée. Les Villes ſont comme un lien qui retient les habitans; Athènes peut donc comme Ἀθάνα de Laconie, Ἔνθηναι de Carie, *Atina* d'Italie, *Athenæ Diades* de l'Iſle d'Eubée, tirer ſon nom d'Ἀθήνη : & ce ne fut dès-lors que la vanité qui fit dire aux Athéniens, que Minerve, leur Déeſſe titulaire, avoit donné le ſien à leur Ville. Trois raiſons, ſuivant le même Auteur, ont fait conſacrer l'olivier à Minerve : la liqueur qu'il produit eſt graſſe & tenace : ἐλαία, ἔλαιον, *oliva*, *oleum* ſont analogues au Verbe Ἀλέω, lier, aſſembler, qui a la même ſignification que la racine du nom de cette Divinité. C'eſt par une ſuite de la culture & de l'induſtrie

que vient l'olivier & qu'on exprime le jus de ſon fruit; la Déeſſe des Arts & de l'induſtrie fut donc cenſée l'avoir fait ſortir de la terre, & dès-lors il lui fut conſacré; enfin l'huile ſert aux lampes que les Ouvriers laborieux employent la nuit: ce qui peut être l'origine de la conſécration de l'olivier à la Déeſſe *Ouvrière*. Ce dernier raiſonnement étaye d'autres conjectures du Sçavant que nous ſuivons. Le chant du coq éveille les Ouvriers avant qu'il ſoit jour, il les appelle à leurs travaux; le coq fut donc conſacré à Minerve, & ſon caſque fut décoré de l'image de cet animal vigilant. La chouette voit la nuit, les grands Travailleurs font ſervir la nuit comme le jour à leurs occupations; leur Divinité eut donc comme attribut diſtinctif & comme oiſeau conſacré la chouette, dont le nom même ſervit à la caractériſer, puiſqu'on la ſurnomma γλαυκῶπις, *yeux de chouette*, & comme le mot γλαυκῶπις ſignifie auſſi des yeux *pers*, Minerve fut appellée la Déeſſe aux yeux *pers* ou bleus. Le talent de pénétrer dans les choſes les plus obſcures que poſſédoit la Déeſſe des Sciences & des Arts, a pu contribuer plus encore à cette fine alluſion. Quant à l'égide qui couvre la poitrine de Minerve, ſon origine eſt bien ſimple, ſuivant le même Auteur, au rapport d'Hérodote, *Liv. IV, p.* 278, les femmes de Lybie portoient par-deſſus leurs habits une peau de chèvre ſans poil, peinte en rouge & bordée de franges ou de cordelettes qui reſſembloient à des ſerpens. Comme on ſuppoſe que Minerve étoit née en Lybie ſur les bords du lac Triton, l'on crut qu'il falloit l'habiller comme les femmes de ce pays-là. Cette peinture rouge ornée de franges fut priſe pour la tête de Méduſe coëffée de couleuvres, & l'on repréſenta ſouvent Minerve avec cette tête ſur ſa cuiraſſe. Enfin, M. Bergier nous explique comment on a pu feindre que la Déeſſe de l'induſtrie fut ſortie du cerveau de Jupiter, puiſque l'eſprit & l'induſtrie réſident ſpécialement dans la tête & ne ſe manifeſtent qu'en en ſortant, pour ainſi dire. Cette idée poétique ayant fait donner à Minerve le nom de Τριτογένεια, le même Sçavant explique facilement par les étymologies, pourquoi l'on a fait Minerve fille de *Coryphée* ou Κορυφὴ, qui ne ſignifie autre choſe que le ſommet de la tête; ou fille du lac Triton, parce que Τρίτων chez les Athamanes, les Crétois, & dans le dialecte Eolien, vouloit dire la tête, ou enfin fille de Cranaüs, dont la ſignification eſt la même. Juſqu'ici nous n'avons ſuivi que l'explication du docte M. Bergier: combien d'autres interprétations s'offrent maintenant à nos yeux! Il eſt des Auteurs qui croyent reconnoître dans l'hiſtoire de Minerve des traces frappantes du premier des Myſtères de la Religion Chrétienne, qu'ils penſent

avoir été connu des Payens à l'aide des Livres de Moyſe, dont les Égyptiens & les autres Peuples voiſins avoient porté la connoiſſance dans la Grèce. Leur imagination, pieuſement échauffée, crut entrevoir des traits lumineux, dont l'enſemble fixé reproduiſoit la génération du Verbe égal au Père qui l'engendroit, ce Λόγος, cette parole qui avoit créé toutes choſes, & par laquelle l'Être ſouverain avoit tout produit. Le P. Tournemine, dont tel eſt le ſyſtême, va plus loin encore : il eſt perſuadé que le ſerpent, dont les Vierges, qui ſervoient Minerve, portoient l'image dans leurs Proceſſions, ne pouvoit rappeller que celui par lequel Eve fut ſéduite; mais ſans mêler le Prophane au Sacré, ſans vouloir retrouver des vérités éternelles dans des hiſtoires imaginaires, ne pourroit-on pas admettre la manière de voir de Noël-le-Comte qui ne croit reconnoître dans toute la fable de Minerve qu'une allégorie de la Sageſſe? La Sageſſe alors, qui eſt une production divine & le vrai préſent des Cieux, ſeroit cenſée naître du cerveau de Jupiter, & comme elle eſt ordinairement le fruit de l'expérience & des peines, ce n'eſt qu'à l'aide de la hache de Vulcain qu'elle peut voir le jour : elle ſort toute armée du cerveau fécond de la Divinité, parce que jamais une ame ſage n'eſt priſe au dépourvu par les évènemens de la vie, & qu'elle ſeule nous donne la force & la patience qui nous les font vaincre. Cette Divinité eſt née ſans mère; rarement la Sageſſe eſt la vertu des femmes. Minerve n'eſt ſuppoſée garder une éternelle virginité que parce que la Sageſſe eſt la mère de la tempérance & de la force, parce que les plaiſirs des ſens ſont les ennemis de la Sageſſe, & que la volupté des corps affoiblit les puiſſances de l'ame : & les Géans que la Déeſſe a combattus ne ſont que les paſſions que cette vertu ſçait vaincre. L'égide ornée d'une tête garnie de ſerpens annonce la Prudence, dont le ſerpent eſt le ſymbole, & qui eſt la cuiraſſe la plus impénétrable aux traits de la fortune & un abri contre l'adverſité. Cette égide rendoit Minerve formidable; rien n'eſt, en effet, plus terrible aux yeux du ſcélérat que la vue du Sage. L'uſage de l'huile eſt néceſſaire à ceux, qui veillent pour acquerir la Sageſſe, & Minerve eſt dite avoir fait naître l'olivier. Si Tirésias perd la vue pour avoir apperçu Minerve ſans voile : ſi le don de Prophétie eſt le dédommagement de ſa cecité, n'eſt-ce pas pour indiquer que, dès que l'on a pu voir la Sageſſe, l'on devient aveugle pour tous les objets frivoles, & qu'en nous faiſant prévoir tout ce qui peut arriver, & nous mettant en garde contre les évènemens, elle nous dédommage des ſacrifices qu'elle nous fait faire & des privations ſenſuelles qu'elle nous cauſe?

Dans

Dans la fable de Minerve, les Phyſiciens ont auſſi trouvé les emblêmes des opérations de la Nature. Minerve, ſuivant eux, eſt le Soleil. La ſinuoſité de ſon cours dans tous les ſignes du Zodiaque a fait imaginer les ſerpens qui lui ſont donnés pour chevelure : cette tête de Gorgone, qu'on ne peut fixer ſur la poitrine de la Déeſſe, eſt la lumière du Soleil que l'œil humain ne peut pas ſoutenir. La partie ſupérieure de l'air eſt déſignée par le cerveau du ſouverain des Dieux d'où Minerve ſort tout armée. Mais ne nous arrêtons pas plus long-tems à des interprétations que chacun peut faire à ſon gré, & paſſons à l'examen d'une autre Statue de la même Divinité que l'on trouve encore dans le Muſeum des Médicis, & qui fait les délices des Connoiſſeurs.

PLANCHE VII.

MINERVE *CALLIMORPHOS.*

STATUE DE BRONZE.

Pline nous apprend, que Phidias, le plus excellent des Sculpteurs de la Grèce, auquel Athènes devoit ſes plus belles Statues, avoit fait une Minerve d'une ſi grande beauté, que la correction de ſes contours & l'enſemble de ſes graces l'avoit fait ſurnommer *Callimorphos*, ou la Minerve *aux belles formes.* Plus nous conſidérons ce bronze ſuperbe, quoiqu'endommagé par le bas, que conſerve le Muſeum des Médicis, & qui repréſente une Minerve de grandeur naturelle, moins nous pouvons douter que l'Artiſte habile qui a fondu cet ouvrage ait pris la Statue même de Phidias pour modèle. *M. Winkelmann en trouve la tête belle & bien conſervée.* Eh ! quelles beautés cette tête n'a-t-elle pas ? Tous les traits du viſage concourent à le rendre gracieux : le caſque loin d'inſpirer la terreur, ſemble attirer l'admiration. L'Artiſte ingénieux a ſçu n'en pas recouvrir le front : il ne vouloit pas qu'il le cachât, ou que ſon ombre altérât la ſérénité que lui avoit donnée ſon docte ciſeau. Avec quelle grace les ſerpens qui bordent l'égide ſont-ils diſpoſés ! Rien de plus élégamment arrangé que ſes vêtemens. Le bras gauche, comme celui de Jupiter paiſible, dont nous avons parlé Planche I, eſt enveloppé, & le droit que l'on a ſuppléé ſemble deſtiné à tenir, non pas une lance, quoiqu'attribut aſſez ordinaire de Minerve; mais une pomme, par alluſion à celle

qu'elle tenoit dans une Statue dont l'Anthologie fait mention, ou à ce beau fruit du jardin des Heſpérides, dont Hercule lui avoit fait don.

PLANCHES VIII & IX.

APOLLON, *CÆLISPEX.*

La Statue, que nous avons ſous les yeux, avoit été placée dans les jardins des Médicis à Florence, d'où elle a été transférée au Muſeum, avec d'autres Statues ſuperbes qui, plus long-tems expoſées aux injures de l'air, en auroient été la proie, ainſi que la belle Statue de Minerve Guerrière, dont on ne connoît plus que quelques débris, & qui, non-ſeulement, étoit admirable par elle-même, mais encore par ſes acceſſoires, entre leſquels on remarquoit le bouclier que portoit le bras gauche, & ſur lequel étoit exécuté en relief le combat des Lapithes. C'eſt aux ſoins & au zèle pour les Arts de *Sébaſtien Blanchi*, & de *Jean-Baptiſte Foggini* habile Sculpteur & Architecte Florentin, que l'on doit ce tranſport. Ah! ſi jamais un luxe immodéré n'eut fait placer dans des jardins les rares productions des Grecs & des Romains, nous n'aurions pas à gémir ſur la perte de tant de chef-d'œuvres : les Cabinets des Princes poſſéderoient de plus nombreuſes richeſſes en ce genre : & l'Hiſtoire de l'Antiquité ne ſe trouveroit pas privée d'une partie de ſes plus précieux monumens.

Dans l'énumération ſoigneuſe que *Publius Victor* a faite de tous les beaux ouvrages qui embelliſſoient Rome, cet Auteur fait mention d'une Statue d'Apollon *Cœliſpicis* ou *Regarde-Ciel*, qui ſe trouvoit dans le onzième quartier de cette Ville : & Bernard *Oricellari*, Patricien de Florence, indique l'origine de ce ſurnom dans le Commentaire Latin, dont il a enrichi ce même Écrivain, Commentaire que l'on a cru long-tems perdu; mais qu'a retrouvé (1) l'illuſtre Abbé *Gabriel Riccardi*, auſſi celèbre par ſon érudition que par ſa naiſſance. Suivant ce ſçavant Commentateur, la poſition que le Sculpteur a donnée à la tête d'Apollon a été la ſeule cauſe de ce nom, comme beaucoup d'autres Statues ont été déſignées par les noms ou de leurs Auteurs,

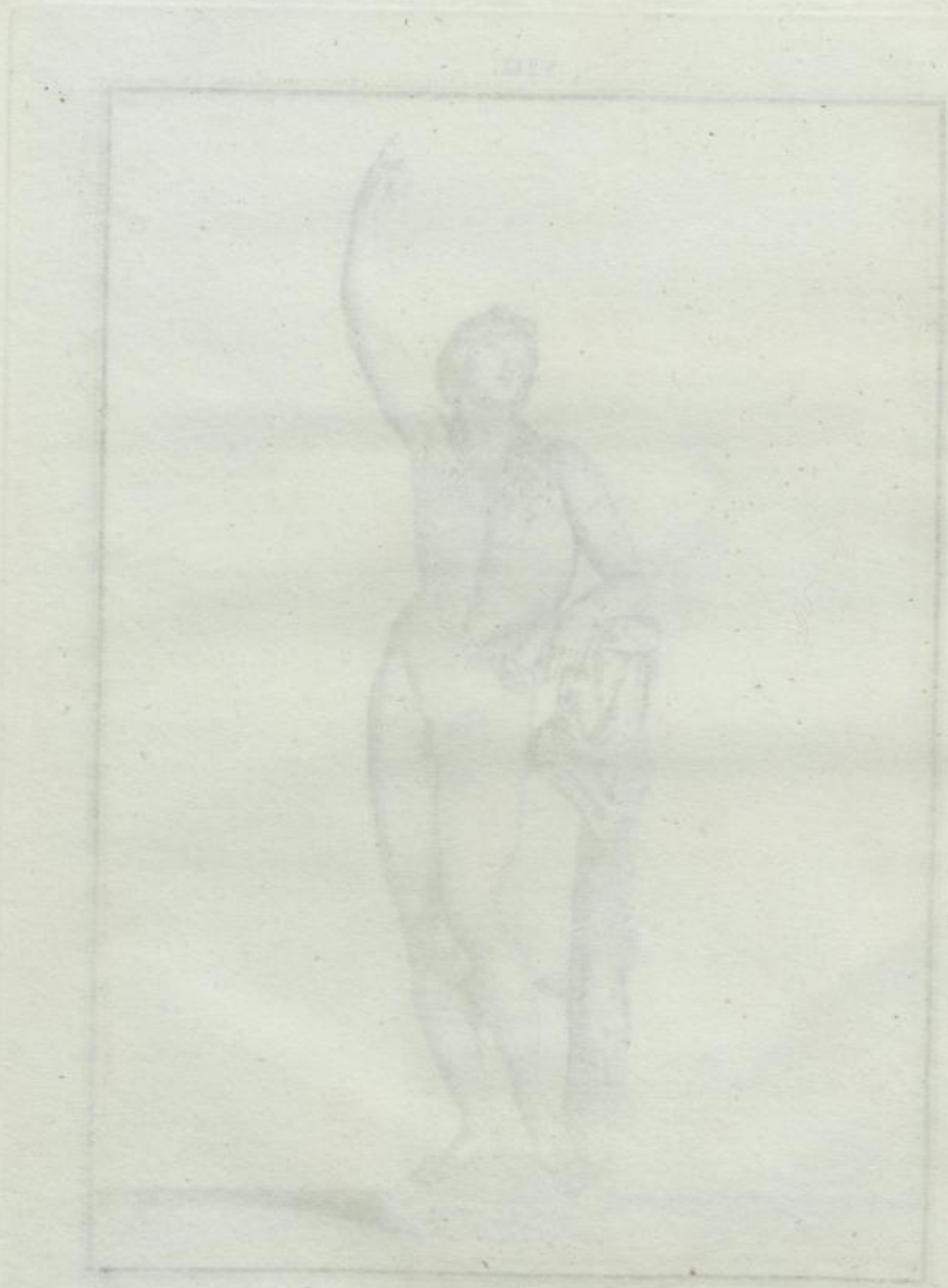
(1) Le célèbre *Gori* annonçoit en 1731, (*Muſei Florentin. Statuæ antiq. Tabul. VIII & IX. p.* 10) une édition de ce Commentaire d'*Oricellari* & du texte de *Publius Victor* revu & corrigé d'après beaucoup de Manuſcrits : on devoit y trouver jointes les notes du ſçavant Éditeur : nous ignorons ſi cet ouvrage a paru.

SLUB
Wir führen Wissen.

VII.

MINERVE. Callimorphos ~

APOLLON. Coelispex.



IX.

APOLLON. Cœlispex.

SLUB
Wir führen Wissen.

ou de ceux qui les ont fait élever, ou des lieux qu'elles décoroient : ce qui étoit d'autant plus néceſſaire alors, que leur multitude eut pu les faire confondre, dans un pays où, pour nous ſervir de l'expreſſion même d'*Oricellari*, leur grand nombre donnoit l'idée *d'un ſecond peuple de bronze, de marbre & d'yvoire.*

En voyant l'élégance exquiſe & la beauté de notre Apollon, on aime à croire que c'eſt la Statue même dont parle *Publius Victor* : & l'on ne ſe permet pas de douter que c'en ſoit au moins une copie parfaite. L'accord de toutes les parties de ſon corps plein de *dignité*, plein de *vénuſté*, forme une harmonie ſublime. On voit raſſemblées & la force d'un ſexe & les graces de l'autre. Avec quelle molle facilité la tête ſe tourne vers les Cieux ! Comme ces longs cheveux flottent agréablement ſur les épaules ! Quel art ! quel travail admirable dans les bras, dont l'un eſt ſi naturellement élevé, & l'autre, appuyé ſur un tronc d'arbre, tient ſi noblement une torche allumée ! Quelques perſonnes ont cru que cette Statue repréſentoit Prométhée plutôt qu'Apollon. La poſition du doigt montrant les Cieux, & le flambeau brûlant les ont ſéduites : elles s'imaginoient que le Sculpteur avoit voulu faire le fils de Japet &, pour le déſigner, l'avoit armé du feu qu'il avoit pris au Ciel que ſa main indiquoit. L'inſpection des cheveux noués ſur le front (1), & le ſouvenir des fonctions du Dieu du jour (2), qu'annonçoit la torche ardente, euſſent dû ſuffire pour diſſiper leur erreur.

Apollon a-t-il exiſté ? L'hiſtoire de ce Dieu n'eſt-elle qu'une allégorie ? Nous ne ſommes pas aſſez hardis pour affirmativement le décider. Cicéron diſtingue quatre Apollons qu'il donne pour des perſonnages réels. Lactance (3) qui, ſuivant l'Abbé Banier, *connoiſſoit parfaitement* (4) *les Antiquités de la*

---

(1) Dans les anciens monumens, & ſur-tout dans une Statue que l'on voit à Rome aux jardins des Médicis, les Artiſtes ont ainſi diſpoſé les cheveux *qui ſemblent*, dit M. Winkelmann, *attachés négligemment ſur le ſommet de la tête par la main des Graces.*

(2) Dans une des Pierres gravées du Muſeum des Médicis, on voit Apollon monté ſur un char, tenant une torche pour éclairer l'Univers.

(3) *Apparet Herculem, Apollinem, Liberum, Mercurium, Jovem que ipſum cum cæteris homines fuiſſe : quoniam ſunt ex duobus ſexibus nati, &c.* Lact. *de falsâ religione C. VIII. Lib. I.* Quant aux parens & aux crimes d'Apollon, &c. *voyez* le même Lactance *C. X.*

(4) L'Abbé Banier. La Mythologie & les Fables expliquées par l'hiſtoire. *Tom. II. Liv. I. C. XV. p.* 219.

Grèce, prouve aux Payens que leur Apollon n'étoit qu'un homme dont on nommoit les parens, & dont les crimes, malgré mille bonnes qualités, n'étoient que trop connus. Voſſius, & mille autres Sçavans après lui, ne regardent ce Dieu que comme un perſonnage métaphorique. Pour nous, ſans nier l'exiſtence d'un ou de pluſieurs Apollons, nous allons faire un abrégé de ce que les Poëtes, vrais Théologiens du Paganiſme, ont raconté ſur ce Dieu, & nous en rapprocherons enſuite quelques-unes des plus heureuſes interprétations.

Apollon paſſoit le plus généralement pour être fils de Jupiter & de Latone, & frère de Diane. Phœbus étoit le nom qu'on lui donnoit dans le Ciel, où il conduiſoit le char du Soleil traîné par quatre chevaux. On le regardoit comme le Dieu de la Poéſie, de la Muſique & des Arts : les neuf Muſes l'avoient pour Chef, &, le Parnaſſe, l'Hélicon, le Piérus, les bords d'Hyppocrêne & du Permeſſe faiſoient leur habitation commune. Chaſſé du Ciel pour avoir tué les Cyclopes qui avoient fourni à Jupiter les foudres dont il avoit frappé Eſculape, Apollon ſe retira chez Admète dont il garda les troupeaux que pilla Mercure contre lequel il ne put lancer ſes flèches, parce que le même voleur les lui avoit dérobées. Ce Dieu fit périr par ſes traits l'armée des Grecs devant Troye. Toute la famille de Niobé reſſentit les effets de la colère de Latone par la vengeance que tira d'elle Apollon ſecondé par Diane ſa ſœur. Il tua le ſerpent Python. Il vainquit Marſyas & l'écorcha : & fit beaucoup d'autres exploits. De tous côtés s'élevoient des Temples à ſon honneur : ſes Oracles étoient célèbres, &, des lieux où ils ſe rendoient, on fit des ſurnoms à ce Dieu. Apollon ne fut pas heureux dans ſes liaiſons & ſes amours : il fut obligé de ſe changer en Berger pour ſéduire Iſſé fille de Macarée : il tua Hyacynthe en jouant au Diſque avec lui : Daphné ne voulut jamais ſe rendre à ſes vœux, &, ſourde à ſa voix, elle fut métamorphoſée en laurier. Le loup, le coq & l'épervier, parmi les animaux, lui étoient conſacrés.

Pour ſuivre l'ordre tout naturel irons-nous d'abord, comme l'Abbé Banier, chercher dans l'hiſtoire l'explication de la fable d'Apollon ? Mais nos plus récents interprêtes de la Mythologie ſemblent nous le défendre, ils traitent de rêves les explications de ce docte Abbé : l'envie ſeule de rapprocher l'Hiſtoire de la Fable eſt à leurs yeux une *abſurdité*. Le deſir de tout allégoriſer ſeroit devenu général, & nous tiendrions encore au vieux tems ! Non. Laiſſons le trop antique Académicien enter tous les Apollons ſur l'Apollon d'Égypte fils d'Oſiris & d'Iſis, & nourriçon de Latone, au rapport d'Hérodote ;

qu'il cite avec ſoin la manière particulière ſuivant laquelle le Chevalier Marſham claſſe notre Prince Dieu dans ſes Dynaſties d'Égypte : qu'il faſſe voir que la Théologie des Grecs ſur ce Dieu eſt la copie de celle des Égyptiens : qu'il s'épuiſe à chercher de tous côtés des faits pour les préférer à des allégories : quoiqu'en bien des points il puiſſe avoir raiſon, nous nous rapprocherons des idées plus généralement reçues : il ne faut pas heurter de front les opinions communes, quand on cherche à ne pas déplaire. Avant de citer cependant les plus raiſonnables allégories que l'on ait cru découvrir dans le tiſſu de la fable d'Apollon, comme on en voit dans toute la Mythologie, diſons bonnement, quitte à paſſer pour un peu Gothiques, que le goût pour ce genre d'interprétations nous fera bientôt douter de l'exiſtence de tous les Anciens, dont l'hiſtoire nous fournira des difficultés, & qu'inſenſiblement père des ſyſtêmes les plus ingénieux, mais auſſi incertains les uns que les autres, nous craignons bien qu'il ne nourriſſe encore un ſcepticiſme déjà trop univerſel (1).

Mais revenons à notre Apollon. Quelle allégorie cache donc la fable de ce Dieu ? Selon *Voſſius*, jamais il n'y eut d'autre Apollon que le Soleil. On ne le dit fils de Jupiter que parce que l'on regardoit Jupiter comme le Créateur du Monde. Latone paſſoit pour ſa mère, parce que le nom de Latone ſignifie *caché*, & qu'avant que le Soleil eut paru, tout étoit caché dans les ombres épaiſſes du cahos. Si pour lieu de ſa naiſſance on lui aſſigne Délos, c'eſt que ce nom veut dire manifeſtation, & qu'à l'éclat de la lumière de cet Aſtre, tout l'Univers s'eſt manifeſté. Apollon n'eſt repréſenté toujours jeune que parce que le Soleil ne vieillit

---

(1) « Je ne trouve rien de plus ſatisfaiſant, dit l'Abbé *Lenglet* (*dans ſa méthode pour* » *étudier l'Hiſtoire*, *Chap. X.*) que de pouvoir trouver l'accord de toutes les hiſtoires ; » c'eſt par-là qu'on peut éviter le *Pyrrhoniſme hiſtorique* trop ordinaire à ceux qui ſe » livrent à une érudition ſi variée, ſi curieuſe, ſans prendre ſur eux le tems de faire les » réflexions néceſſaires pour murir & digérer leurs Lectures ». M. l'Abbé *Guerin du Rocher*, ce vrai Sçavant, dont la modeſtie eſt auſſi rare, que ſes connoiſſances ſont étendues, a déja fait partie de ces rapprochemens ſi intéreſſans. Que ne poſſédons-nous ceux qu'il annonce (*Hiſt. des tems fab. Tom. I. pag.* 93), ſur les Mythologies ! Nous citerions avec bien du plaiſir ſes heureuſes & vraiſemblables interprétations des Fables : mais nous ſommes malheureuſement forcés à ne pouvoir que déſirer la publication de ce travail, qui prouvera, ſans doute, à tous nos Chercheurs d'Allégories, que les Fables ſont plus près de l'Hiſtoire qu'ils ne le penſent, & que ce n'eſt point une *abſurdité*, comme le dit *Court de Gebelin*, de les y chercher.

point, & ne ſçauroit s'affoiblir. Les rayons que lance de tous côtés cet Aſtre étincellant, ont fait naître l'idée de ſon arc & de ſes flèches, comme ils lui ont fait ſuppoſer une blonde chevelure. On ne lui donne point de barbe, parce qu'il eſt toujours orné de ſes rayons qui ſont les longues boucles de ſes cheveux, & que c'étoit un uſage ancien de les couper au moment où la barbe commençoit à ombrager le menton. Les plantes que la Médecine emploie, ne reçoivent toutes leurs vertus que de l'influence du Soleil : dès-lors on a fait Apollon Dieu de la Médecine, & par une ſuite naturelle on l'a donné pour père à Eſculape qui ne fut cenſé tué par Jupiter, que parce que, Médecin habile & guériſſant les autres, il n'avoit pu ſe guérir & ſe préſerver de la mort. Le Soleil ſemble être l'œil de la Divinité : il éclaire tous les objets, il pénètre avec ſa lumière ce qu'il y a de plus obſcur, & conſéquemment on a fait d'Apollon le Dieu de la divination & le père des plus fameux devins. S'il paſſe pour être le Dieu de la Muſique, c'eſt que, ſuivant Orphée & Pythagore, en dirigeant le cours des ſphères céleſtes, il eſt cenſé produire la plus douce harmonie & le plus beau concert. S'il préſide aux Muſes, c'eſt que le Soleil influant ſpécialement ſur la nature de l'homme, ſemble produire les différens tempéramens qui nous portent aux différens genres que cultivent les Muſes. Le laurier eſt conſacré à Apollon, parce que cet arbre conſerve toujours ſes feuilles & repréſente ainſi la chevelure du Dieu. L'olivier ne croît pas dans les endroits où le Soleil ne fait point ſentir ſa chaleur, l'olivier paſſa donc pour être ſon arbre chéri. Le cygne, à cauſe de ſon chant, a du être l'*oiſeau* ſacré d'Apollon, comme Dieu de la Muſique. La cigale, Prophéteſſe du Printems, comme l'appelle Anacréon, a dû être conſacrée au Dieu de la Divination, ainſi que le corbeau que l'on regardoit, ſuivant ſon vol, comme le héraut de l'air, & l'augure du bon ou du mauvais tems. Quant au loup qui fut auſſi conſacré à Apollon, pluſieurs motifs peuvent en avoir été cauſes : ſa vûe perçante qui repréſente une des qualités des rayons Solaires : ſon inimitié pour les troupeaux, qui dès-lors a du le faire immoler au Dieu des Bergers : ſes courſes matinales qui commencent au lever du Soleil ; enfin l'éthymologie de ſon nom λύκος qui vient de λύκη, lumière dont le Soleil eſt la ſource.

M. Bergier pour interpréter la fable d'Apollon, a recours aux différentes ſignifications des mots Φοῖβος & Ἀπόλλων, & dans les équivoques de l'ancien Grec trouve une clef bien ſimple de l'étonnante hiſtoire de ce Dieu. Φοῖβος peut ſignifier un enfant déjà grand, un jeune homme : Ἀπόλλων dérivé de πολλὸς,

signifie grand, puissant : voilà pourquoi nous voyons toujours Apollon passer pour jeune, & représenté sous les dehors de la plus aimable jeunesse : voilà même la raison qui lui fait donner pour mère Latone, qui n'est autre chose que la fécondité.

Ἀπόλλων peut se rapporter à πάλλω, chasser, pousser, lancer : πολλοὶ dans Hésychius est un Carquois : πολλοὶ signifie des Archers ; nous voyons donc Apollon, frère de Diane, paroître sous les traits d'un Chasseur qui passe pour le plus habile à tirer les flèches. « Il a encore rapport à la signification suivante : les » rayons du Soleil sont comme des traits de lumière & de chaleur qu'il darde de » toutes parts. L'armée des Grecs périt devant Troye, par les traits d'Apollon, » c'est-à-dire, par une contagion que la chaleur excessive du Soleil a cau- » sée ».

Φοῖβος peut se rendre par les mots *pur, clair,* épithètes qui conviennent parfaitement au Dieu de la lumière : & si l'on dérive Ἀπόλλων de πολέω tourner, on reconnoîtra l'une des qualités du Soleil qui est le même qu'Apollon.

L'application de Φοῖβος à la Divination a fait Apollon Dieu des Devins & de la Magie, « & comme la Poésie & la Musique passoient pour une espèce de Divi- » nation, les Poëtes & les Musiciens pour des hommes inspirés, on n'a pas » manqué d'associer Apollon aux Muses & de le faire présider à leurs con- » certs ».

De πολεύειν qui signifie *guérir,* rendre la santé, M. Bergier fait dériver encore le nom d'Apollon & le titre de Dieu de la Médecine.

De πολεῖν dont le sens est *paître, nourrir*, Apollon dérivé devient Berger ; s'il conduit les troupeaux d'Admète, cela ne signifie rien autre chose, dit le même Sçavant, « sinon que le Soleil banni du Ciel pendant l'hyver par les » nuages & par les pluies, laisse glacer les eaux & les retient ainsi comme » enchaînées ».

Nous pourrions nous arrêter ici plus long-tems : &, grace aux Écrivains que nous consultons, indiquer quelques interprétations des différens traits de l'histoire fabuleuse d'Apollon dont nous n'avons point encore parlé ; mais nous trouverons, en expliquant les Statues suivantes, l'occasion de réunir, sans fatiguer, les principales opinions des Sçavans sur ces objets.

PLANCHE X.

APOLLON, *INVICTUS.*

Les anciennes Médailles & les Sculptures antiques nous repréſentent ſouvent Apollon nud, debout, le bras gauche appuyé ou ſur une lyre poſée ſur un autel, ou ſur une petite colonne, ou même ſur le tronc d'un arbre & ſoutenant de la main droite un arc qui touche à terre. Nous croirions volontiers que la Statue que nous examinons devroit avoir cette dernière poſition. C'eſt donc par erreur que le Sculpteur qui l'a réparée, lui a donné une lyre (1) au lieu d'un arc qui auroit dû être ſoutenu par la main droite & qui auroit indiqué ou la défaite du ſerpent Python, après la chaſſe victorieuſe duquel Apollon ſe repoſeroit, ou la vengeance qu'avoit tirée ce Dieu de Niobé & de ſes enfans à la prière de ſa mère Latone. C'eſt pour cette raiſon même que nous lui avons donné le ſurnom d'*Invictus*, dire que nous trouvons ſur une Médaille de l'Empereur C. Valérius Licinius, & dans l'inſcription d'un ancien autel que cite *Grutter* (2), & qu'il nous apprend avoir été conſacré à Apollon. Il eſt des Auteurs qui prétendent qu'après la défaite du ſerpent Python, Apollon couronné de laurier qu'il avoit pris à Tempé, riante plaine de Theſſalie, une branche de ce même arbre à la main droite, étoit revenu

---

(1) On ſera peut-être ſurpris de cette deſcription en conſidérant la Gravure qui y répond, & en ne voyant point de lyre dans la main du Dieu : nous l'avons été nous-mêmes ; mais nous avons cru devoir ſuivre *Gori*, qui avoit la Statue ſous les yeux, & dont voici le texte.

Statuarius recentior geſtum dexteræ manus, quæ ita conformata eſt ut arcum tenuiſſe videatur, non conſiderans, inſiſtentem feçit lyræ ſuperpoſitæ aræ, &c. Gori, Plan. X, *Statuæ antiq. Muſæi Flor.* p. 12.

(2) Voici cette Inſcription telle que la cite Grutter pag. XXXVIII. 5.

APOLLINI. INVICTO
SACRVM
M. AVRELIVS M. AVG.
LIB. APOLLONIVS
AGONISTARCHA. COM
MODIANVS.

SLUB
Wir führen Wissen.

X.

APOLLON. Invictus.

à Delphes & y avoit établi ſon Oracle: & c'eſt vraiſemblablement par alluſion à ce fait que l'habile Sculpteur qui a taillé cette Statue en a couronné la tête d'une branche de ce même laurier. Ce ne ſeroit pas la première fois qu'un Artiſte auroit été dupe d'une erreur. Suivant Ovide, le laurier n'exiſtoitpas encore, & Apollon ſe couronnoit indifféremment des branches de toutes ſortes d'arbres.

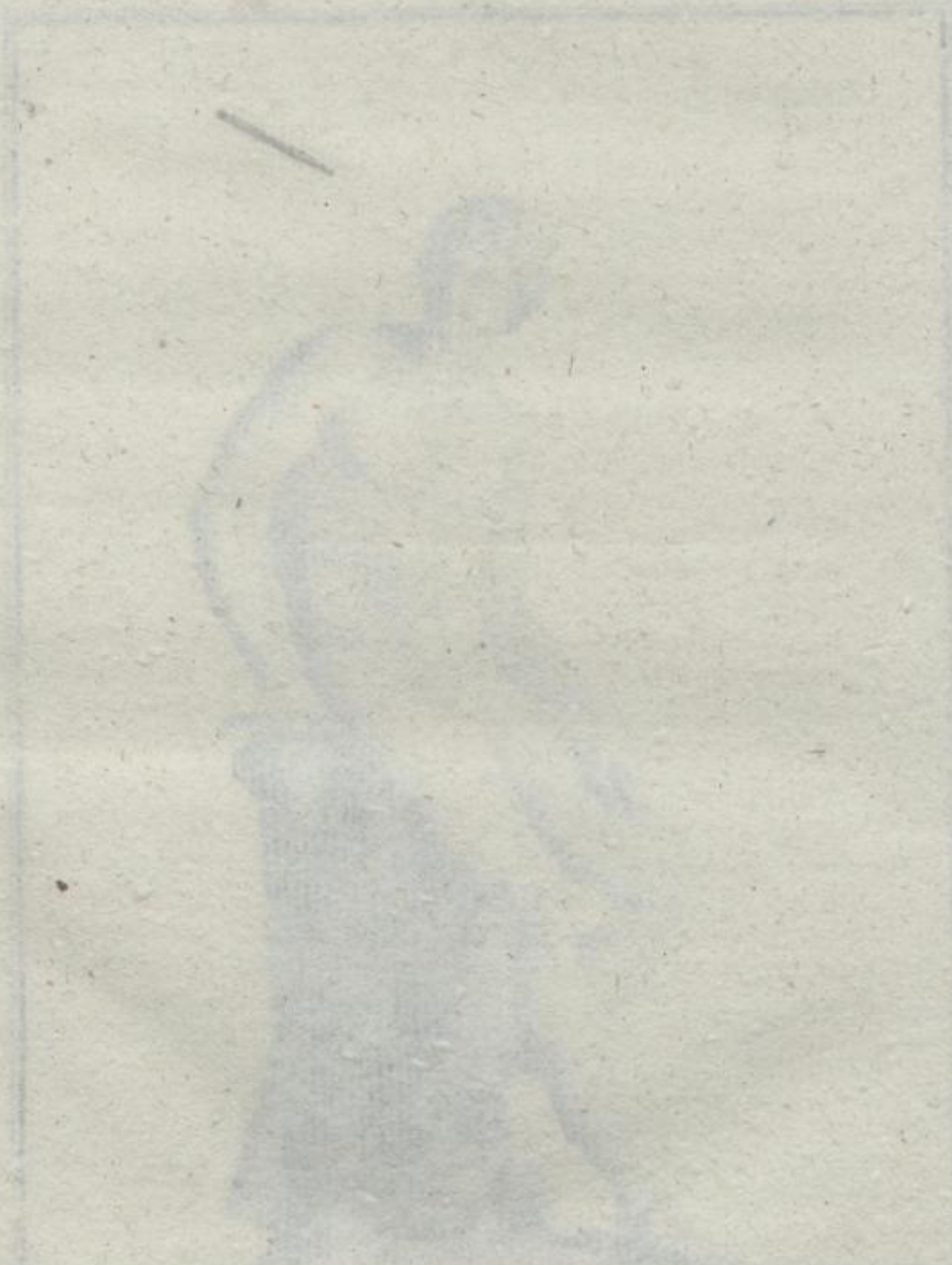
La défaite du ſerpent Python dont nous venons de parler eſt rapportée par Ovide au premier Livre des Métamorphoſes. Les eaux du Déluge, ſuivant cet agréable Poëte, laiſſèrent ſur la terre qu'elles avoient inondée, un limon impur qui engendra des monſtres. Le ſerpent Python fut le plus fameux, & cauſa les plus grands ravages aux environs du Parnaſſe. Armé de ſes flèches, qui, juſqu'alors n'avoient frappé que des daims & des chevreuils, Apollon l'attaqua, & bientôt ſous les coups des traits puiſſants du Dieu, qui épuiſa preſque ſon carquois, le monſtre expira ſe roulant dans un ſang noir & venimeux qui ſortoit de ſes larges bleſſures, &, pour que l'oubli ne couvrit pas de ſes voiles cette glorieuſe victoire, le Dieu Vainqueur établit les jeux Pythiens qui furent depuis célébrés dans la Grèce. Dans toute cette narration fabuleuſe, les Phyſiciens aiment à reconnoître les effets du Soleil dont les traits, qui ſont ſes rayons, diſſipent par leur chaleur bienfaiſante les exhalaiſons meurtrières du limon que formoit la terre amollie par les eaux. C'eſt de la même manière qu'ils expliquent encore la fable de Niobé (1) que nous avons rappellée dans notre explication. La peſte avoit fait périr tous les enfans de Niobé: la peſte avoit été engendrée par les exhalaiſons contagieuſes de la terre échauffée par la chaleur immodérée des rayons du Soleil, & dès-lors les Poëtes feignirent que les flèches d'Apollon avoient fait périr cette famille infortunée. Si Niobé eſt changée en rocher, c'eſt, dit-on, l'emblême des triſtes effets de ſa grande douleur qui la rendit immobile & muette. Si, d'aprés le ſentiment de Pauſanias, Mélibée & Anyclée ſont ſuppoſées calmer Latone, & par ce moyen échapper à la mort, c'eſt qu'elles guérirent de la maladie contagieuſe qui leur ravit leurs frères & le reſte de leurs ſœurs: enfin ſi Mélibée fut ſurnommée *Chloris*, c'eſt à raiſon de la pâleur qui lui reſta toujours à la ſuite de ſes maux & de ſa douleur.

(1) Nous avons connu trop tard les lettres de M. Rabaut de Saint Étienne, pour pouvoir inſérer ſon interprétation de la fable de Niobé. Cet Auteur à qui M. de la Lande a donné des éloges mérités dans le Journal des Sçavans, ne voit dans cette Fable qu'une hiſtoire phyſique racontée dans une langue figurée: nous nous contentons de renvoyer à ſon ſçavant ouvrage, pag. 149 & ſuiv.

PLANCHE XI.

APOLLON, *Inventeur de la Muſique.*

La beauté des formes, l'élégance de la taille & les charmes de la jeuneſſe répandus ſur toute cette figure, indiquent que l'habile Artiſte qui l'a faite a voulu repréſenter Apollon. Les attributs qui l'accompagnent déſignent plus ſpécialement encore ce Dieu. De la roche, ſur laquelle il eſt aſſis, pend un carquois d'ouvrage antique qui caractériſe parfaitement l'inventeur de la chaſſe, maître dans l'art de tirer les flèches. Ce carquois eſt, il eſt vrai, fermé d'un couvercle, & le Dieu ne paroît pas en vouloir faire uſage, quoique dans tous ſes membres on remarque un certain mouvement qui annonceroit qu'il eſt prêt à ſe lever; mais cette action, que doit faire interpréter la gaité qui anime le viſage, paroît indiquer le deſir d'exécuter un morceau de Muſique qu'il vient de compoſer. La bandelette qui ceint ſa tête ſe donnoit ordinairement à ceux qui, vainqueurs dans les jeux, remportoient le prix de la Muſique. Les cheveux qui retombent, ſéparés en boucles diſtinctes, ſemblent la couronner. Aux pieds, on voit des eſpèces de brodequins dont les courroies ſont diſpoſées avec art. Callimaque, dans ſon hymne à Apollon, chante les brodequins d'or de ce Dieu, & peut-être l'Auteur de cette Statue avoit-il doré ceux-ci au ſortir de ſon ciſeau. Juſqu'ici nous n'avons encore fait remarquer que les attributs ordinairement donnés à Apollon, & qui ſe trouvent dans ce bel ouvrage; mais ſous le pied droit, (qui eſt le gauche dans cette Gravure), ce Dieu foule une tortue & ſes mains tiennent des tuyaux de flûte, attributs moins communs, & qui rendent la Statue plus précieuſe & plus rare. Peut-être ne veut-on pas reconnoître dans les fragmens que tiennent les mains des débris de flûtes. Ce n'eſt cependant pas ſans de puiſſans motifs que nous l'avons avancé. Quelle autre choſe, en effet, pourroit-on leur faire porter? Les doigts & les mains ſont tellement taillés qu'ils ne peuvent tenir rien que de rond; voudroit-on ſuppoſer que ce fut des reſtes de flèches, de lances ou de ſceptres? Mais outre que la poſition des mains s'oppoſe à cette conjecture, elle eſt entièrement anéantie par la gaité qui règne ſur la figure & qui ne peut pas accompagner des attributs ſérieux; ce ſont donc bien plus vraiſemblablement des doubles flûtes que l'intelligent Auteur avoit miſes dans les mains du Dieu. Nous ſçavons bien qu'on nous objectera que Melpomène, Marſyas, Olympe, Hyagnis, & ſur-tout Minerve,



SLUB
Wir führen Wissen.

XI.

APOLLON. Inventeur de la Musique.

SLUB
Wir führen Wissen.

paſſoient pour avoir inventé la flûte ; que cette dernière, en venant à la Table des Dieux, ſe voyant badinée par Junon & Vénus ſur la laideur que lui cauſoit le vent dont elle enfloit ſes joues en embouchant ſes flûtes, les jetta dans les forêts d'Ida ; mais ce n'eſt pas ſans autorités que, par préférence, nous regardons Apollon comme inventeur, non-ſeulement de la Muſique ; mais de la flûte & de la lyre. Plutarque, dans ſon Commentaire ſur la Muſique, l'enſeigne expreſſément : *ce ne ſont*, nous dit-il, *ni Marſyas, ni Olympe, ni Hyagnis qui ont inventé la flûte : nous la devons au ſeul Apollon. Nous lui devons encore la lyre & les autres inſtrumens à corde.* Plutarque donne enſuite pour preuves de ſon aſſertion les danſes & les fêtes qui lui étoient conſacrées & qui ſe célébroient aux ſons des flûtes : il cite une Statue que l'on voyoit à Délos, & dans laquelle ce Dieu avoit à ſa main droite un arc, & à ſa gauche les trois Grâces, dont chacune portoit un inſtrument de Muſique, l'une avoit une lyre, l'autre des flûtes, & celle du milieu ſoufflioit dans un flageolet : crainte même qu'on ne l'accuſe d'Inventer, pour favoriſer Apollon, le même Écrivain cite les Auteurs ſur leſquels il s'appuie, ainſi que ſur l'antiquité de la Statue dont il parle, & qu'il fait remonter juſqu'à l'âge d'Hercule.

Quant à la tortue que foule le Dieu, par quels motifs l'a-t-on miſe ſous les pieds d'Apollon ? Nous allons tâcher d'en découvrir & d'en indiquer quelques-uns. D'abord, on peut croire que le but de l'Artiſte que nous avons déjà dit avoir indiqué ſon Apollon par des flûtes, a voulu par la tortue déſigner qu'il étoit l'inventeur de la lyre, qui dans ſon origine fut faite d'écailles de tortues, ce qui la fit ſurnommer *teſtudo*. Peut-être le Sculpteur après avoir caractériſé par des flûtes le Dieu dont il repréſentoit l'image comme Dieu de la Muſique, a-t-il eu pour but, en mettant ſous ſon pied une tortue, de le caractériſer comme Dieu de la Médecine qui emploie efficacement cet animal, dont Pline raconte des effets merveilleux, ſur-tout contre les poiſons.

Ariſtote, Antigone de Cariſte, Plutarque & d'autres Auteurs, ainſi que le remarque Saumaiſe, dans ſes Commentaires ſur Solin, diſent que, lorſque la tortue a mangé de quelque ſerpent venimeux, pour que cela ne lui ſoit point nuiſible, elle mange auſſi-tôt de l'*origan* : Élien y ajoute de la *rue* ; ce n'eſt donc pas ſans raiſon que l'on peut regarder la tortue comme convenant ſingulièrement à déſigner l'Apollon *ſalutaire & Médecin*, & ce ſurnom que nous donnons à ce Dieu n'eſt point notre ouvrage, puiſque l'on a découvert à Rome une

table votive qui le portoit (1). Les Anciens n'ont pas pour d'autres motifs conſacré, la tortue à Eſculape (2): &, ſi l'on joint la morale au phyſique, la tortue déſigneroit encore la Prudence, & cet art de temporiſer ſi néceſſaire à ceux qui exercent la Médecine. Suivant un vieux proverbe Grec, la tortue eſt le ſymbole de la Sageſſe & de la Vertu.

La tortue ayant été conſidérée autrefois comme un animal de bon augure, ne pourroit-elle pas être auſſi le ſymbole d'Apollon rendant des Oracles?

Si cet animal qui ſe cache, en hyver, dans les cavernes & ne paroît que pendant l'autre partie de l'année ſur la terre où il ſe traîne, a été conſacré à Cybelle, ſoit parce qu'il ſemble toujours ou caché dans ſon ſein ou attaché à lui; ſoit parce qu'entièrement muet il étoit le ſigne du Silence que devoient obſerver les perſonnes que l'on initioit à ſes myſtères: s'il a ſervi d'attribut à Vénus Uranie, comme nous l'a fait remarquer Pauſanias dans la Statue de Phydias, pour, ainſi que l'interprête Plutarque, déſigner que les femmes doivent garder la retraite & le ſilence: ne convient-il pas auſſi parfaitement à Apollon, conſidéré comme le Soleil, que les Anciens appelloient *inferus*, lorſqu'il parcouroit les ſignes d'hyver, & *ſuperus*, lorſqu'il occupoit les points ſupérieurs du Zodiaque?

La tortue marine a, ſuivant Élien, une qualité qui peut l'avoir fait choiſir pour un emblême d'Apollon. Ce Naturaliſte prétend que ſes yeux ont l'avantage de répandre un éclat ſingulier qui s'échappe comme un trait d'éclair ou comme un rayon de lumière, ſymbole tout naturel de la ſplendeur du Soleil (3).

---

(1) . . . *Teſtudo Apollini* SALUTARI ET MEDICINALI *bene convenire poteſt; quo inuſitato ac nunquam antea audito cognomine in hac votiva tabula nuper Romæ erutâ decoratur, quam mecum communicavit V. C. Franciſcus Victorius ex equeſtri ordine D. Stephani nunquam ſatis a me laudandus.* Gori, *Muſei Florentini ſtatuæ antiquæ*, p. 16.

APOLLINI
SALVTARI
ET MEDICINALI
SACRVM

(2) Parmi les Pierres gravées qu'a deſſinées le célèbre *Bonarotti*, on voit un Eſculape dans la main duquel eſt une tortue.

(3) Élien aſſure que les prunelles des yeux de tortue ſont très-blanches & très-éclatantes, qu'on les enchâſſoit dans de l'or, & que les femmes, qui les eſtimoient beaucoup, s'en faiſoient des colliers. *Ælian. Lib. IV. de animal. Cap. XXVIII.*

Quoique nous ayons donné le nom d'Apollon à notre Statue : quoique même nous ſoyons convaincus que l'Artiſte n'a pas eu d'autre intention que d'exprimer ce Dieu, & que nous ayons fourni bien des raiſons de notre conjecture, nous ne ſçaurions cependant blâmer ceux qui croyent que cette belle figure eſt celle de Mercure, & qui s'appuyent ſur deux motifs que l'on ne peut pas dédaigner. Le premier eſt que le carquois que l'on voit ſuſpendu au roc ſur lequel eſt aſſis Apollon, peut déſigner celui que Mercure a enlevé au Dieu Paſteur des troupeaux du Roi de Theſſalie. Le ſecond eſt que la tortue qui ſe retrouve, dans beaucoup de monumens antiques, ſous la protection de Mercure, doit convenir ſpécialement à ce Dieu qui fit de l'écaille d'une tortue la première lyre connue, ſuivant l'autorité des Hymnes attribuées à Homère, que confirment le Poëte *Aratus* dans ſes *Phénomènes*, *Hygin* dans ſon *Aſtronomie Poétique*, & pluſieurs autres anciens Écrivains.

PLANCHE XII.

APOLLON *PYTHIEN.*

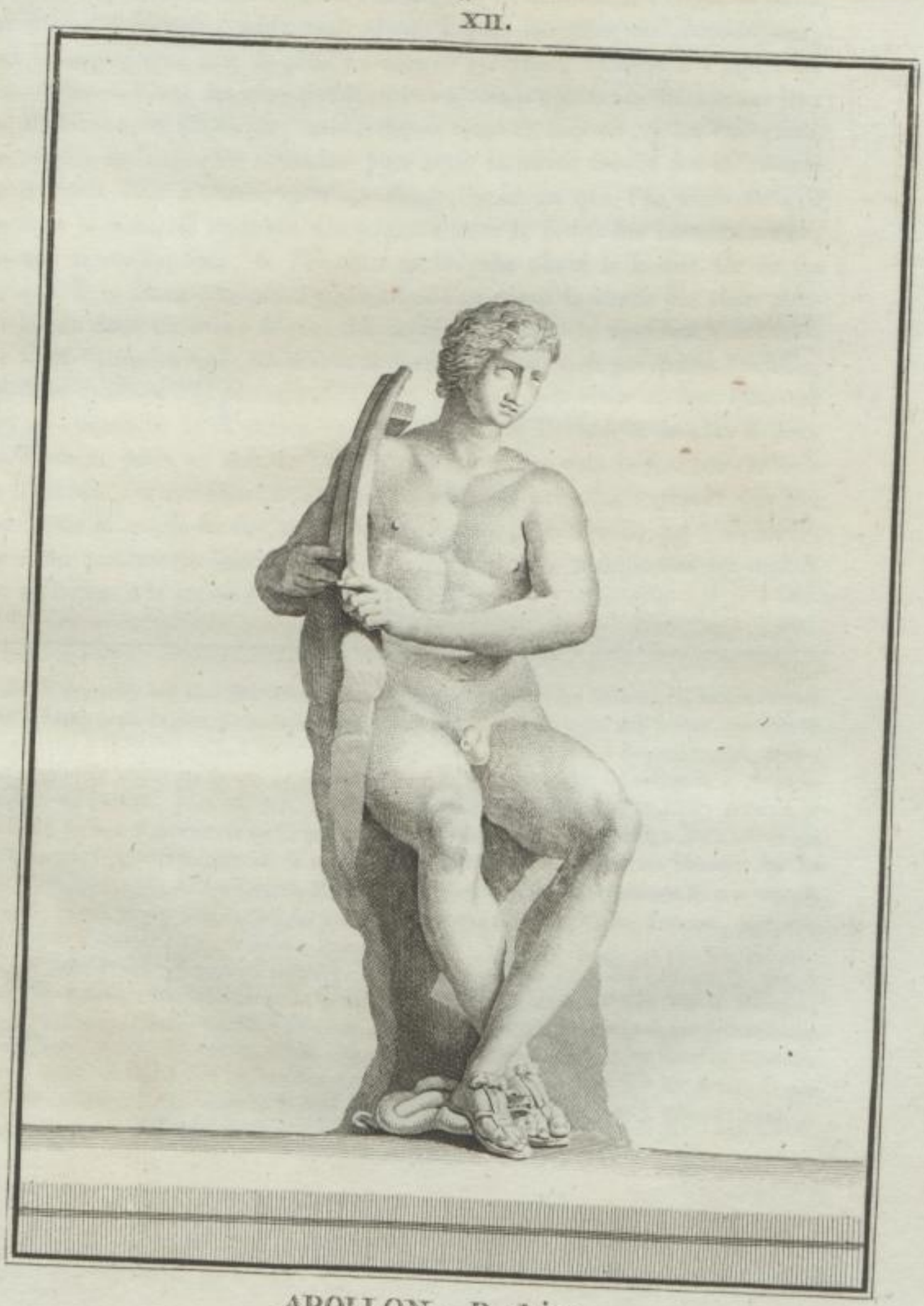
On raconte qu'Apollon, auſſi-tôt que Jupiter eut vaincu Saturne & l'eut forcé d'abandonner ſes États, chanta les louanges de ſon père. On dit auſſi qu'il célébra de même ſa propre victoire ſur le ſerpent Python, & le bel antique que le Muſeum des Médicis offre à notre admiration, eſt une preuve que cette opinion étoit reçue. Aſſis, cet Apollon tient d'une main la *Cythare* qu'il parcourt légèrement de l'autre. Sous ſes pieds eſt un ſerpent dont les plis multipliés annoncent l'énorme longueur, & que le Dieu ſemble écraſer encore. C'eſt ce ſerpent qui nous a fait donner à Apollon le nom de *Pythien*. Le ſçavant Statuaire, en faiſant ce bel ouvrage n'a pas épargné ſes peines. Il n'a pas ménagé à ſon ciſeau la reſſource des drapperies : il a voulu développer la profondeur de ſes connoiſſances & l'étendue de ſon art qui le diſpute à la Nature. Le Dieu eſt entièrement nud, &, pour qu'on pût admirer complettement ſes beautés, l'Artiſte ne lui a pas même donné la chlamyde que portoient autrefois les Joueurs de *Cythare*, & que Tibulle invitoit ce même Apollon à prendre lorſqu'il l'invoquoit à préſider aux fêtes célébrées en ſon honneur, quand Meſſalinus fut admis au Collége des *Quindecimvirs*, chargés de la garde des Livres Sybillins. Mieux inſtruit que l'Auteur de l'Apollon *invictus*, notre Statuaire s'eſt bien gardé d'orner la tête de celui-ci d'une couronne de laurier. Il ſçavoit trop bien que ce Dieu ne s'en étoit jamais paré avant la métamorphoſe de ſa chère Daphné.

Nous avons déjà dit, qu'en mémoire de la victoire d'Apollon sur le serpent Python (1) les *jeux Pythiens* avoient été institués. Presque aussi solemnels que les jeux olympiques, ils se célébroient en Macédoine, dans un lieu nommé *Pythium*, à *Delphes*, à *Milet* en *Ionie*, à *Magnésie*, à *Sidon*, à *Pergame* & à *Thessalonique*: ceux de Delphes étoient les plus fameux: ils avoient lieu tous les quatre ans, & cet espace s'appelloit *Pythiade*. Les Amphictyons présidoient aux jeux Pythiques & décernoient les prix. « Ces jeux ne consis-» toient d'abord que dans les seuls combats de Joueurs de *Cythare*, & le meilleur » hymne en l'honneur d'Apollon méritoit un prix au Vainqueur & une couronne » de laurier. *Chrysothémis* de Crète, au rapport de Pausanias, fut le premier qui » jouit de cette victoire: *Philammon*, fils de *Chrysothémis*, & *Thamyris* fils de » *Phylammon*, l'obtinrent ensuite. *Orphée* si célèbre par ses connoissances & ses » talens, & *Musée* ne voulurent jamais concourir. *Eleuthère* remporta le prix » à raison du charme de sa voix, quoiqu'il n'eut pas composé son hymne. » *Hésiode* n'eut pas un sort aussi heureux: on ne voulut point lui permettre le » combat, parce qu'il ne sçavoit point s'accompagner avec l'instrument. » Homère vint à Delphes; mais envain eut-il essayé de toucher la lyre, » sa cécité eut fait refuser la palme à ses chants divins. Vers la troisième » année de la quarante-huitième Olympiade, époque de la victoire de *Glaucias* » le Crotoniate, les Amphictyons apportèrent quelques changemens aux jeux » Pythiques. Le chant accompagné de la Cythare eut toujours son prix; mais » ils en instituèrent un pour la flûte & le chant, & un autre encore pour les » flûtes seules. *Céphallen*, fils de Lampus, remporta le premier: *Echembrote*, » Arcadien, obtint le second, & *Sacadas* d'Argos mérita le troisième. Plusieurs » fois même depuis, ce dernier se vit décerner cet honneur. On donna par » la suite plus d'étendue à ces jeux, & à l'exception du quadrige on y institua » tous les combats d'Olympie. Les courses du stade simple & du stade double » furent permises aux enfans. A la Pythiade suivante, on supprima les prix, » l'on ne réserva pour les Vainqueurs que des couronnes. On n'admit plus » l'accompagnement des flûtes, qui, trop triste & d'un désagréable augure, » parut convenir plutôt à des cérémonies funèbres qu'à des jeux. J'ai pour preuve

---

(1) Suivant quelques Auteurs, les jeux Pythiens ont été institués par Diomède en l'honneur d'Apollon. Pausanias dit que les Troëseniens le croyoient ainsi..... *Voyez* sur ces jeux l'essai sur la Musique de M. de la Borde, T. I. p. 82, &c.....

XII.



APOLLON. Pythien.

SLUB
Wir führen Wissen.

» de ce fait, *ajoute le même Pausanias*, l'offrande que fit Échembrote à Hercule » d'un trépied de bronze avec cette inscription » *Échembrote l'Arcadien dédia ce trépied à Hercule, après avoir obtenu le prix aux jeux des Amphictyons, où il accompagna avec la flûte les Élégies qui furent chantées à l'Assemblée des Grecs.* « Dans des tems postérieurs on ajouta la course des chevaux aux jeux » Pythiques, & *Clisthènes*, qui fut depuis tyran de *Sicyone*, y fut Vainqueur. » *Agélas* de Tégée fut couronné pour avoir le mieux touché des instrumens » à corde sans s'accompagner du chant, concours que l'on avoit autorisé » dans la huitième Pythiade. On joignit encore la course des hommes armés, » aux autres combats, & *Timænete* de Phlyasie obtint le laurier. Ce ne fut » qu'à la quarante-huitième Pythiade que l'on admit la course des chars atte- » lés de deux chevaux, & ceux d'*Exécestidas* Phocéen le rendirent Vainqueur. » Cinq Pythiades après, on établit la course des chars tirés par quatre Poulains, » & le quadrige d'*Orphondas* de Thèbes atteignit le premier au but. Plus tard » on introduisit le *Pancrace* (1), la course du Poulain & le char à deux » Poulains pour les enfans. Le Pancrace n'eut lieu qu'à la soixante-unième » Pythiade, & *Laïadas* de Thèbes remporta le prix. La Pythiade suivante » on vit la course du Poulain à laquelle *Lycormas* de Larisse fut Vainqueur: » enfin pendant la soixante-neuvième, *Ptolémée* le Macédonien fut déclaré » victorieux à la course des *Biges* (2) ».

---

(1) *Pancrace*, exercice qui faisoit partie de la Gymnastique des anciens : il étoit composé de la Lutte & du Pugilat. Dans la Lutte il n'étoit pas permis de jouer des poings, ni dans le Pugilat de se colleter ; mais dans le Pancrace, qui étoit formé de ces deux exercices réunis, on employoit toutes les forces de son corps, on se battoit à coups de poings & à coups de pieds : on pouvoit, pour vaincre, se servir des dents & des ongles..... Plusieurs Auteurs se servent du mot *Pancratium* qu'ils prennent aux Latins. D'autres employent *Pancration* qui est le mot Grec : *Pancrace* est le terme dont se sert M. *Burette* dans son Mémoire sur les Athlètes, *Acad. des Belles-Lettres, T. I. p.* 211.... Le mot tire son étymologie de παν tout, & κρατος force, ce qui désigne l'emploi de toutes les forces du corps. *Voyez* Trévoux, Dictionn. aux mots Pancrace, Pancratiastre, Pancratium.

(2) Nous avons mieux aimé traduire ce morceau entier de Pausanias (Phocic. p. 620 & suiv.), que de citer l'abrégé qu'en a fait M. de la Borde dans son Essai sur la Musique, (Tom. premier, pag. 82, &c.) c'étoit le plus simple moyen de relever quelques inexactitudes échappées, par inadvertance, à cet estimable Abbréviateur, dont on ne sçauroit d'ailleurs trop apprécier les doctes recherches sur un Art qui fait tout à la fois un des agrémens de la société, & qui seconde si bien l'enthousiasme naturel des cœurs qui célèbrent les louanges de la Divinité.

Après avoir dit que les jeux Pythiens furent d'abord célébrés par des combats de Muſiciens qui joignoient le chant à l'accompagnement de la *Cythare* ou de la Lyre : en parlant d'une Statue qui repréſente un Dieu touchant ce même inſtrument, pourrions-nous ne pas dire quelques mots ſur ſon origine ? Preſque auſſi ancienne que le chant, qui lui-même eſt auſſi ancien que les hommes, la Cythare ou la Lyre doit ſon exiſtence à *Jubal*, qui, ſuivant Moyſe, vivoit pluſieurs Générations avant le Déluge. Les hymnes attribués à Homère, Diodore de Sicile, Horace, Aratus, Hygin regardent Minerve comme inventrice de la lyre. Il eſt des Écrivains qui accordent l'honneur de cette invention à Amphion, à Orphée, à Linus; Anacréon & Plutarque, dont nous avons adopté le ſentiment, en expliquant la Planche précédente, diſent que c'eſt Apollon qu'il faut en regarder comme l'Auteur. Quoiqu'il en ſoit, cet inſtrument a beaucoup varié par la forme & le nombre des cordes. Diodore de Sicile prétend, que la lyre inventée par Mercure n'en avoit que trois. Homère lui en donne ſept, ainſi qu'Horace; Pindare lui en donne autant, & Virgile peint la lyre d'Orphée remarquable par les ſept tons que produiſoient ſes cordes. Feſtus Aviénus dit que la lyre d'Orphée en avoit neuf, ſuivant le nombre des Muſes, & que celle de Mercure n'en avoit que ſept, conformément à celui des Pléïades. *Thimothée* de Milet ajouta quatre cordes à la lyre d'Apollon, & cette innovation le fit bannir de Sparte par un décret des Éphores, qui regardoient comme trop efféminés les accords qu'elle pouvoit alors produire; mais cette punition n'arrêta pas le goût des Muſiciens habiles, & le nombre des cordes augmenta tellement que la lyre en offrit quarante aux doigts habiles d'*Épygonius*.

Montée d'abord ſur une écaille de tortue parfaitement vuidée & recouverte d'une peau très-fine, la lyre étoit ſurmontée de deux cornes de chèvre, ou ſimplement d'un manche; un roſeau diviſé en deux parties y étoit adapté, on y attachoit ſept cordes tendues de haut en bas. On lui donna d'autres formes par la ſuite : des monumens antiques nous la repréſentent ſous la figure d'une Violon : dans un bas-relief au Palais Spada à Rome, on en voit une à ſept cordes, dont la partie inférieure eſt circulaire, ſurmontée de deux eſpèces de cornes; & ſur quelques autres monumens de la même Ville on en voit une à dix cordes, dont la baſe a la forme d'un piédeſtal. La lyre de Pythagore de Zarathe reſſembloit beaucoup à un trépied Delphique, dit Athenée, auſſi en avoit-elle le nom. Pythagore s'en ſervoit comme de trois lyres & varioit à ſon gré les modes, le Dorien, le Lydien & le Phrygien. Le ſiége

ſur

ſur lequel il étoit aſſis étoit proportionné à ſon inſtrument : la baſe en étoit tournante, & le moindre mouvement lui amenoit le côté qu'il deſiroit. D'une main il pinçoit les cordes & de l'autre il faiſoit uſage du *Plectrum*. M. de la Borde, dans ſon Eſſai ſur la Muſique, a parlé de ces lyres, il les a même fait graver, il en cite encore pluſieurs autres, dont nous n'avons rien dit, parce qu'il nous ſuffit d'avoir annoncé les plus anciennes, & que d'ailleurs on ne finiroit pas s'il falloit s'occuper de toutes les variétés de cet inſtrument.

Les Anciens diviniſoient tout ce qui leur étoit utile ou agréable. La lyre fut donc miſe aux Cieux. On raconte diverſement les cauſes de cette prérogative. Hygin & Aratus, diſent que ce ſont les Muſes qui lui ont accordé cet honneur après la mort funeſte d'Orphée, l'élève d'Apollon, & qui pouſſoit ſi loin l'art de toucher de cet inſtrument, que l'on prétendoit que les bêtes accouroient à lui & s'apprivoiſoient aux ſons de ſa lyre. M. Dupuis, dans ſon excellent Mémoire ſur l'origine des Conſtellations & ſur l'explication de la Fable par le moyen de l'Aſtronomie, parle de la lyre d'une manière à rendre bien vraiſemblable ſon ingénieuſe interprétation. « Suivant lui, l'aſtre le plus » apparent, au commencement de la grande période, ou révolution des fixes, » qui ſe trouvoit aux environs du pôle, dût naturellement fixer les regards » des premiers hommes..... ceux qui n'enviſagèrent que ſon mouvement circu- » laire autour du pôle, & qui le voyoient toujours planer..... le comparèrent à » l'oiſeau qui décrit pluſieurs cercles en l'air, avant de fondre ſur ſa proie. » On y peignit donc un épervier ou vautour, & on appella cette Conſtellation » *Vultur cadens*..... pour le diſtinguer de l'aigle..... que l'on nomma *Vultur* » *volans*..... D'autres, ne conſidérant que la lenteur de ſon mouvement, l'appel- » lèrent *Tardius ſidus*, & prirent une tortue pour ſymbole, & déſignèrent par » ce nom leur étoile polaire. Elle s'appella donc *Teſtudo* en Latin, & en Grec » χελυς..... mais comme les premiers inſtrumens de Muſique furent montés, » dit-on, ſur l'écaille de la tortue, ou plutôt eurent cette forme..... le nom de » *Teſtudo* devint également celui de l'animal & de l'inſtrument de Muſique, » & la Conſtellation fut dans la ſuite déſignée par ce double emblême ». M. Dupuis croit cependant que le nom de Lyre ne fut donné à cet Aſtre que lorſqu'il devint Mercure Égyptien..... « Le ſolſtice & conſéquemment le » débordement du Nil, étoit annoncé pour lors par le coucher du matin de » la lyre *Teſtudo*, & par le coucher du ſoir du corbeau, ce qui a produit une » Fable Égyptienne qui a paſſé chez les Indiens, & qui eſt conſervée dans » l'Ézour-vedam : on repréſente ſur le Mont *Nilo*, dans un étang, une tortue

» auſſi ancienne que le monde, & au bord de l'étang, une corneille qui jouit » de l'immortalité. C'eſt ſur l'écaille de cette tortue que Mercure, dit-on, » avoit monté ſa lyre; auſſi cette Conſtellation porte-t-elle le nom de la lyre » de Mercure..... Il eſt également queſtion dans l'Hiſtoire des Chinois d'une *tortue* » *céleſte*..... Germanicus-Céſar dit, que la lyre dont parle Lucien eſt celle » de nos Conſtellations, & que Mercure trouva cette tortue après la retraite » des eaux du Nil; c'eſt le tems où ſe lève la Conſtellation de la lyre. Cet » Auteur ajoute qu'il y mit neuf cordes, nombre égal à celui des Muſes, allu- » ſion aux neuf étoiles de cette Conſtellation qui ſont les neuf Muſes des » Anciens: d'autres diſent que c'eſt à cauſe des ſept ſphères; il eſt des Écrivains » qui prétendent que Mercure mit ſeulement trois cordes, à cauſe des trois » ſaiſons de l'année Égyptienne ».

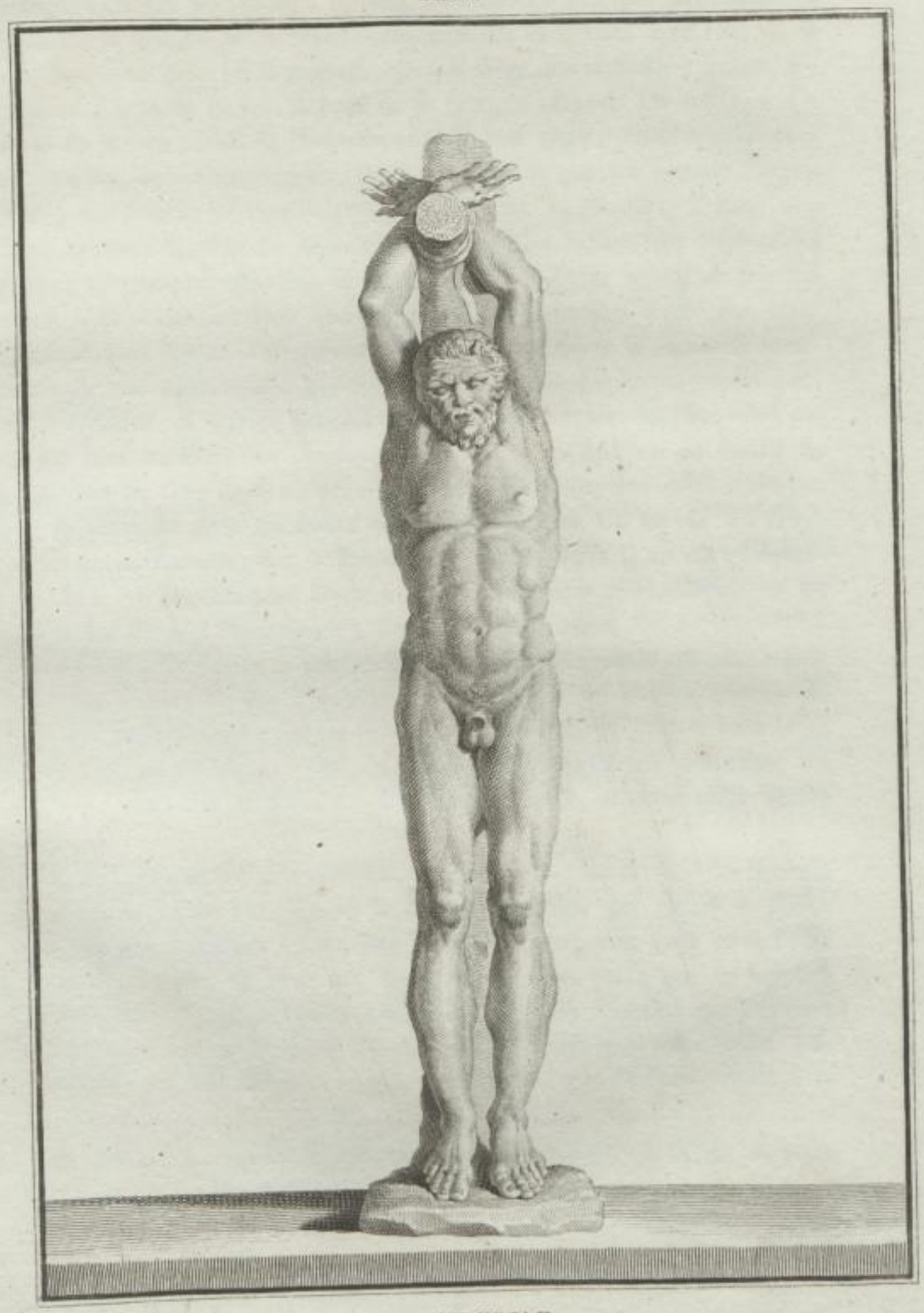
Nous terminerons ici notre citation qui, quoique longue, eſt encore bien abrégée & ne fait qu'indiquer un ſyſtême ingénieux, dont il faut voir de plus longs détails dans le ſçavant ouvrage de l'Auteur lui-même, qui, cependant, ne le regarde encore que comme l'apperçu d'un plus grand, où il ſe flatte d'expliquer la Mythologie par le ſyſtême Phyſico-Aſtronomique.

PLANCHE XIII.

MARSYAS.

Natif de Célènes, Ville de Phrygie, fils d'*Hyagnis* ou d'*Æagre*, comme d'autres le prétendent, Marſyas ou *Maſſès* devint fameux par ſes talens, ſon orgueil & ſon malheureux ſort. Quoiqu'Athénée & Pauſanias lui attribuent l'invention de la flûte, nous ne ſçaurions adopter ce ſentiment, & nous aimons mieux croire, comme Plutarque, qu'il n'imagina que le bandeau de cuir dont on ſe ſervit depuis, tant pour faciliter l'embouchure, que pour voiler l'eſpèce de difformité cauſée au viſage par l'enflure des joues, ou, comme Pline nous le dit, il fut ſeulement inventeur de la double flûte. Cet habile Muſicien, au rapport de Diodore, joignit à beaucoup d'eſprit beaucoup de ſageſſe. On lui attribue la compoſition des airs qu'on chantoit aux fêtes de Cybèle, ce qui n'eſt pas étonnant ſi l'on conſidère ſon attachement pour cette Princeſſe, que rendoient malheureuſe ſes amours avec Atys. Fidèle compagnon de ſes courſes, Marſyas vint avec elle à Nyſa, célèbre par le ſéjour de Bacchus, où ils rencontrèrent Apollon. L'orgueil eſt naturel aux Poëtes & aux Muſiciens: l'orgueil affoiblit toujours à nos yeux les talens de nos rivaux: bientôt Marſyas attaque Apollon & lui propoſe un défi. Apollon l'accepte, & ſa condition eſt, que le

SLUB
Wir führen Wissen.



MARSYAS.

vaincu ſera à la diſcrétion du vainqueur. Les habitans de Nyſa ſont déſignés pour Juges (1). On s'aſſemble : Apollon commence : Marſyas lui ſuccède & la douceur, le charme & la nouveauté même des ſons qu'il ſçait tirer de ſa flûte font pencher pour lui la balance. Apollon exige une nouvelle épreuve, &, mariant les accens de ſa voix à ceux de ſa lyre, il emporte les ſuffrages. Ce n'eſt pas de la voix, c'eſt de l'inſtrument qu'il faut juger, dit Marſyas; deux Arts contre un, cela n'eſt pas juſte; mais je n'emploie que vos moyens, reprit Apollon, ma bouche & mes doigts. La raiſon fut applaudie, & dans une troiſième épreuve Apollon fut déclaré Vainqueur. Les Poëtes ſont implacables dans leurs vengeances : Apollon fit écorcher par un Scyte ou même écorcha le vaincu. L'Abbé Bannier croit que la prétendue commiſſion d'écorcher Marſyas, donné à ce Scyte, n'eſt qu'une erreur qu'a fait naître la mauvaiſe interprétation du mot ἀνασκυτίσαι, que l'on a cru déſigner un Scyte, tandis que, ſuivant Héſychius, il ſignifie ſeulement *écorcher*. Ce ſanglant ſupplice n'eſt pas avoué par tous les Écrivains. Suidas ne veut point qu'Apollon ait ſouillé ſes mains divines du ſang de ſon rival : il prétend ſeulement que celui-ci devenu furieux ſe précipita dans un fleuve qui reçut ſon nom. Ce fut de ſon ſang, diſent les autres Auteurs, que le fleuve a été formé; mais il en eſt quelques-uns plus doux qui donnent pour ſource à ce fleuve les pleurs que les Nymphes, les Satyres & les Bergers répandirent à l'occaſion de ſa mort.

La variété des ſentimens a produit la variété des monumens qui nous repréſentent cette action, & que l'on peut remarquer ſur les Pierres gravées du Muſeum qui nous occupe, ſur les ſépulchres des Étruſques, ſur le beau Jaſpe rouge du Cabinet d'Orléans, ſur une médaille d'Antonin que rappellent les Érudits interprêtes des richeſſes de ce même Cabinet, & dans mille autres compoſitions.

Ce tiſſu de faits que la Fable embellit, ne paroît aux yeux de bien des Sçavans qu'une allégorie, dont l'origine eſt le bruit déſagréable que faiſoit le fleuve Marſyas, & qui écorchoit les oreilles. Noël le Comte voit dans cette Fable une leçon de morale, & croit que les Anciens n'ont voulu par le ſupplice de Marſyas, que réprimer l'arrogance & l'orgueil des humains qui s'égalent préſomptueuſement à la Divinité. *Fortunio Liceti* croit que toute cette hiſtoire fabuleuſe ne doit déſigner que la préférence, que la lyre mariée à la

(1) C'eſt ainſi que le rapporte Diodore de Sicile : ſuivant Lucien & Hygin, les Muſes furent les Juges du combat, & ce fut Midas, ſuivant Fulgence.

voix obtint ſur la flûte qui primoit avant ſur tous les inſtrumens de Muſique, & qui décréditée alors, ne procuroit plus rien à ceux qui en jouoient. La ſuppoſition de Marſyas écorché par Apollon fut d'autant plus naturelle, ajoute l'Abbé Bannier, que la monnoie dont on ſe ſervoit étoit de cuir; le Joueur de flûte que déſignoit Marſyas en fut privé par Apollon, qui étoit l'inventeur de la Lyre.

La Statue que nous examinons repréſente évidemment cet infortuné Muſicien attaché au tronc d'un arbre. Sa tête & ſes bras qu'a reſtitués un Artiſte moderne, ne méritent pas autant d'attention que le reſte du corps, que l'on oublie cependant facilement, lorſque l'on voit à Rome la ſuperbe Statue du même Marſyas dans les jardins Médicis.

PLANCHES XIV & XV.

URANIE.

Apollon (1), Conducteur des Muſes, & leur Chef, doit naturellement les avoir à ſa ſuite; nous allons donc nous occuper de celles dont les Statues ſe trouvent au Muſeum des Médicis, & dont la première eſt *Uranie*, dès que nous aurons dit quelque choſe des Muſes en général.

Les Sçavans varient ſur l'étymologie qu'ils donnent au nom de Muſes. *Phornutus* le tire de μῶσθαι, qu'il dit ſignifier, ainſi que ζητεῖν, *chercher*, *rechercher*: d'autres, conſidérant la liaiſon que les Sciences ont entre elles, lui donnent pour origine le mot ὁμοιότης, *ſemblable*: elles ont, pour ainſi dire, mis au monde les Sciences & les Arts; leur nom paroît donc, ſuivant quelques-uns, devoir ſortir de μαιῶσθαι, qui ſignifie *obſtetricare*, accoucher: Daniel, Héinſius & Voſſius le forment d'un mot Hébreu, dont le ſens eſt *Science*, *diſcipline*: Euſebe l'avoit tiré ſimplement de μύειν, *initier*, *enſeigner*, & c'eſt le ſentiment qu'ont adopté les Auteurs de l'Encyclopédie, dont voici les propres expreſſions: « elles ſont, » dit-on, appellées *Muſes*, d'un mot Grec, qui ſignifie *expliquer les Myſtères*, » Μύει, parce qu'elles ont enſeignés aux hommes des choſes très-curieuſes & » très-importantes qui ſont hors de la portée du vulgaire ».

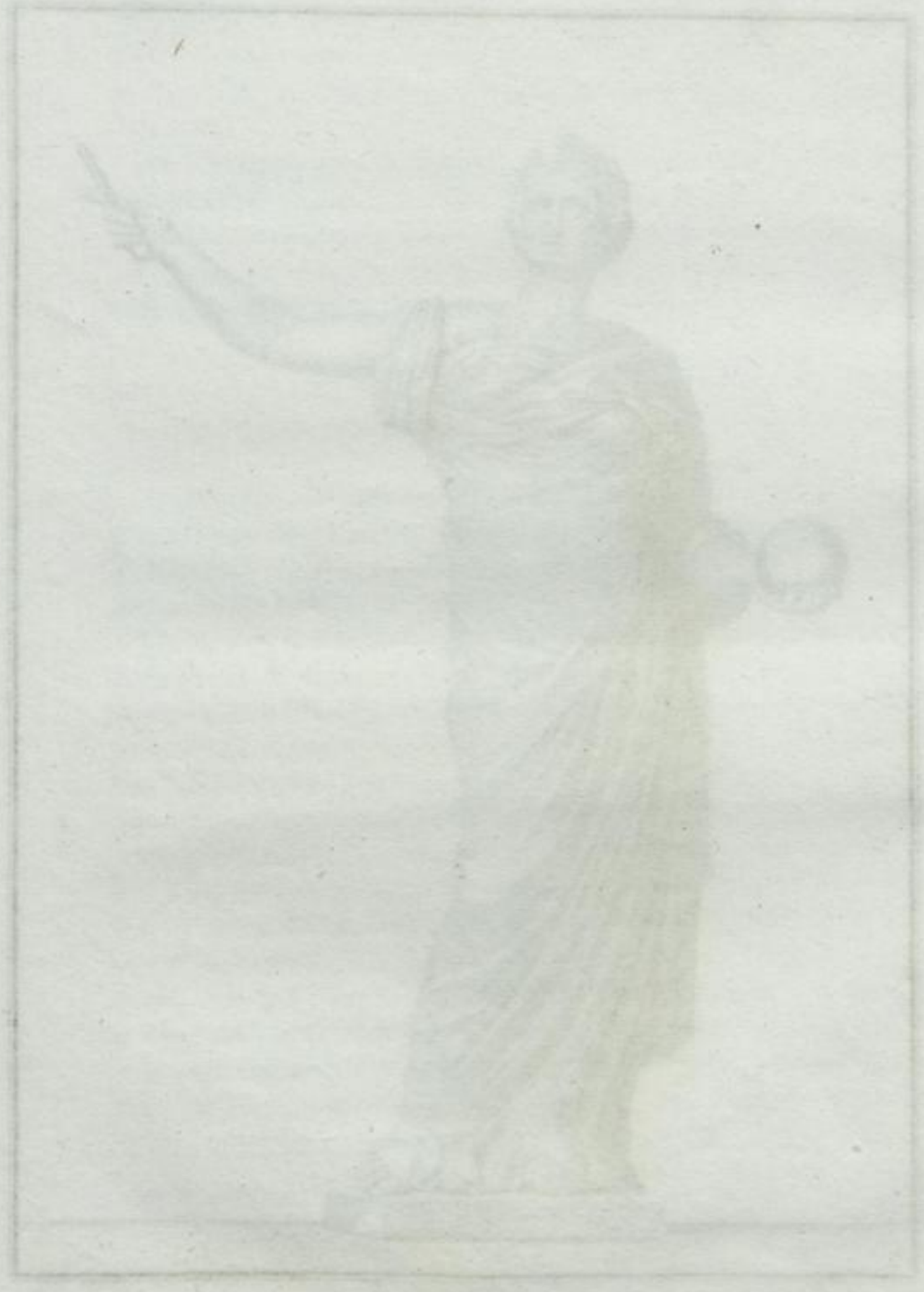
Suivant l'opinion la plus commune & la plus univerſellement adoptée, il y a neuf Muſes. Le plus ancien Auteur qui nous ait conſervé leurs noms

(1) Dans Diodore de Sicile, Lib. I. Apollon a le ſurnom de Μουσαγέτης.

SLUB
Wir führen Wissen.

XIV.

URANIE.



SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

XV.

URANIE.

SLUB
Wir führen Wissen.

eſt Héſiode, & voici l'ordre qu'il obſerve, *Clio*, *Euterpe*, *Thalie*, *Melpomène*, *Terpſichore*, *Erato*, *Polymnie*, *Uranie* & *Calliope*. Ce nombre de neuf Muſes ne fut pas toujours admis. D'abord on n'en connut que deux, puis trois, & ſucceſſivement on les accrut juſqu'à neuf. Plutarque aſſure que les Anciens n'en reconnoiſſoient que trois, ſuivant le nombre des genres auxquels toutes les Sciences pouvoient ſe réduire, & qui étoient la Philoſophie, l'art oratoire & les Mathématiques : enfin que ce n'étoit que parce que ces trois genres pouvoient ſe ſubdiviſer chacun en trois autres eſpèces, que du tems d'Héſiode on avoit porté juſqu'à neuf le nombre des Muſes. Suivant Pauſanias, les premiers qui offrirent leur hommage aux Muſes n'en comptoient que trois, *Meleté*, *Mnémé* & *Ædé*; on vit depuis neuf Muſes ſur l'Hélicon, nous dit le même Auteur.

Jupiter & Mnémoſyne, ſuivant le ſentiment ordinaire des Mythologues, ont donné le jour aux Muſes. D'autres les font naître de Jupiter & d'Antiope; il en eſt qui les diſent filles de Memnon & de Theſpie : quelques-uns prétendent qu'elles étoient filles du Ciel, & que la terre étoit leur mère, & ſuivant Noël le Comte, on peut facilement interpréter cette Génération fabuleuſe des Muſes. Toute lumière de l'eſprit nous vient des Cieux, nous dit-il, Jupiter qui étoit le Dieu des Cieux chez les Payens, ou le Ciel même, a dû conſéquemment être regardé comme père des Muſes. On ſçait que la mémoire conſerve les notions que l'eſprit reçoit, & dès lors on a fait la Mémoire mère des Muſes; car Mnémoſyne de qui on les fait naître eſt l'emblême de la Mémoire; ceux qui ont au lieu de Mnémoſyne préféré de leur donner Antiope pour mère, ont voulu ſignifier que l'émulation enfantoit les Sciences : enfin les Mythologues qui donnent Memnon & Theſpie pour ſource des Muſes, ont voulu nous indiquer que les Sciences déſignées par les Muſes devoient tout-à-la-fois leur exiſtence à la mémoire & à la penſée, qui eſt une eſpèce de Divination. *Euphème* a été, dit-on, la nourrice des Muſes, parce que la réputation & la gloire que ce nom repréſente ſoutiennent l'homme dans ſes travaux littéraires, & deviennent l'aiguillon le plus puiſſant pour lui.

Saint Auguſtin nous a conſervé le ſentiment de Varron ſur l'origine des Muſes. Varron n'en admettoit que trois; mais, nous dit-il, dans une Ville que l'on croit être celle de Sycione, on voulut mettre les trois Statues des Muſes au temple d'Apollon. Trois Sculpteurs, que Pauſanias nomme *Chephyſidote*, *Strongylione* & *Olympheoſtène*, furent choiſis pour faire chacun les trois Statues, & les mieux exécutées devoient être préférées; mais l'émulation échauffa tellement

le génie de ces Statuaires, qu'ils firent chacun trois chef-d'œuvres. La Ville embarraſſée dans le choix accepta toutes les Statues & les dédia à Apollon, ce fut Héſiode qui leur donna enſuite les noms qui les diſtinguent.

Diodore de Sicile donne aux Muſes une plus haute antiquité. Ces Déeſſes ſi fameuſes parmi les Grecs, au rapport de cet Auteur, n'étoient que des Chanteuſes habiles qu'Oſiris, amateur paſſionné du chant & de la danſe, menoit avec lui dans ſes courſes victorieuſes, & qu'il faiſoit conduire par un de ſes Généraux, dont le nom étoit Apollon, ce qui fit nommer par la ſuite Apollon *Muſagete* ou Conducteur des Muſes. Clément d'Alexandrie, in προτ p. 19, prétend que Mégaclus fils de Macare, Roi de Lesbos, acheta neuf eſclaves qui, par l'harmonie de leurs chants, diſſipèrent l'humeur bilieuſe de ſon père, que l'on ne voyoit jamais d'accord avec ſa femme, & que ſa reconnoiſſance les déifia ſous le nom des Muſes. M. Leclerc croit que la fable des Muſes vient des concerts que Jupiter avoit établis en Crète, & qui étoient compoſés de neuf Chanteuſes. Ce n'eſt même, ajoute cet Écrivain, que parce qu'il eſt le premier parmi les Grecs qui ait eu un concert réglé, qu'il a paſſé pour être le père des Muſes, & ſi l'on a donné Mnémoſyne pour mère à ces filles célèbres, c'eſt parce que la mémoire fournit la matière des Vers & des Poëmes.

Quelque ſoit, au ſurplus, leur origine, elles paſſèrent pour être les Cantatrices de l'Olympe, occupées dans ce beau ſéjour à célébrer les merveilles des Dieux, & l'on croyoit qu'elles connoiſſoient le paſſé, le préſent & l'avenir. Miſes au nombres des Divinités, elles en reçurent tous les honneurs. Athènes ſacrifioit ſouvent ſur l'autel que cette Ville leur avoit élevé. Dans la Béotie, l'Hélicon leur étoit conſacré, & les Theſpiens y célébroient chaque année une fête en leur honneur, dans laquelle on diſtribuoit des prix aux Muſiciens les plus habiles. Piérus leur fonda un temple à Theſpies, & Rome dans la première région de la Ville en avoit deux ſous leur protection.

La bonne éducation eſt contre les paſſions un préſervatif très-bon que l'étude conſtante & de fortes occupations rendent plus puiſſant encore : auſſi les Muſes paſſèrent-elles pour Vierges. Quelques Auteurs cependant leur donnent des enfans, & Pauſanias n'excepte pas même la vertueuſe Uranie, qu'il fait mère de Linus. Hygin parle de ſes foibleſſes avec Apollon. Catulle lui attribue la naiſſance d'Hymenée ; mais ſi l'on examine ſoigneuſement ces inculpations, on verra que les enfans qu'on leur donne ne ſont preſque tous que les emblêmes des Arts ou des Sciences qui leur étoient propres, & quand on penſe que la Muſe Uranie a quelquefois été confondue avec la Vénus céleſte

que M. Larcher nous apprend préſider aux chaſtes amours, quoique Vierge (1), on conçoit facilement qu'on a pu la dire mère de l'Hymenée.

Les Muſes furent de tous tems célébrées par les Poëtes, qui leur donnèrent des ſurnoms & des épithètes que l'on retrouve dans leurs Vers. Le nom de *Camenæ*, dont l'éthymologie eſt le Verbe *Cano*, déſigne les fonctions qu'elles exerçoient en chantant les Dieux & les Héros. Du Mont Hélicon on leur donna l'épithète d'*Héliconiades*. Ce Mont eſt en Béotie & leur fut conſacré par deux fils d'Aloëus, Othus & Éphialtès. Servius & beaucoup d'autres Écrivains avoient cru qu'une des collines du Parnaſſe qui porte le même nom étoit l'origine de ce ſurnom des Muſes; mais l'Abbé Bannier releva cette erreur. Le Mont Parnaſſe, placé dans la Phocide & qu'on regardoit comme leur ſéjour ordinaire, les fit ſurnommer *Parnaſſides*. Les montagnes de Béotie, qui de leur nom de Monts Aoniens avoient déjà fait déſigner la Province entière par le mot d'Aonie, ſont l'origine de l'épithète d'*Aonides* que nous voyons donner aux Muſes. On les nomma *Theſpiades*, du nom de Theſpia, ville de Béotie, ou, peut-être, pour annoncer leur talent dans la Poéſie, que les Anciens conſidéroient comme une eſpèce de Divination. Le Mont Cytheron, le Mont Piérus leur ont procuré les épithètes de *Cythériades* & *Piérides*. Celles de *Pégaſides*, d'*Hippocrenæ* & d'*Aganippides* leur vinrent des différens noms que portoit la fontaine célèbre que Pégaſe étoit dit avoir fait ſortir de la terre d'un coup de pied. Du nom de Mnémoſyne leur mère, ou plutôt encore à raiſon de l'avantage qu'elles procurent aux Poëtes de les faire connoître à la poſtérité, elles furent & ſont encore ſurnommées *Mnemonidæ*, filles de Mémoire.

Oublierions-nous de citer ici l'aventure des Muſes chez Pyrenée, & le défi que leur firent les filles de Piérus? Ce ſeroit manquer à la reconnoiſſance que nous devons à Ovide, qui nous a conſervé ces traits & les a embelli du charme de ſes Vers immortels. Pyrenée, ſuivant ce Poëte, régnoit dans la Phocide: un jour il invita les Muſes à ſe retirer dans ſon Palais pour ne point être expoſées à une pluie abondante qui tomboit: puis, abuſant de l'hoſpitalité qu'il leur avoit offerte, il voulut leur faire violence; mais elles ſçurent échapper à ſes piéges à l'aide des aîles qu'elles ſe donnèrent, & virent de loin leur inſenſé raviſſeur ſe précipiter, pour les pourſuivre, du haut d'une Tour, & expirer ſur la terre qu'il imbiboit de ſon ſang coupable.

Cette hiſtoire, ſuivant Plutarque, eſt une métaphore qui couvre l'injure

(1) M. Larcher, Mémoire ſur Vénus, pag. 10.

que ce Roi tyran fit aux Muſes en détruiſant les lieux d'études où la jeuneſſe alloit s'inſtruire, & les lycées où les Sçavans ſe raſſembloient. La fuite des Muſes ne pourroit-elle pas indiquer encore cette vérité, qu'elles ne ſçauroient habiter où les Souverains les dédaignent & les mépriſent, & où règne la tyrannie?

Quant au défi fait par les Piérides aux Muſes, de mieux chanter qu'elles, il ſeroit trop long d'exprimer d'après le même Ovide & l'arrogance de ces neuf filles de Piérus & d'Évippe, & leur orgueil à chanter les premières ſans prendre les loix du ſort; de rapporter les airs ſublimes que met le Poëte dans la bouche de Calliope, qui chante au nom de ſe ſœurs & qui raconte toute l'hiſtoire de Cérès; enfin, ſi toutesfois on peut imiter les nuances des couleurs qu'il emploie, de peindre d'après lui le rire amer des *Émathides* (1), leur inſultant mépris des menaces faites par les Muſes, leur étonnement en voyant leurs corps ſe couvrir de plumes, leurs mains ſe terminer en aîles, leurs bouches ſe convertir en becs: les ſenſations qu'elles éprouvent, lorſque voulant enfin exprimer leur douleur en frappant leur poitrine, l'agitation de leurs bras les enlève de terre & les porte ſur les arbres des forêts, d'où leur rauque caquet ſe fait entendre, annonce encore leur intariſſable goût pour un babil importun, & reproduit leurs ſottes inſultes contre leurs victorieuſes rivales.

C'eſt ainſi que l'ingénieux Ovide a rendu piquante par les graces de ſa Poéſie, & ſon génie fertile, une hiſtoire bien naturelle & bien ſimple. Piérus, mauvais Poëte, remplit ſes ouvrages de traits peu dignes des Dieux: il en fit un, nous dit Plutarque, dans ſon Commentaire ſur la Muſique, où il attaquoit les Muſes, & dès-lors ſes enfans furent cenſés avoir livré combat aux filles de Mémoire, &, comme ſes Vers ne contenoient qu'un ennuyeux & dégoûtant verbiage, on ſuppoſa facilement que ces mêmes enfans, déſignés par le nom de filles à cauſe de leur foibleſſe, furent changés en pies importunes & babillardes.

Après nous être occupé des Muſes en général, revenons maintenant à celle que nos deux Statues repréſentent. C'eſt *Uranie*, dont le nom annonce la connoiſſance du Ciel. Les Anciens regardoient cette Muſe comme l'inventrice de l'Aſtronomie, & célébroient beaucoup la Science qu'elle avoit des Aſtres. Dans la Statue de la Planche XIV on ne peut la méconnoître. Son diadême ſemé

(1) Les filles de Piérus furent ſurnommées *Émathides*, du nom de l'*Émathie*, qui fut depuis la Macédoine.

d'étoiles,

d'étoiles, le globe qu'elle porte dans une main, le compas qu'elle tient de l'autre la désignent de la manière la moins douteuse. Ces attributs sont ordinairement ceux dont on se sert pour la caractériser. Dans une Pierre antique du Muséum des Médicis, si cette Muse tient de la main droite un Volume, elle est accompagnée par un Astre, emblême du Soleil, & par le croissant de la Lune qui rappellent aussi-tôt nos idées vers elle. Sur les marbres de l'apothéose d'Hercule, sur les médailles de Pomponius, sur le sarcophage de la Ville Mattéi, dans le tableau d'Herculanum (1), on le voit constamment avec un globe image de la sphère céleste. Il règne dans toute cette figure une grande noblesse qui annonce la sublimité des fonctions de cette Muse. On ne sçauroit trop admirer avec quel art elle est vêtue, la disposition habile de la *Palla* & la forme bien naturelle de ses plis que les Anciens nommoient *rides* & qui étoient nécessairement multipliés dans un manteau que sa mobilité, dit Varron, avoit du mot πάλλω, *agiter*, fait surnommer *Palla* (2).

Dans la Planche XV, le compas & le globe qui ont été ajoutés désignent encore *Uranie*; mais tout dans l'ensemble de la figure ne concourt pas ainsi que dans la précédente à fixer, comme sur elle, notre conjecture. Si même on considère le mouvement que le Sculpteur a donné à la jambe gauche qui précède la droite que la Statue semble retirer, on pourra croire que c'est *Érato* (3) à qui conviennent parfaitement encore ce luxe des vêtemens, & l'élégante disposition des cheveux si remarquables dans cette Statue.

PLANCHES XVI & XVII.

EUTERPE.

Nous pensons qu'*Euterpe* est la Muse représentée par la première de ces Statues. Les fragmens de flûte qu'elle tient nous portent à cette conjecture. Les anciens Auteurs Latins lui donnent cet attribut, que les Grecs assignoient à *Terpsichore*. On a singulièrement varié sur les fonctions qu'ils ont attribuées

(1) *Voyez* Antiquités d'Herculanum de David, *T. II.* Plan. 33, p. 44 & suiv.
(2) Dictionn. de Trévoux, au mot *Palla.*
(3) Quoique *Terpsichore* soit la Muse qui préside aux danses, ainsi que son nom l'indique, quelquefois on a attribué cette prérogative à l'aimable *Érato*, & l'on connoît ce Vers d'un ancien Poëte:

Plectra gerens Érato *saltat pede, carmine, vultu.*

à cette Muſe (1); mais elle paſſoit le plus généralement pour avoir l'art d'amuſer les humains, & ſuivant Héſiode, dans ſa Théogonie, c'étoit elle qui adouciſſoit les maux, diſſipoit les peines & faiſoit oublier les chagrins. Sa tête ne porte point le diadême de roſe, dont Sapho couronne les Muſes: ſes tempes ne ſont pas ceintes d'une branche de palmier: l'on n'y remarque ni feuillages ni fleurs; mais on voit avec plaiſir ſur ſon front les plumes, indices des victoires communes à toutes les Muſes. On connoît celle qu'elles étoient dites avoir remportée ſur les filles de Piérius, & dont nous avons parlé dans l'article précédent: il en eſt encore une autre gagnée par elles ſur les Syrênes qui leur avoient diſputé la ſupériorité du chant. Les Syrênes, ces compagnes aimables de Proſerpine, ainſi que l'enſeignent les Mythologues, pour chercher ſur Mer cette Reine enlevée par Pluton, avoient demandé des aîles aux Dieux qui les leur accordèrent: vaincues par les Muſes, celles-ci les lièrent, leur arrachèrent leurs plumes, & s'en firent un ornement, dont, au rapport de Pauſanias & d'Euſtathe, ils embellirent leur front. Gori cite un beau marbre que l'on voit à Florence, chez l'illuſtre Baron Del-Néro, où ce combat & la punition des Syrênes ſont parfaitement exécutés. D'un côté, nous dit cet Auteur, on remarque Jupiter aſſis ſur un trône & qui préſide au combat: Minerve & Junon l'accompagnent: celle-ci tête voilée tient un ſceptre & celle-là s'appuie ſur une lance. Des Muſes arrachent les plumes des aîles à quelques Syrênes: d'autres en frappent avec des fouets: ils en eſt quelques-unes qui tiennent leurs rivales vaincues renverſées par terre, & l'on en voit enfin qui empêchent les dernières de fuir.

La Planche XVII nous offre une belle Statue de Muſe que la trompette miſe dans la main droite & le volume tenu par la gauche nous annoncent devoir être *Euterpe*. La *Palla* qui retombe avec tant de grace juſqu'aux pieds, convient bien à une Muſe: on ſçait que c'eſt le vêtement donné par les Anciens aux Vierges inventrices des Arts. Nous croyons que la tête qu'un Sculpteur, très-habile dans ſon Art, mais peu verſé dans la connoiſſance de l'Antiquité, a miſe à cette Statue, à la place de la véritable que l'on n'avoit plus, eſt celle de Junon. L'eſpèce de diadême élevé & fait en mître dont elle eſt ornée convient à cette Déeſſe & ne ſe trouve point ſur la tête des Muſes. L'Artiſte qui a deſſiné cette Statue a bien adroitement indiqué dans ſon deſſin l'endroit où la tête a été rejointe.

---

(1) *Voyez* Geraldi, &c..... *Voyez* les Antiquités d'Herculanum, *T. II.* p. 32 édit.. de David.

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

XVI.

EU'TERPE.

SLUB
Wir führen Wissen.

EUTERPE.

SLUB
Wir führen Wissen.

XVII.

EUTERPE

SLUB
Wir führen Wissen.

PLANCHE XVIII.

CLIO.

Dans un tems moins heureux pour les Arts, un Statuaire, dont le nom nous eſt inconnu malgré l'inſcription poſée ſur la baſe avec ces caractères

OPVS ATTICIANIS AFRODISIENIS (1)

a fait la Statue que nous examinons. Quelle Muſe repréſente-t-elle ? Il n'eſt pas facile de l'indiquer : la Lyre qui lui ſert d'attribut, ayant été donnée à pluſieurs d'entre elles. Dans les Antiquités d'Herculanum, elle eſt également entre les mains de Terpſichore & d'Érato, & ſi nous nous ſommes déterminés à nommer Clio cette figure, c'eſt parce, que chantant les hauts faits des Héros qu'elle conſacre au ſouvenir de la poſtérité, la Lyre que l'on voit ſouvent entre ſes mains, lui convient ſpécialement, & nous ne faiſons d'ailleurs que répéter l'idée d'un ancien Poëte qui déſignant Clio, lui fait tirer de cet inſtrument les ſons les plus agréables.

Clio *dulciſonæ citharæ modulamina ſumpſit.*

Les Sçavans ont différens ſentimens ſur l'origine du nom de *Clio* : il eſt dérivé de Κλέος, *gloire*, diſent les uns, n'eſt-ce pas une gloire immortelle que la Poéſie procure à ceux qu'elle loue ? Κλέω, *louange*, eſt la véritable étymologie du nom de cette Muſe, diſent les autres, les louanges des grands hommes ſe chantoient autrefois ſur la Lyre & ſur la Cythare. Κλεῖα, *action illuſtre*, c'eſt ce que peint *Clio*, & ſon nom vient de ſon occupation, prétendent enfin quelques Écrivains, qui ne veulent point que Clio s'amuſe à mettre en Vers l'Hiſtoire des Mortels ; mais qui lui aſſignent pour fonctions de les recueillir en

(1) Ces lettres, au jugement de Philippe Bonarotti, forment ces mots : *opus atticianis afrodiſienis*, &, ſuivant ce même Auteur, on devroit lire *afrodiſienſis*..... Il fait remarquer encore que les lettres τ & Δ étoient fort uſitées au ſixième ſiècle, comme l'atteſtent les monumens de ce tems..... Qui ſçait, ajoute le même Écrivain, ſi cette lettre T, ainſi conformée comme C, n'a pas occaſionné le changement de bien des mots de nos Manuſcrits anciens, tels que *condicio*, *muciana*, *ſolacium* ? Voyez Phil. Bonarotti Préf. *in vaſa vitrea cœmeter. veter. chriſtian.* p. xxj & xxij.

Proſe. La Poéſie ne peut s'empêcher de mettre du merveilleux dans ſes compoſitions, l'Hiſtoire ne doit ſes veilles qu'à la vérité : l'imagination doit flatter les portraits faits par les Poëtes, & la fidélité doit ſouvent faire reculer d'horreur devant les tableaux tracés par l'Hiſtoire. Notre Statuaire n'aura pas adopté le ſentiment de ces derniers Auteurs ; mais ſuivant l'opinion de Diodore de Sicile, & de Plutarque, que nous avons cité d'abord, il aura donné à Clio la Lyre ou Cythare ſur laquelle nous la voyons appuyée.

PLANCHE XIX.

DIANE, *VENATRIX.*

Pauſanias rapporte que *Pamphus* eſt le premier, qui, dans ſes Vers ait donné à Diane le nom de Καλλιστη qu'il avoit emprunté des Arcadiens, leſquels revéroient ſous ce nom cette Déeſſe dans un temple célèbre. Euripide, dans ſon Hyppolite, lui donne auſſi ce ſurnom.

La Diane que repréſente la Statue que nous examinons a les contours tellement purs, les proportions ſi exactes, tant d'accord dans l'enſemble, tant de délicateſſe & d'élégance, que cette même épithète de *Très-Belle* lui pourroit convenir : & les détails en elle ne nous charment pas moins que l'enſemble. Au-deſſus d'un viſage agréable & d'une douceur ſévère, à l'endroit où les cheveux ſe ſéparent, pour couronner les tempes, eſt un croiſſant, attribut ordinaire de cette Divinité. Sa chevelure eſt retrouſſée avec grace derrière la tête. Avec quel art & quelle induſtrie n'eſt pas faite la tunique qu'elle porte ! Le vent ne ſemble-t-il pas ſe jouer dans les plis de la *ſtola* qui retombe juſqu'aux pieds & que paroîtroit rider ſon ſouffle ? Le génie de l'Artiſte éclatte juſque dans cette agraffe avec laquelle il a rattaché la robe au milieu de la cuiſſe que, par cette adreſſe, il laiſſe à découvert ainſi que la jambe. Les pieds ont des ſandalles dont les cordons ſont noués avec goût. Il ſemble que la Déeſſe s'arrête après une courſe rapide qu'indique un certain mouvement répandu dans tous ſes membres. Les bras ſont nuds juſqu'aux épaules : les fonctions de Diane l'exigent. Un de ces bras eſt ployé ſi naturellement & ſon mouvement vers le coude & le poignet eſt ſi vrai, que l'on croiroit voir la Déeſſe elle-même prendre avec une grace divine un de ſes traits dans le carquois que portent ſes épaules. Ce n'eſt pas, il eſt vrai, dans cette ſeule Statue que l'on remarque cette attitude, on la trouve dans pluſieurs autres, & les Statuaires paroiſſent avoir voulu lutter les uns contre les autres à qui rendroit avec plus de vérité cette action difficile.

SLUB
Wir führen Wissen.

CLIO.

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

DIANE. Venatrix.

SLUB
Wir führen Wissen.

Près de Diane eſt un chien qui convient parfaitement à la Déeſſe de la chaſſe : ſon col eſt orné d'un collier, & ſon regard animé, tourné vers ſa Conductrice, annonce & ſon goût pour les amuſemens de cette Divinité & le bouillant deſir de tenir ſa proie. Ce chien n'a pas été ajouté par un Statuaire d'un ſiècle poſtérieur à la Statue : le même ciſeau les a taillés, & cet ouvrage antique cauſe à ceux qui le conſidèrent une douce volupté.

Les traits que Claudien donne à Diane dans ſes Vers, les attributs dont il l'accompagne, ſont ſi reſſemblans à ceux que l'on remarque dans notre Statue, que l'un de ces deux portraits ſemble être l'original de l'autre, & les Vers ont un deſſin ſi précis & des couleurs ſi vraies, que l'on croit voir auſſi bien le tableau qu'ils préſentent, que nous voyons cette Statue qui nous occupe. Le Lecteur nous ſçaura gré, ſans doute, de les lui rappeller ici tels qu'ils ſont, ſans en ternir l'éclat par une traduction qu'il auroit faite mieux que nous.

At triviæ lenis ſpecies, & multus in ore
Frater erat, Phœbique genas, & lumina Phœbi
Eſſe putes, ſolus que dabat diſcrima ſexus.
Brachia nuda nitent, levibus projecerat auris
Indociles errare comas, arcu que remiſſo
Otia nervus agit, pendent poſt terga ſagittæ.
Criſpatur gemino veſtis gortinia cinctu
Poplite fuſa tenus.....

Quand *François Junius*, dans ſon ouvrage ſur la Peinture des Anciens, a ſoutenu que les Peintres & les Statuaires habiles, jaloux des progrès de leur Art & de leur réputation, prenoient les modèles des Dieux qu'ils vouloient faire dans les écrits animés des Poëtes anciens, il avoit certainement & Claudien & notre Diane ſous les yeux.

PLANCHE XX.

STATUE SYMBOLIQUE DE LA DIANE D'ÉPHÈSE.

Les Éphéſiens, à l'exemple des anciens Égyptiens, n'ont jamais eu d'autre intention dans les Statues ſymboliques de *Diane* qu'ils ont faites, que de repréſenter la Nature mère de tous les Êtres, ou la terre nourrice des animaux, & telle eſt l'origine de ces mammelles nombreuſes dont on voit ſes Statues & ſes images couvertes. *Claude le Meneſtrier*, Chef de la Bibliothèque Barberine, cet homme

ſi habile dans la Connoiſſance de l'Antiquité, a publié ſept Statues de Diane d'Éphèſe, tirées de différens Cabinets, & il a doctement expliqué les ſymboles qui les accompagnent. Ces ſymboles principaux ſont une couronne de fleurs ou tourelée que la Déeſſe porte ſur la tête : le voile ou le *Peplus*, qui, de la tête ſe répand ſur les épaules & la recouvre toute entière : des mammelles ſans nombre, dont elle eſt garnie : de petites victoires qui tiennent dans leurs mains des palmes, des bandelettes ou des rubans : ce ſont encore beaucoup d'animaux qu'on lui donne pour attributs, des cerfs, des lions, des tigres, des panthères, des bœufs, des griffons, des ſphinx, des dragons, des abeilles, des cancres, des guirlandes de fruits, des couronnes, des fleurs, des glands, &c. dont le ſçavant Bibliothécaire indique la ſignification, d'après le ſentiment des meilleurs Mythologues. *Claude le Meneſtrier* publia auſſi la Statue que nous examinons & qui étoit alors dans le Muſeum du Prince Léopold de Médicis : mais, dans ſon ouvrage, notre Statue n'eſt pas aſſez ſoigneuſement deſſinée, & comme on n'explique point les ſymboles, les attributs ou hyérogliphes qui la décorent, nous ſommes forcés d'entrer nous-mêmes dans ces détails.

Cette Statue, très-artiſtement taillée, faite entièrement de marbre de *Penteli* (1), porte ſur la tête une couronne murale, qui n'eſt pas ſimplement un ornement favorable à la figure, ou un ſigne de dignité comme dans les Statues des Dieux Égyptiens ; mais qui annonce l'empire de Diane ſur les Royaumes ſublunaires, ſur toutes les Villes de la terre, & le pouvoir bienfaiſant de ſa Nature protectrice. Dans l'hymne que l'on attribue à Homère ou à Orphée, on l'appelle Ανασσα, Reine, &, en la priant d'être favorable aux travaux de l'Agriculture, on lui rappelle ſon pouvoir étendu par ces expreſſions μεγα κρατουσα, qui en ſont les ſynonimes. On trouve pluſieurs autels qui lui ſont conſacrés, & ſur leſquels on lit ces mots : *DIANA Conſervatrix & Invicta, Diane Conſervatrice & invincible.* Sur les Pierres & ſur les Médailles Grecques, ſouvent elle eſt appellée ΣΩΤΕΙΡΑ, *Conſervatrice.* Sophocle lui donne le nom de γαιαοχος, *Maitreſſe ou Conſervatrice de la terre* : Callimaque la nomme dans ſes hymnes Λιμενοσκοπος, *Inſpectrice ou Gardienne des Ports.* Ces noms magnifiques que reçut Diane des Anciens, étoient les ſignes de la Puiſſance qu'on

(1) *Penteli* eſt une montagne de l'Attique, où Pauſanias nous apprend qu'il y avoit des carrières très-conſidérables..... *Voyez* Pauſanias *in Atticis.*

Au mot *Marmor Pentelicum* dans l'Encyclopédie, on lit que *ce nom étoit donné par les Anciens à un marbre Statuaire d'un beau blanc & en maſſes fort grandes.*

reconnoiſſoit en elle, & qui la faiſoit regarder comme la Protectrice & la Sauve-Garde des Villes & des Empires. De cette idée généralement reçue, ſortit comme de ſa ſource, ce culte preſque univerſel que rendoient les hommes à cette Divinité, & dont les Actes des Apôtres, Chap. XIX, nous conſervent des traces ineffaçables.

Le voile qui couvre notre Statue convient ſingulièrement à la Déeſſe qu'elle repréſente, & inſpire la vénération qui lui eſt due. Pauſanias nous apprend, que dans le temple d'Éphèſe, devant l'image de Diane, on voyoit au-deſſous de la voûte un voile ſuſpendu. Ce voile eſt-il l'emblème de la nuit, dont Diane eſt l'*œil*, comme le penſe *Claude le Meneſtrier*? Ce même voile ſe trouve ſur la tête de quelques autres Déeſſes, que l'on ne peut conſiderer comme la nuit, & Gori ne peut conſentir à adopter ce ſyſtême. Il croit que l'on avoit pris des Égyptiens l'uſage de recouvrir ainſi les Divinités pour leur donner plus de majeſté, & que les Éphéſiens peuvent très-bien avoir obſervé pour Diane la même coutume que les Troyennes à l'égard de Minerve, à laquelle, dans certains jours, celles-ci portoient un voile, dont elles la couvroient, ainſi que le chante Virgile d'après Homère, qu'il a pris ſouvent pour modèle. D'ailleurs, comme le fait remarquer *Claude le Meneſtrier*, à quelle Déeſſe le *Peplus* ou voile, ſymbole de la pudeur, pouvoit-il mieux convenir, qu'à Diane, ſurnommée *Chaſte* par excellence?

Le cou & la poitrine de notre Déeſſe ſont beaucoup moins chargés d'ornemens que dans ſes autres images: cependant d'un collier fort élégant retombe une branche de palmier, à laquelle pend un croiſſant. Le palmier eſt conſacré à Diane, on le retrouve dans différentes médailles des Éphéſiens, & le Poëte *Théognis*, ainſi que l'Auteur des hymnes attribués à Homère, diſent que lorſque Latone mit au jour Diane & Apollon, elle ſaiſit, en accouchant, un palmier, ſuivant l'uſage des femmes, qui, dans ce moment ſe ſaiſiſſent de ce que leurs mains peuvent atteindre. Devant le temple de Diane en Aulide on voyoit, nous dit Pauſanias, des palmiers dont les fruits étoient aſſez doux. Enfin, comme l'écrit Apulée & comme l'atteſtent les plus anciens monumens, le palmier étoit conſacré à Iſis, que l'on ſçait être la même que Diane, & c'étoit pour cette raiſon que la Divinité Égyptienne avoit une chauſſure tiſſue de feuilles de cet arbre, & que dans les Proceſſions, faites en ſon honneur, celui qui marchoit le troiſième portoit une palme à feuilles d'or.

Le reſte du corps de notre Diane d'Èphèſe eſt couvert de quatre parties

d'ornemens, ſur chacune deſquelles on voit des bas-reliefs ſculptés avec art. Le premier, au-deſſous de la poitrine, offre deux buſtes : dont l'un repréſente le Soleil ou Phœbus, & le ſecond Diane elle-même ou la Lune. Dans les différentes copies des Statues de Diane, que *Claude le Meneſtrier* a publiées, Diane a derrière la tête un diſque ou un croiſſant ; mais dans la nôtre on remarque des aîles. Quant à la figure du Soleil, elle eſt, ſur notre Statue, entourée de rayons & d'une eſpèce d'Auréole, ſigne de Divinité & de majeſté emprunté des Égyptiens par les Étruſques, & des Étruſques par les Romains.

Parmi les Pierres gravées du Muſeum, dont nous publions les Statues, on peut en remarquer deux, où Diane céleſte & Diane d'Éphèſe portent des aîles, ſymbole de la vîteſſe, à ce que dit Macrobe, que les Égyptiens & les Phéniciens, puis les Étruſques, adaptèrent à leurs Dieux, ſymbole d'ailleurs qui convient à la Divinité dont on ne ſçauroit trop exprimer la promptitude à ſecourir les mortels, & à parcourir, pour ainſi dire, toutes leurs demeures, pour veiller à leurs beſoins. Sur une Statue deſtinée à repréſenter plutôt encore la Nature que Diane, ne voit-on pas combien ſont placées ſagement les images du Soleil & de la Lune ſources de la fécondité, que des Nations très-anciennes ont adorés, &, auxquels nous ſçavons que les peuples ont élevé tant d'autels ſur leſquels ils ont inſcrits les qualités d'*Invincibles* & d'*Éternels* qu'ils donnoient à ces Divinités, qu'il faut avouer être les ſeules dont le culte ait le moins dégradé la raiſon ?

Le ſecond bas-relief qui décore notre Statue, eſt celui des Grâces. Elles ſont nues, & leurs bras entrelaſſés les uniſſent enſemble. Ces Déeſſes des Ris & de la Beauté ont toujours été par les Anciens placées auprès des Dieux. Horace, dans ſes hymnes, les invoque fréquemment comme les aimables compagnes de Vénus, de Cupidon, de Mercure, de la Jeuneſſe & des Nymphes. Raphaël Fabretti parle dans ſes ouvrages d'un beau bas-relief de marbre, où près du Génie d'une fontaine, de Mercure & d'Hercule qui ſe couronne, on voit les Grâces décentes, dont la compagnie ſemble flatter ces Dieux. Pauſanias nous apprend, qu'elles étoient avec les Heures, ſur le diadême de Junon, dans ſon temple à Mycène, où cet Auteur avoit vu ſa Statue qu'il décrit, & qui étoit une des plus belles productions du ciſeau de Polyclète. Nous avons déjà parlé de l'Apollon Délien qui tenoit dans ſes mains les Statues de ces mêmes Grâces. Pauſanias nous cite encore des images de *Liber* ou Bacchus, dans les mains duquel ſe trouvent ces Divinités. Auprès d'elles, dans le bas-relief que nous expliquons, ſe voyent deux cornes chargées de fruits & de fleurs, qui ſemblent

être

être deſtinées, l'une au Soleil, l'autre à la Lune, au-deſſous deſquels elles ſont placées, & qui, par elles-mêmes, ſymboles de l'abondance, annoncent, ainſi qu'il a toujours paru aux Sçavans verſés dans la connoiſſance de la Mythologie, les heureuſes influences de ces Aſtres-Dieux ſur la terre, leur pouvoir & leur bienfaiſance. Ce fut, ſans doute, par cette raiſon, que l'Artiſte habile qui grava la Pierre ſuperbe que l'on retrouve parmi celles que nous tirons du Muſeum des Médicis, où le Soleil, monté ſur ſon quadrige, tient une corne d'abondance, donna cet attribut au Dieu qu'il exprimoit. Les anciens Commentateurs de Théocrite n'ont-ils pas auſſi grand ſoin de nous faire remarquer que du tems de ce Poëte, de jeunes filles aſſez mûres pour l'Hymen avoient coutume de porter & d'offrir à Diane des corbeilles pleines de fruits, pour remercier la Déeſſe de leur maturité, doux & décent emblême de la leur propre, & célèbrer ſon influence ſur toute la Nature? Les Éphéſiens ne vouloient pas non plus, ce nous ſemble, indiquer autre choſe que ce pouvoir procréateur de la Déeſſe, lorſque ſur leurs monnoies & ſur leurs médailles ils imprimoient des abeilles? Nous ne doutons pas que les ſurnoms de *Frugifera & Fructifera* donnés à Iſis ne puiſſent être auſſi donnés à Diane, puiſqu'il paroît conſtant, ainſi que nous l'avons fait remarquer, que ces deux Divinités n'en ſont qu'une ſous une dénomination différente: & ſon empire ſur les biens de la terre étoit ſi conſtant, qu'au rapport de Xénophon, dans Cirus, ceux qui deſiroient jouir plus amplement de ces biens, vouoient à cette Déeſſe, & lui payoient réellement les décimes de leurs récoltes.

Le troiſième bas-relief nous préſente au milieu des eaux, ſur un Bouc marin que ſuit un Dauphin, une jeune Femme ornée d'un voile que le vent fait voltiger au-deſſus de ſa tête, & qu'elle tient d'une main. Peut-être a-t-on voulu décorer la Statue de Diane de l'image d'une de ces ſix cens Nymphes que Callimaque, ſous le nom d'ἀμορβὸς, & Apollonius ſous celui d'ἀμορβάδες, donnent pour compagnes & pour ſuivantes à cette Divinité: peut-être auſſi cette figure veut-elle déſigner Diane-marine: car, de même que les anciens Poëtes prétendoient qu'Apollon, porté ſur ſon quadrige, franchiſſoit les Mers pour commencer ſa courſe, de même auſſi leur imagination féconde leur avoit peint Diane ſortant ſur un Bige du ſein de l'Océan pour s'y replonger enſuite.

Sur le dernier bas-relief, qui eſt le plus proche des pieds de la Déeſſe, on voit trois petits Génies, dont l'un tient une fléche, celui du milieu un arc, & l'autre un carquois; ce ſont des Génies, diſons-nous, de ces Génies que les Anciens donnoient pour compagnons aux Dieux, & tels que celui de Junon

Soſpita, dont parle *Martinus Capella*; nous le croyons avec d'autant plus de fondement, que le même nom de *Soſpita* fut un des ſurnoms de Diane. D'ailleurs, voudroit-on que ces enfans déſignâſſent *Cupidon*, accompagné de l'*Appétit* & du *Deſir*? Mais ne ſçait-on pas que Lucien, dans ſon Dialogue de Vénus & de Cupidon, peint Minerve, les Muſes & Diane, comme invulnérables aux traits de ce petit Dieu, parce que, toujours, elles fuient les dangers de l'oiſiveté, pour ſe livrer à divers travaux ou à l'étude, tandis que tous les Dieux ſont vaincus par cet enfant? Ce n'eſt donc pas parmi des ſymboles caractériſtiques, d'une Divinité victorieuſe de l'*Amour*, que ce maître des Dieux & des hommes doit avoir ſon image.

Notre Déeſſe enfin a les bras ouverts & les mains étendues, dans l'attitude de ceux qui font des prières & qui offrent des ſacrifices; cette poſition eſt l'emblême de ſes diſpoſitions à exaucer les vœux des humains, & de ce nom d'ΕΠΗΚΟΟΝ *Propice*, que nous trouvons, ſur une Pierre antique, avoir été l'épithète honorable de cette Divinité.

Avant de terminer cet article de Diane d'Éphèſe, pourroit-on nous blâmer de reproduire ici quelques-unes des explications que *Claude le Meneſtrier* a données aux différens attributs, dont communément étoit ſurchargée la figure de cette Divinité? Pour ne pas fatiguer nos Lecteurs, nous nous reſſerrons, cependant, le plus qu'il nous ſera poſſible.

Nous avons déja rapporté ce que ce ſçavant Bibliothécaire a dit du voile ou *Peplus* & de la couronne tourrelée de cette Déeſſe; il eſt donc inutile de revenir ſur ces objets, prenons ſucceſſivement & ſommairement tous ceux dont nous n'avons encore rien dit.

On voit ſouvent ſur la tête de Diane d'Éphèſe une couronne de fleurs. L'uſage de couronner ainſi cette Déeſſe vient évidemment des Égyptiens, qui n'environnoient point la tête de leurs Dieux de rayons, ni de branches de laurier ou d'olivier. Cette couronne ſervoit d'ailleurs à la diſtinguer de la Diane des autres Nations, qui ne portoit ſur le front qu'un léger croiſſant. Si parmi les fleurs qui compoſoient cette couronne on remarquoit près de la roſe le *Chryſantemon* avec ſes fruits, c'eſt parce qu'il rappelloit l'idée du globe de la Lune, & que jaune par lui-même, lorſqu'il étoit frappé des rayons du Soleil, il brilloit comme de l'or. *Lilio Giraldi* veut qu'une jeune Éphéſienne ait, la première, couronné de *Chryſanthemon*, les tempes de Diane, & que de ſon nom cette plante ait eté nommée *Hélyocriſos*. Déeſſe des Montagnes, Procréatrice des Plantes, Diane devoit naturellement être décorée d'une couronne de

fleurs. Ces fleurs, au rapport d'Apulée, étoient de différentes couleurs, blanches, jaunes & roſes, & leur variété ſervoit à déſigner ces cercles ou couronnes nuancées que l'on voit autour de la Lune. Enfin les ſages Éphéſiens en donnant à Diane un des attributs de Cybèle, n'ont-ils pas voulu faire connoître l'union de ces deux Divinités, qui ſouvent les a fait confondre ?

Le cerf eſt un des attributs connus de Diane, il ſemble que l'on ait voulu lui donner cet animal pour ſuivant autant que pour ſymbole. Les Grecs appelloient cette Déeſſe ελαφηβολος, & ſouvent on voyoit ſes images accompagnées de quatre têtes de cerfs. L'un des plus légers à la courſe parmi les animaux, le cerf a paru pouvoir déſigner le cours rapide de la Lune, qui termine en vingt-ſept jours le cercle que le Soleil met une année à parcourir. Déeſſe de la chaſſe, Diane devoit avoir le cerf ſous ſa protection, & mère de la roſée, comme le diſent les Poëtes, elle devoit toujours ſe voir entourée des animaux qui en font leurs délices. La vie des cerfs eſt très-longue, & dès-lors ils ont pu ſervir d'emblême à Diane, où la Lune que les Anciens gravoient ſur leurs monnoies, comme un ſymbole de l'éternité, ainſi que le prouvent des médailles de Fauſtine la jeune.

Si des lions ſe rencontrent ordinairement parmi les attributs de Diane, nous ne devons pas nous en étonner : habitante des montagnes ainſi que Cybèle, avec laquelle nous avons déjà fait remarquer qu'on la confondoit, des lions robuſtes devoient la porter juſqu'à leur ſommet. Emblême de la Nature qui féconde les terreins les plus ingrats & les plus ſauvages, Diane pouvoit avoir elle-même pour ſymbole un lion ſoumis qui indiquât le pouvoir de la Déeſſe ſur les terres les moins ſuſceptibles de culture ; enfin le lion, dont la partie antérieure du corps eſt plus robuſte que l'autre, ne pouvoit-il pas aſſez bien déſigner la puiſſance inégale du Soleil & de la Lune, qui, cependant, réuniſſant leurs influences, opèrent enſemble toutes les merveilles que nous offrent les productions de la Nature ?

Le cancre ou l'écreviſſe, que toute l'antiquité a placé dans le Ciel, eſt reconnu pour attribut de Diane ; on le retrouve dans pluſieurs des images de cette Déeſſe publiées par *Claude le Meneſtrier*, & ce n'eſt pas ſans raiſon, nous dit ce Sçavant, que ce cruſtacée lui ſert de ſymbole. Les Égyptiens, auxquels il faut faire remonter le culte de Diane, peignoient la Lune, qui eſt la même qu'Iſis ou Diane ſous la forme d'un cancre, comme ils peignoient le Soleil ſous celle du lion. Le cancre, par ſa rondeur, repréſente le globe Lunaire, & le Croiſſant de cet Aſtre eſt indiqué par ſes cornes, ornement qui a fait conſacrer

à Diane, non-ſeulement les grands animaux qui en ſont décorés ; mais juſqu'aux inſectes qui ont cette prérogative, & c'eſt ce qui a valu cet honneur à une eſpèce de *ſcarabée*.

Le cancre, ſuivant le témoignage des Phyſiciens (1), reſſent particulièrement les influences de la Lune. Dans le croiſſant, il eſt plein & de bon goût, & il perd ſa chair & ſa ſaveur lorſque cet Aſtre décroît. Comme la Lune, il ſemble périr & ſe renouveller, lorſqu'il ſe cache pour ſe dépouiller de ſa coquille cruſtacée, & qu'il revient briller enſuite paré d'une robe nouvelle : c'eſt à la lueur du flambeau céleſte qui préſide à la nuit qu'il aime à paroître & à prendre ſa nourriture : que de motifs pour donner cet animal en attribut à la ſœur d'Apollon ! Et combien n'en peut-on pas aſſigner encore ! *Goltzius* prétend que l'on regardoit cet animal comme le ſymbole de la Prudence, & que ce ſentiment eſt cauſe que l'on a ſuſpendu ſon image au col de Diane. Les rêves des Platoniciens qui veulent que le cancre ſerve de paſſage à nos ames lorſque nous entrons dans la vie, & l'opinion des Phyſiologiſtes qui font préſider la Lune à la génération des humains, favoriſent encore la conſécration de cet animal à Diane, conſécration tellement reçue, que ſur beaucoup de médailles (2) on voit cette Déeſſe couronnée d'un cancre, & que ſur celles d'Antonin-le-Pieux, au revers, on trouve un cancre qui ſaiſit un croiſſant de Lune.

Si Diane, dans quelques-unes des Statues que les Éphéſiens lui ont élevées, porte ſur ſa poitrine de petites victoires, les aîles étendues & tenant une couronne, ſi, dans d'autres, cette Déeſſe eſt couronnée par elles, ſes pieux adorateurs vouloient ſans doute annoncer l'empire de cette Divinité

---

(1) CANCRE Squinade .... Il a deux petites cornes proche deſquelles ſont les yeux..... Ce Cancre eſt plein & de bon goût dans le croiſſant de la Lune ; mais il eſt vuide & d'un goût peu recherché dans un autre tems..... Il ſe dépouille de ſa croute ou coquille..... Les Anciens regardoient ce changement involontaire & néceſſité comme une ſageſſe de l'animal, c'eſt pourquoi ils le pendoient au col de la Diane d'Éphèſe, Déeſſe de la Sageſſe..... *Voyez* le Dict. de *Valmont de Bomare*, au mot *Cancre*.

(2) ..... *Illud etiam hic attexatur, apud Brutios peculiari & inſigni coronamento Dianæ caput cancri teſtâ ornatum, ut ex eorum nummis palam eſt. Antonini pii numiſma ab Ægiptiis ſignatum in averſâ parte expreſſum cancrem habet chelas expandentem, eodem planè ſchemate, & pari ſymbolo cancer ſculptus eſt in veteri gemmâ, quæ in Pinacothecâ Eminentiſſimi Cardinalis à Balneo adſervatur.* Voyez Claude le Meneſtrier, *Statua ſymbol. Dianæ.*

ſur toute la terre qui eſt ſoumiſe à ſa puiſſance, ou ſeulement ils avoient pour but d'exprimer leur reconnoiſſance pour tous les bienfaits dont le genre humain eſt redevable à cet Aſtre producteur.

La guirlande ſuſpendue au col de Diane dans la plûpart de ſes Statues, eſt un aſſemblage de fruits ou de fleurs mêlées avec des fruits, & l'on voit au premier coup-d'œil quelle eſt l'origine de cet ornement. Il étoit bien naturel ſans doute que la Nature déſignée par Diane, la Nature mère de tous les Êtres & Procréatrice des fruits & des fleurs, reçut de la main des hommes une offrande formée des productions mêmes qu'ils tenoient de ſes largeſſes : & ſi, parmi les fruits dont ils lui conſacroient des guirlandes, on remarque des pommes & des pavots, leur rondeur, ſymbole de celle de la terre, en eſt la cauſe : le pavot même peut offrir en particulier des motifs du choix que l'on faiſoit de lui : ſa ſuperficie raboteuſe étoit une image des Monts & des Vallées, dont eſt couverte la ſuperficie de la terre. Le pouvoir ſomnifère que les Naturaliſtes reconnoiſſent en lui peut auſſi l'avoir fait donner pour attribut à l'Aſtre qui préſide à la nuit, & c'étoit ſans doute par cette même raiſon qu'Ovide peignoit la Déeſſe de la nuit couronnée des fruits de cette Plante. Enfin pour ne rien omettre, ſi la guirlande dont on décore Diane eſt liée par une eſpèce de ruban, cela ſert non-ſeulement à retenir les fleurs & les fruits qui la compoſent ; mais à déſigner encore la route oblique que la Lune parcourt dans les Cieux.

Les glands ont ſervi de première nourriture aux hommes, diſent les Poëtes de l'Antiquité ; mais la prévoyante & bonne nature changea bientôt leur aliment, n'étoit-il donc pas naturel de voir, au col de la Déeſſe, ſon emblême, ce gland, d'abord ſi utile, conſacré par les mortels à la Divinité qui leur avoit donné des mets plus ſucculens & plus agréables?

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déjà fait remarquer au ſujet de ces mammelles ſans nombre que les Éphéſiens donnoient à leur Diane, qu'elles ſignifioient la fécondité de la Nature. Cette emblême eſt ſi frappant par lui-même, que l'on n'a pas beſoin, pour en donner l'interprétation, d'accumuler des paſſages de *Macrobe*, d'*Arnobe*, de *Lucrèce*, de *Virgile*, de *Plutarque*, d'*Apulée*, de *Firmicus Maternus* & de *Saint Auguſtin*, que l'érudit le *Meneſtrier* n'a pas cru devoir paſſer ſous ſilence : arrêtons-nous plutôt à l'explication des ſphinx qui accompagnent ſouvent la Statue de la Diane des Éphéſiens.

Le ſphinx, que les Poëtes ont ſi monſtrueuſement compoſé (1), n'étoit d'abord chez les Égyptiens qu'un animal, fruit de leur imagination pittoreſque, qui avoit la moitié du corps d'une Vierge & l'autre d'un lion : & ce peuple ſi éloquent dans ſes ſignes & ſes hyérogliphes n'avoit recours à cette fiction que pour exprimer l'époque du fertile débordement du Nil qui arrivoit aux mois *Quintilis* & *Sextilis*, lorſque le Soleil finiſſoit de parcourir le ſigne du Lion & commençoit celui de la Vierge. Les Égyptiens mettoient les Sphinx aux portes des demeures ſacrées d'Iſis & d'Oſiris, comme les ſymboles du ſecret & de la prudence qu'ils recommandoient ainſi à tous ceux qui pénétroient dans ces temples. Cet uſage des Égyptiens ſera paſſé ſans doute aux Éphéſiens, & ceux-ci s'en ſeront ſervi pour leur Diane, qui n'eſt, comme nous l'avons ſi ſouvent répété, qu'une copie d'Iſis. Peut-être l'origine des Sphinx eſt-elle puiſée dans le changement de nourriture & de mœurs des premiers hommes qui le devoient à Cérès, que nous avons dit auſſi être le même que Diane : & dès-lors la partie lionne de cet animal déſigneroit le tems où les mortels, vivant de glands, comme les bêtes, étoient confondus avec elles, tandis que ſa partie virginale indiqueroit l'époque où, des mains bienfaiſantes de la Nature, recevant une nourriture auſſi diſtinguée que leur Être, ils ont commencé à ſuivre la raiſon à laquelle on diſoit que Cérès avoit la première donné des Loix (2). Enfin qui ſçait ſi les Anciens n'ont pas voulu déſigner par le ſphinx le ſecret ſous lequel la Nature cachoit ſes opérations ſources abondantes des diſputes & des travaux des Sçavans parmi leſquels elle n'a que très-peu de ces vrais amis tels que *Pline* & *Buffon* aux yeux de qui elle ne rougit pas, quelquefois, de lever un coin de ſon voile.

Ainſi que le ſphinx, les griffons étoient conſacrés à Diane, les griffons animaux fabuleux éclos dans l'imagination des Égyptiens, & qui, moitié Aigles, moitié Lions, pouvoient ſervir à déſigner l'aſſociation

---

(1) *Terruit Aoniam Volueris, Leo, Virgo triformis*
Sphinx, Volucris pennis, pedibus Fera, fronte Puella.
Auſone, *in Ternario numero.*

D'autres Auteurs ont donné au ſphinx la queue d'un dragon. On peut conſulter ſur ſa figure *Hérodote, Ælien, Plutarque, Solin, Diodore, Pline* & *Clément d'Alexandrie.*

(2) *Prima dedit leges. Cereris ſunt omnia munus.* Ovid.

heureuſe du Soleil & de la Lune, uniſſant leur puiſſance pour féconder l'Univers.

Le dragon ou ſerpent, ſymbole de la Prudence, devoit certainement ſe trouver près de la Statue de celle que l'on en regardoit comme la Déeſſe : auſſi voyons-nous Diane dans un char tiré par des ſerpens ou dragons, & le ſerpent orner ſes ſolemnités ainſi que celles d'Iſis : ſi même l'on fait attention que la vue du ſerpent eſt perçante, & que, doué de la faculté de veiller pendant la nuit, il découvre de loin tous les objets, il faut avouer qu'il pouvoit être naturellement choiſi pour emblême de cet Aſtre argenté, qui, flambeau de la nuit, atteint de ſes rayons & fait découvrir ce que les ténèbres obſcurciſſent. Les replis tortueux du ſerpent & ſa marche inégale n'indiquent-ils pas encore le cours oblique de la Lune, ſes phaſes & ſes éclipſes ?

Quant aux bœufs dont on voit la tête ſur la plûpart des images de la Diane Éphéſienne, il ne faut pas beaucoup chercher pour trouver la cauſe de cet emblême. Le bœuf eſt le ſymbole de la fécondité de la terre qu'il ſillonne. C'eſt le bœuf que Varron nous donne pour compagnon dans les travaux des champs, & c'eſt lui qu'il fait Miniſtre de Cérès. Ælien & Pythagore, dans les Vers d'Ovide, nous exhortent à ne pas immoler cet animal utile qui cultive nos terres, qui traîne nos chariots..... Cet animal ſans fraude, ſans malice, né pour partager nos peines. Héſiode le fait, pour ainſi dire, entrer dans nos familles, *chaque maiſon*, dit-il, *eſt compoſée d'un homme, d'une femme & d'un bœuf laboureur.* Inſtrument premier de la culture des terres, Diane devoit donc l'avoir pour ſymbole, auſſi la voyons-nous ſouvent dans les anciennes médailles de Sept. Sévère, de Caracalla, de Julie portée ſur un bige, auquel ſont attelés deux bœufs. Orphée, dans ſes hymnes, chante le goût de la Lune pour les cornes des bœufs, les Romains lui en conſacroient & en ſuſpendoient dans le veſtibule du temple de cette Déeſſe, au Mont Aventin. Il eſt des Auteurs qui ne croyent le bœuf conſacré à Diane que parce que la Lune dans ſon cours approche beaucoup du ſigne du taureau : & ſi on l'appella ταυροπὸς & ταυροκόλος, ce fut pour cette raiſon ou peut-être encore à cauſe de la forme du Croiſſant qui ſemble nous préſenter les cornes de cet animal.

Les abeilles, emblêmes de la ſageſſe & de la pureté, ſont auſſi le ſymbole de la chaſte Diane. Abbreuvé de la roſée & du ſuc des fleurs, dont les Anciens diſoient que le miel, production précieuſe de l'abeille, étoit formé, la roſée d'ailleurs étant cenſée produite

par l'air & par la Lune, ce petit animal volant devoit être conſacré à Diane. Les ruches dans leſquelles les abeilles s'aſſemblent & fondent leurs admirables Républiques ſont naturellement l'image des Villes & des États que les Anciens mettoient ſous la protection de Diane. Aux ſolemnités de Cybèle on faiſoit retentir l'air du bruit des cymbales: aux éclipſes de Lune les anciens peuples frappoient des vaſes d'airain; pour raſſembler les eſſaims des abeilles on fait du bruit avec ces mêmes inſtrumens; cette raiſon peut avoir donné l'idée de prendre les abeilles pour ſymbole de Diane..... Enfin rien n'a ſignifié la fécondité plus efficacement que le miel : c'eſt ſous le nom de terre qui produit le lait & le miel que l'on peint une terre féconde; l'abeille, Fabricatrice induſtrieuſe de ce miel, a donc pu raiſonnablement être choiſie pour déſigner la fécondité de la Nature repréſentée ſous les traits de Diane.

Il nous reſte encore à parler des roſes & des bandelettes ou rubans que nous voyons auſſi ſur les Statues de Diane. Quant aux roſes, quoiqu'elles ſoient ſpécialement conſacrées à Vénus mère des amours, Diane cependant peut en être, avec raiſon, décorée. La roſe aime la fraîcheur, & ſouvent elle ouvre ſon calice pendant l'eſpace de la nuit à laquelle préſide la Lune. Dans les ſolemnités de la grande Déeſſe, Lucrèce nous apprend que devant ſes images on répandoit les feuilles odorantes de la roſe. Enfin la roſe eſt la reine des fleurs; elle mérite donc d'orner le front de la Reine des Aſtres. Elle peut déſigner en outre la végétation des Plantes, filles de la Nature, qui ſe nourriſſent du ſuc de la terre. Pour les bandelettes que nous remarquons dans les mains des petites victoires qui ſont ſur les Statues ou près des Statues de Diane, ou ſur la Déeſſe elle-même, de puiſſans motifs ont pu déterminer le choix de cet emblême. Les bandelettes chez les Égyptiens ſervoient à retenir les parfums qui embaumoient les corps, au moment de la ſépulture; or la Lune n'étoit-elle pas regardée comme ſouveraine maitreſſe de la vie & de la mort? N'auroit-on pas voulu déſigner par les bandelettes que toutes choſes ſemblent ſortir de la terre pour y retourner enſuite? La Nature exprimée ſous les dehors de la Diane d'Éphèſe n'eſt-elle pas tout-à-la-fois & la mère & le tombeau de tous les Êtres? Le grain que l'on confie à la terre pour le féconder ne ſe reproduit, pour ainſi dire, que par ſa mort & en périſſant; il eſt comme enſeveli dans ſon ſein, & c'eſt peut-être ce que la myſtérieuſe Antiquité nous aura voulu cacher ſous ce ſymbole : peut-être auſſi les contours que font ces bandelettes autour des corps ont-ils paru propres à exprimer les ſinuoſités du

cours

cours de la Lune, ſes différens aſpects & les cercles que ſi ſouvent nous voyons ſe former autour d'elle.

Nous ne nous arrêterons pas plus long-tems ſur tous ces emblêmes, langage myſtique des Hyérophantes qui vouloient ou dérober leurs ſecrets aux yeux ignorans du vulgaire, ou par cette étonnante quantité de ſymboles, rendre plus vénérable la Divinité qu'ils ſervoient. Pour ne pas même trop retenir nos Lecteurs, peut-être déjà fatigués de la longueur de cet article, nous ne nous occuperons point ici de l'hiſtoire fabuleuſe de Diane; & nous les renvoyons à nos explications des Pierres gravées ſur leſquelles cette Déeſſe eſt repréſentée.

PLANCHE XXI.

ENDYMION.

La Statue que nous avons ſous les yeux eſt bien rare, ſi toutesfois elle n'eſt pas unique. On ne ſçauroit trop admirer l'art avec lequel elle eſt taillée. Elle n'avoit point encore été gravée lorſqu'elle parut parmi les Planches de l'ouvrage de Gori que nous reproduiſons dans notre langue. Entreprendrions-nous de rapporter & d'expliquer en ce moment ce que les Anciens nous ont dit d'Endymion? Mais il n'eſt pas de Fable que l'on raconte de tant de manières & auſſi différentes. Sa demeure étoit, ſuivant Apollonius, une caverne du Latmus, Mont de Carie: c'étoit le lieu ſecret de ſes rendez-vous myſtérieux avec la Lune: c'étoit-là qu'il ſe livroit tant au ſommeil. Ce ſommeil d'Endymion étoit-il ſimplement un repos de jour néceſſaire après les fatigues de la chaſſe à laquelle il paſſoit les nuits? N'étoit-ce que le fruit de la demande d'Endymion lui-même à Jupiter, pour éviter la colère de ce Dieu jaloux de voir un Berger aimer Junon & ne pas lui déplaire? Seroit-ce, comme le prétendent certains Écrivains, un repos paiſible, prix & récompenſe de ſa juſtice & de ſes vertus, ou ne ſeroit-ce, au contraire, que le ſymbole honteux de la pareſſe? Nous ne prononcerons pas plus ſur l'origine de ce ſommeil, que ſur ſa durée, ſur laquelle les Auteurs ne s'accordent point. Cicéron veut qu'il dorme toujours, qu'il dorme même encore, & que la Lune n'ait de lui, que des baiſers pour prix de ſon amour. Le ſommeil, nous dit *Licimnius de Chio* dans *Athenée*, épris des charmes d'Endymion, le fait dormir, les paupières relevées, pour jouir de la beauté de ſes yeux. Fulgence ne donne à ſon ſommeil que la durée de trente années: & Nonnus, de ſon côté, veut qu'il ne dorme

jamais. Quant à ſes prétendus amours avec la chaſte Diane, rien de plus ſimple que la ſource de cette fiction embellie de tant de manières par la plume des Poëtes; nous croyons volontiers avec Pline & Lucien qu'Endymion eſt le premier qui ait découvert la marche, les phâſes, les mouvemens, les périodes de la Lune, enfin tout ce que nous obſervons en elle: & que ſes obſervations nocturnes pendant leſquelles cet Aſtre ſembloit ſe dévoiler avec complaiſance aux yeux de ce Berger, ont donné lieu à l'hiſtoire fabuleuſe de ſes amours avec cette Divinité. Noël le Comte, dans ſa Mythologie, a réuni tous les ſyſtêmes que cette fiction a engendrés: l'Auteur des explications des Antiquités d'Herculanum les a dernièrement raſſemblées (1); nous nous contenterons donc d'y renvoyer nos Lecteurs, & nous ne nous occuperons pour l'inſtant que de la Statue qui nous repréſente ce Berger fameux. Quelle expreſſion le Sculpteur habile n'a-t-il pas ſçu donner au marbre! Voulant tout-à-la-fois exprimer & le goût d'Endymion pour la chaſſe, & les inclinations de ſon cœur pour la Lune, il lui a baiſſé les épaules, courbé les reins: il l'a poſé dans l'attitude d'un homme qui écoute d'une oreille attentive le moindre bruit que peuvent faire les animaux qu'il veut ſurprendre, & dont la tête, tout en écoutant, ſe tourne avec plaiſir pour contempler l'Aſtre qu'il chérit. Entre ſes genoux eſt un chien dont la forme annonce les fonctions de chaſſeur, & qu'il retient pour l'empêcher de le priver, par des aboyemens indiſcrets, de la proie qu'il deſire. Dans cette explication nous avons plus d'une fois, par le nom de Berger, déſigné Endymion, que des Mythologues inſtruits prétendent avoir été Roi d'Élide; mais ces deux ſentimens ne paroiſſent éloignés l'un de l'autre que dans nos mœurs. On ſçait que dans le ſiècle où naquit le monde, les premiers Rois eurent l'avantage d'être Paſteurs.

PLANCHES XXII & XXIII.

ESCULAPE.

Plus nous avançons nos recherches ſur les différens Dieux dont le Muſeum de Florence conſerve les antiques Statues, plus nous regrettons de n'avoir pas entre les mains celles du ſçavant M. *Guérin du Rocher*, ſur la Mythologie: elles fixeroient peut-être enfin nos pas au milieu du dédale des Fables: & ce deſir nous eſt bien naturel dans ce moment où nous avons à parler d'Eſculape,

(1) Antiquités d'Herculanum, *Tom. III.* pag. 7 *& ſuiv.* édit. de David.

SLUB
Wir führen Wissen.

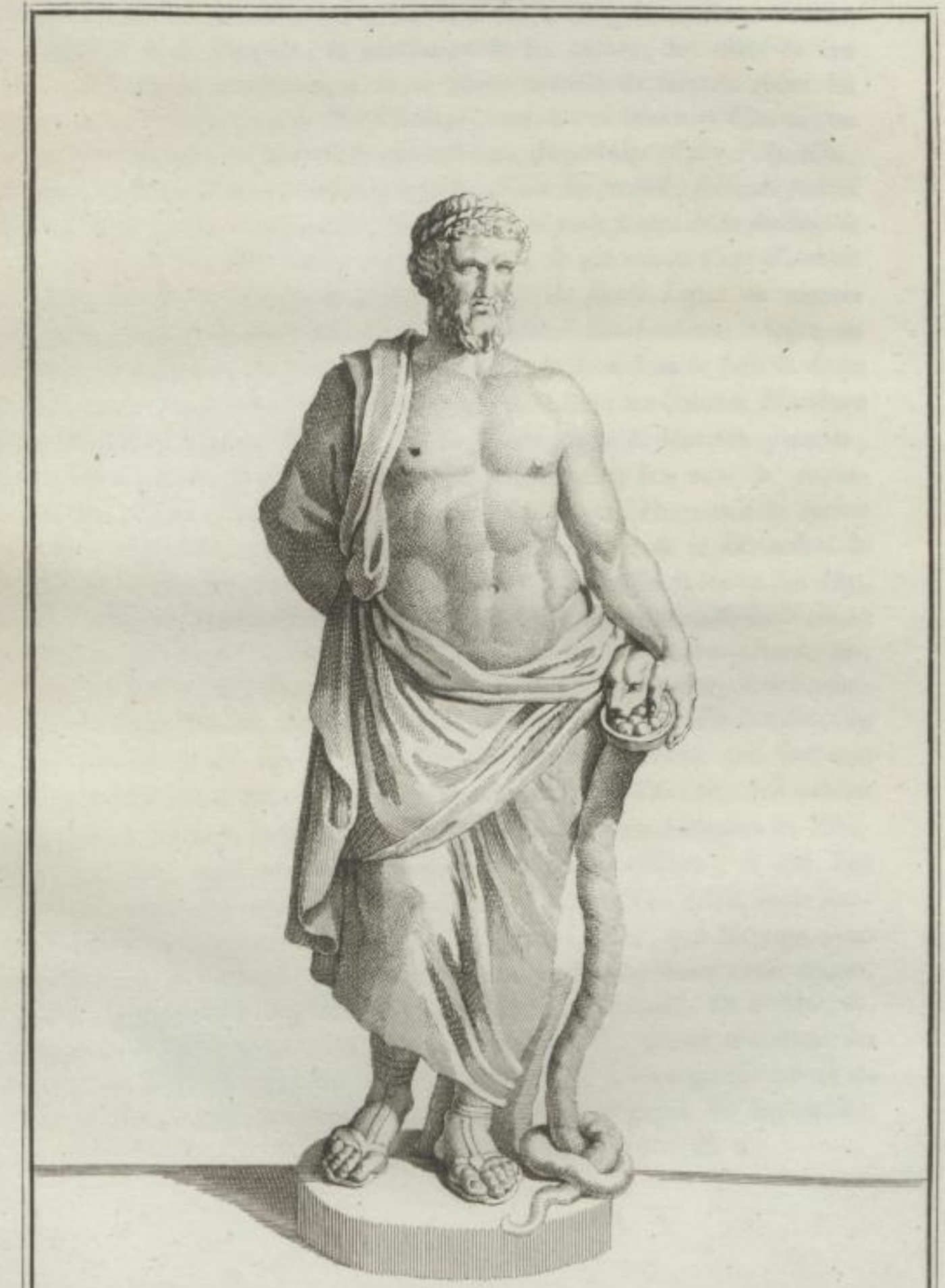
XXI.

ENDIMION.

XXII.

ESCULAPE.

XXIII.



ESCULAPE.

ſur lequel on eſt ſi peu d'accord. Il n'a pas exiſté, nous diſent les uns, toute ſa fabuleuſe hiſtoire n'eſt que l'emblême de la température de l'air néceſſaire aux hommes pour leur ſanté : & c'eſt, d'après ce principe, que *Noël le Comte* explique toutes les circonſtances prétendues de ſa vie, ſa naiſſance comme fils d'Apollon & de Coronis, la génération de ſes enfans, les effets de ſon ſçavoir, & l'origine aſtronomique de ce bâton entouré de ſerpens qu'on lui donne pour attribut. Il y a plus d'un Eſculape, nous dit au contraire *Cicéron* : on connoît leurs parens, on connoît leurs tombeaux. *Le premier eſt fils d'Apollon, il inventa la ſonde & la manière de panſer les plaies. Le ſecond, frère du ſecond Mercure, a ſa ſépulture à Cynoſure, & ce fut lui qui périt frappé de la foudre : le troiſième, à qui l'on doit l'uſage des purgations, & qui trouva l'art d'enlever les dents, eſt fils d'Arſippe & d'Arſinoë : près du fleuve Luſius on montre ſon tombeau, & l'on voit le bois qui lui eſt conſacré. Sanchoniaton* indique un Eſculape plus ancien ; il étoit, nous dit-il, fils de *Sydick* ou *le Juſte* & d'une des Titanides : c'étoit le huitième de ſes enfans & le frère des Cabires. *Marsham* fait un Eſculape, Roi de Memphis, fils de Ménès, frère de Mercure premier, deux cent ans après le Déluge. *Bochart* en décompoſant ſon nom & recourant à ſes racines, le fait ſortir des pays Orientaux. *Fourmond* le donne pour frère d'Éliézer, qu'il dit être le même qu'Hermès, & le fait naître de *Caleb*, ville de Phénicie, de laquelle, ainſi que le *P. Thomaſſin*, il dérive ſon nom. *Huet* a raſſemblé mille vraiſemblances, pour en conclure affirmativement qu'Eſculape eſt Moyſe. L'Abbé Bannier ne trouve pas ſes conjectures fort bonnes : il met un Eſculape en Phénicie, un autre en Égypte, il les tranſporte en Grèce à l'aide des Colonies de Cadmus & de Danaüs : enfin, du tems d'Hercule & de Jaſon, il en fait paroître un troiſième que l'on met au rang des Dieux, & dont le culte récent confondu avec l'ancien, fait oublier les premiers. Si nous liſons *Euſèbe*, nous trouverons un Aſclepius ou Eſculape Égyptien, qu'il nomme *Toſorthrus*, Médécin célèbre, à qui l'on attribuoit encore l'invention de l'Architecture, & que l'on diſoit avoir contribué beaucoup à répandre en Égypte l'uſage des Lettres, que Mercure avoit inventées. Ce Toſorthrus, ſuivant M. *Guérin du Rocher*, dont nous avons, à deſſein, rapproché le ſentiment de celui d'Euſèbe, eſt *Iſmaël*, fils d'*Agar*, &, quoique cet Iſmaël, père d'une nombreuſe génération, ſource commune des habitans de l'Arabie, qui ont donné des Médecins à une grande partie de l'Europe, ne paroiſſe pas avoir jamais exercé l'art de guérir ſes ſemblables,

cependant une double mépriſe (1) occaſionnée par des prédictions céleſtes faites ſur lui, l'aura fait paſſer parmi les Égyptiens pour un homme célèbre dans la Médécine.

L'Apothéoſe même d'Eſculape faite par les Égyptiens, & dont parle Saint *Clément d'Alexandrie*, Lib. I. des *Stromates*, paroît encore bien ſimple d'après l'explication de M. *Durocher*, & de même qu'une mépriſe l'a fait Médecin, une mépriſe l'a fait Dieu. *Eſmon* ou *Eſmunus*, qui, ſelon *Damaſcius*, cité par *Photius*, eſt le même qu'Aſclépius ou Eſculape, vient originairement d'*Ixma* ou *Iſma* qui eſt le nom d'*Iſmaël*: & les Égyptiens, prenant *El* qui ſignifie Dieu, pour un titre donné à *Iſma*, auront regardé ce perſonnage fameux comme un Dieu. On voit que le ſyſtême de M. *Durocher* n'eſt pas dépourvu de vraiſemblance. Que ſera-ce, quand il aura, dans ſa Mythologie, donné le plus ample développement à ſes conjectures, &, de ces parties diſperſées, fait un tout dont l'accord fera naître la perſuaſion? Mais juſqu'à ce moment, il faut l'avouer, nous devons ſuſpendre notre jugement; ſans prononcer donc entre aucun de ces ſyſtêmes que nos Lecteurs adopteront ou rejetteront à leur gré, nous allons nous contenter de donner en abrégé le ſommaire de l'hiſtoire d'Eſculape.

Homère, ou, du moins, l'Auteur des hymnes qu'on lui attribue, nous donne Eſculape pour fils d'Apollon & de Coronis, fille de Phlégias. La tradition qui le fait naître d'Arſinoë, fille de Leucippe, paroît invraiſemblable à Pauſanias. Ce Phlégias, dit cet Hiſtorien célèbre, voulut faire un voyage dans le Péloponèſe, & prit avec lui ſa fille Coronis: elle étoit groſſe: ſon père ne s'en étoit point apperçu: pour cacher ſa groſſeſſe, Coronis alla du côté d'Épidaure, &, devenue mère d'un fils, elle l'expoſa ſur une montagne couverte de myrtes, qui, bientôt quittant ſon nom de *Myrtion*, fut, de cette aventure nommée *Titthyon* ou *Titthyas*, comme ſi l'on diſoit *mammelle*. Abandonné,

---

(1) « Iſmaël, ſuivant la promeſſe faite à Abraham, a dû former une Nation, & une Nation conſidérable; ſa poſtérité s'eſt en effet prodigieuſement étendue.

Le texte Hébreu porte mot pour mot, qu'il ſera en Nation, & en Nation grande, conſidérable, *l-gui-gdul*. Le mot *gui*, qui ſignifie Nation, approche de *gee*, qui ſignifie Médecine; ainſi les Égyptiens, en ſe méprenant, auront cru qu'Iſmaël ou Toſorthrus avoit dû être un grand homme pour la Médecine.

L'Écriture dit encore d'Iſmaël, qu'il ſera un homme féroce, en Hébreu *phra*: en tranſpoſant une lettre, les Égyptiens ont pu lire *rpha*, qui ſignifie Médecin: notez que le mot *phra* eſt ici dans un ſens figuré..... Les Égyptiens ne l'auront pas compris, & auront cru devoir lire autrement ». *M. Guérin du Rocher, Hiſt. des Tems fabuleux T. I. p.* 439.

le fils de Coronis eut pour première nourrice une des chèvres du troupeau d'*Ariſtbènes* ſuivant les uns, & ſuivant d'autres d'*Antolaüs*: puis il fut nourri par Trigone, femme vraiſemblablement de l'un ou de l'autre de ces chevriers. N'omettons pas une circonſtance particulière de ſa naiſſance. Coronis, quoiqu'enceinte du plus beau des Dieux, lui fut infidèle, & le fils d'Élétus, Iſchys, même pendant ſa groſſeſſe, obtint ſes faveurs; mais elle paya cher ſon infidélité: au milieu des travaux laborieux de l'enfantement, Diane, pour venger ſon frère, la fit périr, & quand on la mit ſur le bûcher, Mercure ou Phœbus lui-même, comme nous l'apprend Ovide, par le moyen d'une flèche, retira de ſon ſein perfide le naiſſant Eſculape. Laiſſons d'autres Auteurs confondre Coronis avec une corneille, & faire ſortir le Dieu de la Médecine, de la coque d'un œuf de cet oiſeau. Permettons à quelques Écrivains de donner pour origine à l'Eſculape de la Grèce, ſous le manteau duquel tant de Charlatans ſe ſont depuis cachés, l'imagination ruſée d'un Prêtre Charlatan, qui, après avoir mis dans l'œuf vuidé d'une corneille un petit ſerpent, aſſemblant le peuple, faiſant des prières à Apollon, caſſant enſuite l'œuf, criant au miracle, puis emportant le ſerpent dans ſa demeure, puis en montrant, quelques jours après, un fort grand qu'il avoit élevé, dit enfin à ſes Auditeurs étonnés, que ce ſerpent ſi prodigieuſement groſſi étoit celui qu'ils avoient vu eux-mêmes ſortir de l'œuf, que c'étoit le fils d'Apollon, Eſculape, Dieu de la Médecine. Le ſymbole de ce Dieu, qui étoit un ſerpent, fut ſans doute la cauſe de cette fiction. Eſculape fut remis, pour ſon éducation, entre les mains du fameux Chiron, des leçons duquel il profita ſi bien. Appellé d'abord ſeulement *Apius*, qui ſignifie doux & facile, la guériſon d'*Aſclès*, tyran d'Épidaure, lui fit donner enſuite, nous dit Tzezès, le ſurnom d'*Aſclépius*; ſon épouſe fut *Épione*, de laquelle il eut pour fils *Machaon* & *Podalire*, & pour filles *Hygiéa*, *Églé*, *Panacéa* & *Jaſo*. Sa Science dans l'art de guérir étoit ſi grande, que l'on prétendoit qu'il reſſuſcitoit même les morts, & que, ſuivant Diodore & d'autres Mythologues, Pluton le cita devant le tribunal de Jupiter pour s'y plaindre des torts qu'il faiſoit à ſon Empire. La vie qu'il rendit à Hyppolite lui cauſa la mort que lui donna Jupiter en le frappant de la foudre; mais il fut mis au rang des Dieux, & ſon culte ſe répandit de tous côtés. Dans combien de Villes, en effet, Pauſanias nous le montre-t-il établi. D'Épidaure, où ſa fête ſe célébroit avec la plus grande ſolemnité, & où les honneurs divins étoient ſi ſoigneuſement rendus, tant au ſerpent ſous la figure duquel on repréſentoit cette Divinité, qu'à la Statue que *Thraſimède* de Paros avoit ſi habilement taillée,

paſſé à Athènes, il devint commun à pluſieurs Villes de la Grèce. *Archias* par reconnoiſſance de la guériſon d'une bleſſure qu'il avoit reçue, porta le nom & le culte d'Eſculape à Pergame. Smyrne le reçut enſuite. On lui éleva un temple dans l'Iſle de Crète. Dans la Cyrénaïque, les habitans de Balanogre lui en conſacrèrent auſſi ſous le titre d'Eſculape ἰατρὸς, *Médecin*. Pauſanias parle encore de celui qu'on lui bâtit dans la Phocide, ſous le nom d'*Archagète*; d'un autre qu'Hercule avoit conſtruit, près d'un bourg de la Laconie, peu loin du temple de Jupiter *opulent*, & où il avoit fait adorer Eſculape ſous le nom d'*Aſclépius Cotyleus*, à cauſe de la guériſon qu'il avoit obtenue de lui d'un coup reçu à l'emboîture de la cuiſſe. A ſoixante douze ſtades environ d'Acres, cet Hiſtorien nous montre un temple dédié à ce même Dieu ſurnommé *Philolaüs*, &, près du fleuve Ladon, il nous en découvre encore un élevé en l'honneur d'*Eſculape enfant*. Vers l'an 462 de Rome, les habitans de cette Capitale du monde, attaqués de la peſte, introduiſirent le culte d'Eſculape parmi eux, & lui conſtruiſirent un temple au milieu d'une Iſle du Tibre, dont ils décorèrent les bords avec un quai de marbre bâti ſous la forme d'un vaiſſeau.

Dans le bois ſacré dont parle Pauſanias & dont cet Hiſtorien fait une deſcription impoſante, tous les cinq ans, au retour de la belle ſaiſon, lorſque le printems qui ſemble donner aux hommes une nouvelle exiſtence & faire revivre toute la Nature, commençoit à paroître, neuf jours après les jeux Iſthmiques, les habitans d'Épidaure en célébroient de ſolemnels en l'honneur de la naiſſance d'Eſculape. Ces jeux ſe célébroient encore, mais avec moins de magnificence en pluſieurs autres endroits. Il y avoit des combats de Muſiciens, dont quelques inſcriptions que rapporte Meurſius, dans ſon ouvrage intitulé *Græcia feriata*, nous conſervent la mémoire.

Parmi les animaux offerts au Dieu de la Médecine, on compte le taureau, le porc & l'agneau que les habitans de Titane immoloient ſur ſes autels; mais le ſerpent, la chèvre & le coq lui étoient ſpécialement conſacrés. Le ſerpent étoit ſon emblème, & annonçoit encore la prudence néceſſaire à tous ceux qui pratiquent l'art divin de la Médecine. La chèvre ayant allaité ce Dieu avoit des droits pour lui être conſacrée. D'ailleurs, ne devoit-on pas mettre ſous la protection du Dieu des guériſons, un animal que, trompés par l'activité de ſon ſang, les Anciens regardoient comme toujours brûlant d'une fièvre continue? Enfin, le coq que le ſage Socrate, lui-même, en mourant, voulut qu'on immolât à cette même Divinité, lui convenoit ſingulièrement, puiſqu'il eſt le ſymbole de la vigilance indiſpenſable aux Medecins.

Parlons maintenant des Statues de cette Divinité que poſſède le Muſeum des Médicis. La première, dont le burin s'eſt efforcé de rendre les grâces ſévères & la nobleſſe ſur la Planche XXII, eſt vraiſemblablement le reſte d'un beau grouppe, où près d'Eſculape étoit la figure d'Épione ſon épouſe, ou plutôt encore d'Hygie ſa fille, & cette vraiſemblance devient certitude & vérité quand on apperçoit, ſur le dos du Dieu, des fragmens de doigts qui annoncent le bras d'une Statue voiſine qui le tenoit embraſſé. Pluſieurs Artiſtes célèbres de l'Antiquité (1) ſe ſont plu à réunir ces deux Divinités. Pauſanias parle de ces grouppes. *Winkelmann dans ſa deſcription des Pierres gravées de Stoſch, ſeconde Claſſe, Mythologie ſacrée*, Nos. 1420 & 1421, cite une *Amethyſte* & une *Cornaline* où l'on voit *Eſculape & la Déeſſe Hygiéia debout, qui ſemblent ſe parler.* Nous ignorons à quel ciſeau eſt due la Statue qui nous occupe; mais nous croyons pouvoir aſſurer qu'elle eſt ſortie des mains d'un des meilleurs Artiſtes de la Grèce. Sa tête eſt pleine de grandeur, elle tient beaucoup de celle de Jupiter, & c'étoit, nous dit le même Winkelmann, dans ſon hiſtoire de l'Art, un uſage adopté par les plus ſçavans Artiſtes de lui donner cette reſſemblance.

La bandelette ou couronne qui ceint ſon front par-deſſus les cheveux qui le recouvrent, indique le bandeau de laine qu'on lui donnoit. De la main droite, qui eſt la gauche ſur notre Planche, ce Dieu tient un petit faiſceau d'herbes médicinales. Ces herbes ſont apparemment celles qu'Hygin prétend avoir été indiquées par un ſerpent à Eſculape pour la guériſon de Glaucus, ou bien, en général, elles ne ſont qu'annoncer l'Art que cultivoit ſi heureuſement ce Dieu, & qui tire tant de ſecours du ſuc des plantes & des ſimples. A Pergame, c'étoit ſans doute par ce même motif que l'on ſuſpendoit des plantes médicinales à la voûte du temple de cette Divinité. Quand l'enſemble de la figure, le bandeau, les herbes n'euſſent pas fixé notre jugement ſur cette Statue, le bâton myſtérieux entouré d'un ſerpent ne nous eut pas permis de méconnoître Eſculape; c'eſt ce même bâton que, ſur une *Cornaline* du Cabinet de *Stoſch*, on voit *Minerve*, appuyée contre une colonne, donner à ce Dieu.

La Planche XXIII nous offre encore l'image de ce même Eſculape: c'eſt la copie fidelle d'une petite Statue de marbre qui ne manque pas de beauté.

---

(1) *Æſculapium cùm Hygia ſculpſere artifices præſtantiſſimi Scopas, Straton & Niceratus; cujus opus Romæ conditum eſt in templo concordiæ, ut memorat Plinius.* Voyez Gori, *Muſei Florentini*, Tom. III. pag. 31.

Le bandeau de laine, dont la tête eſt ceinte, eſt fait comme une corde, & par-derrière ſur les épaules retombent les rubans qui l'attachent. Son menton, ainſi que dans la Statue précédente, eſt garni d'une barbe abondante, & c'eſt un des attributs ordinaires de ce Dieu, quoiqu'au rapport de Pauſanias, on ait vu ſans barbe une de ſes Statues. Ses pieds ne ſont pas nuds, mais ornés de chauſſures très-belles. Nous ne parlerons pas du ſerpent auquel le Dieu préſente à manger : ce n'eſt point l'ouvrage du même Auteur qui a fait la Statue : un Artiſte moderne a commis cette erreur; plus de connoiſſance dans l'Antiquité la lui eut épargnée, il eut ſçu que ce pouvoit bien être un attribut d'Hygie ; mais non pas d'Eſculape, qu'il eut pu voir, ſur plus de ſix cens monumens, n'avoir auprès de lui que ſon bâton autour duquel rampe & tourne le ſerpent.

Il n'eſt pas hors de propos de profiter de cette occaſion pour expoſer notre opinion ſur ces petites Statues des Dieux que l'on trouve ſouvent. Elles ont pu être faites pour être placées dans les Chapelles domeſtiques, ou pour décorer les bâtimens occupés par les Bibliothèques, ou pour orner les Muſeums ; mais ne ſeroit-il pas poſſible auſſi qu'on en eut fait quelquefois pour les offrir à d'autres Dieux, ſoit en formant des vœux, ſoit par reconnoiſſance & en actions de graces pour quelques bienfaits ? Cet uſage n'étoit pas auſſi peu commun qu'on pourroit le croire ; entre pluſieurs preuves que nous pourrions en donner, nous choiſirons l'inſcription d'une Pierre antique qui nous atteſte que *Valerius Symphorus* & *Protis* ont conſacré à Eſculape une petite Statue du ſommeil en bronze. Voici cette inſcription figurée :

D E O. A E S C V L A P I O
V A L. S Y M P H O R V S. E T. P R O T I S
S I G N V M. S O M N I. A E R E V M
T O R Q V E M A V R E V M E X
D R A C V N C V L I S D V O B V S. P. C L
E N C H I R I D I V M. A R G E N T I
P. C C C L A N A B O L I V M O B
I N S I G N E M C I R C A S E N V M I N I S
E I V S E F F E C T V M
V. S. L. M.

Cette

Cette offrande d'une Statue du Sommeil à Eſculape étoit bien raiſonnable aſſurément, puiſque les Anciens croyoient que le ſommeil pris dans le temple de cette Divinité, & ſon apparition pendant le repos de la nuit, guériſſoient les maladies. Pauſanias nous apprend, que ces ſortes de petites Statues ſe plaçoient dans les mains des grandes, que, dans les ſolemnités, les Prêtres les portoient aux temples, qu'ils les remportoient après les ſacrifices, & demeuroient chargés de les garder.

Par honneur on portoit encore ces petites Statues ſur des brancards & des charriots aux jeux du Cirque, & dans les ſolemnités des pompes triomphales. On les plaçoit même auſſi ſur les tables au milieu des repas comme Protectrices & Gardiennes des convives. Qui ne connoît point la petite Statue d'Hercule *Epitrapèze*, ainſi nommée, parce qu'elle accompagnoit les vaſes ſervis ſur les tables pendant les feſtins, & que *Nonnius Vindex*, cet Amateur inſtruit des ouvrages de l'Antiquité, plaçoit ſur la ſienne avec d'autres figures de bronze ou d'yvoire, pour récréer les yeux de ceux qu'il y raſſembloit. Cette Statue, grande d'un pied, faite en bronze, étoit un des chefs-d'œuvres de *Lyſippe*, Contemporain d'Alexandre, auquel il l'avoit offerte. Hannibal l'avoit eue, &, comme dit poétiquement Martial, dans la quarante-quatrième Epigramme du Livre IX, fâchée de toutes les cruautés dont elle avoit été témoin chez Sylla, qui l'avoit auſſi poſſédée, elle avoit préféré de venir habiter chez le docte *Vindex*, dont la maiſon paiſible, le cœur pur, l'ame noble & les douces manières rappelloient la réception ancienne du Berger Molorchus au Dieu dont elle étoit l'image. Statius Papinius, frappé des beautés de cette Statue, dans un feſtin auquel *Vindex* l'avoit invité, la célébra dans ſes Vers où il s'eſt plû à en décrire la forme, les charmes & juſqu'aux moindres détails.

PLANCHES XXIV & XXV.

HYGIE.

Fille d'Eſculape, Hygie étoit regardée comme la Déeſſe de la Santé, & de-là, cette vénération que les Grecs & les Romains ont eüe pour elle, & dont nous retrouvons mille veſtiges dans les Temples, les Statues, les Autels & les inſcriptions que nous voyons, ou dont les anciens Écrivains nous ont conſervé la mémoire. Très-ſouvent ſa Statue accompagnoit celle de ſon père, comme nous l'apprend Pauſanias, & pluſieurs Pierres gravées citées par *Winkelmann*, dans la deſcription de celles du Baron de Stoſch, nous atteſtent qu'on ſe plaiſoit à réunir leurs images.

Le ſerpent lui eſt conſacré ainſi qu'à Eſculape. Dans ſes Statues on en voit ordinairement un près d'elle : il ſe replie quelquefois autour de ſon bras ou autour de ſon corps : elle le nourrit dans une paterre qu'elle lui préſente ou avec des pavots : & cet emblême indique que, ſemblable à cet animal qui ſe dépouille annuellement de ſa peau pour en prendre une nouvelle, la nature humaine recouvrant la ſanté par les bienfaits de cette Déeſſe, acquiert, pour ainſi dire, une nouvelle exiſtence. Pauſanias nous donne la deſcription d'une des Statues de cette Divinité qui étoit à Sycione, & dont on voyoit ſeulement la tête, les mains & le bout des pieds, tant elle étoit recouverte par ſes vêtemens. Les femmes ſe coupoient les cheveux pour les lui offrir. Athenée nous apprend qu'on avoit donné le nom d'Hygie ὑγίεια à ce que l'on emportoit du temple des Dieux, & que l'on croyoit devoir procurer la ſanté, parce que cela venoit d'un lieu ſacré : c'étoit ou de petits morceaux de gâteaux offerts ou quelque branche de feuillage.

Hygie étoit chez les Romains la même que *Salus* ; ce fut à cette Divinité, nous dit Tite-Live, que le Cenſeur *Junius Babulo* fit élever un temple dans la ſixième région de la Ville, & près d'une des portes, qui, du nom de la Déeſſe prit celui de *Salutaris*. *Nardini* croit que ce ſont les débris de ce temple que l'on voit encore dans les Jardins des *Colonnes* ; mais il n'eſt pas d'accord avec d'autres Antiquaires qui regardent ces reſtes précieux de colonnes antiques comme les derniers veſtiges du temple du Soleil, qui étoit effectivement dans ce même quartier de Rome. On entend ſouvent les Anciens parler des *Augures de la Santé*. Or, les Prêtres de la Déeſſe *Salus* s'en étoient chargés : ils s'étoient arrogés ſeuls le droit de demander aux Dieux la ſanté de chaque particulier & de tout l'Etat, comme ſi chacun n'eut pas pu la demander lui-même, dit judicieuſement l'Abbé *Bannier* ; au ſurplus, cette cérémonie des Augures, quelque ſolemnelle qu'elle fut, ne les fatiguoit pas beaucoup : il falloit que pendant l'année il ne fut parti aucune armée & que l'on fut dans une profonde paix ; & dès-lors, chez cette Nation guerrière, il ſe paſſoit ſouvent bien du tems ſans pouvoir prendre les Augures de la Santé.

Nous ne paſſerons pas ici ſous ſilence un tour ingénieux d'*Antiochus Soter*, que nous a conſervé Lucien. Dans une guerre contre les Galates, ſes armes n'avoient pas tout le ſuccès qu'il deſiroit. Le danger donne des reſſources, & l'imagination fertile de ce Commandant en trouva bientôt. Il feignit que pendant ſon ſommeil, Alexandre, le grand Alexandre, lui étoit apparu, & lui avoit dit : « Fais des images d'*Hygie*, attache-les ſur les vêtemens de tes ſoldats, & tu

SLUB
Wir führen Wissen.

HYGIE.

SLUB
Wir führen Wissen.

XXV.

HYGIE.

SLUB
Wir führen Wissen.

» auras la victoire ». Les Tribuns auſſi-tôt ſe parèrent de cet heureux Taliſman, & *Soter* éprouva combien eſt grand ſur les ames humaines l'empire du merveilleux.

Winkelmann, dans ſa deſcription des Pierres gravées du Baron de *Stoſch*, dit que la Déeſſe *Hygieia* ou *Salus* eſt la même que *Minerva Médica*. Cette Minerve ſalutaire eſt repréſentée Planche X & Planche XIII, parmi les Pierres antiques de Stoſch que B. Picart a gravées. Elle étoit adorée dans la fortereſſe d'Athènes, où ſa Statue d'airain avoit été placée par Périclès, après la guériſon d'un petit Eſclave qui lui étoit cher, & qui, tombé du haut du temple que l'on bâtiſſoit, échappa à la mort par le moyen de l'herbe, appellée *Pariétaire*, que Minerve montra en ſonge à ce Prince, ainſi que Pline le raconte. Les Oropiens l'adoroient auſſi dans le temple d'Amphiaraüs, ſous le nom de *Minerve Pœoniène* ou Salutaire.

Des deux Statues d'Hygie que nous publions, la première, Planche XXIV, n'eſt pas auſſi belle que l'autre; mais la ſeconde, qui n'a que deux pieds de hauteur, eſt faite avec beaucoup d'art.

PLANCHES XXVI, XXVII.

VÉNUS, *connue ſous le nom de Vénus Médicis.*

Le nom ſeul de Vénus flatte l'imagination. Il fait naître les idées les plus riantes. On ſe peint avec plaiſir cette Déeſſe dont les charmes & la beauté font oublier le crime de Saturne, cauſe de ſon exiſtence. On la voit, pour ainſi dire, ſortant du ſein des eaux, plus éclatante que l'écume blanchiſſante qui l'a formée, portée ſur la conque divine qui lui ſert de char, & voguant paiſiblement juſqu'à Cythère où elle aborde. On croit reſpirer l'odeur ſuave des fleurs que les Poëtes ont dit naître ſous ſes pas & dont ils lui font une éternelle couronne. Nous aimons à nous repréſenter les aimables Heures, ſes inſtitutrices, lui donnant des leçons qu'il nous ſemble entendre. Nous la ſuivons juſques dans l'Olympe où tous les Dieux ſont épris de ſes appas, &, ſi nos ames délicates ſont, avec raiſon, attriſtées de la voir ſe livrer à des amours illicites, elles ſe rappellent, malgré elles, comme pour l'excuſer involontairement, qu'il étoit bien cruel de donner, à la plus belle des Déeſſes, le plus laid des Dieux pour époux. Quelle idée ne ſe forme-t-on pas encore de ſa ceinture myſtérieuſe, ennoblie ſous le nom de Ceſte, dont on a tant chanté les merveilles? Chaque ſouvenir de cette

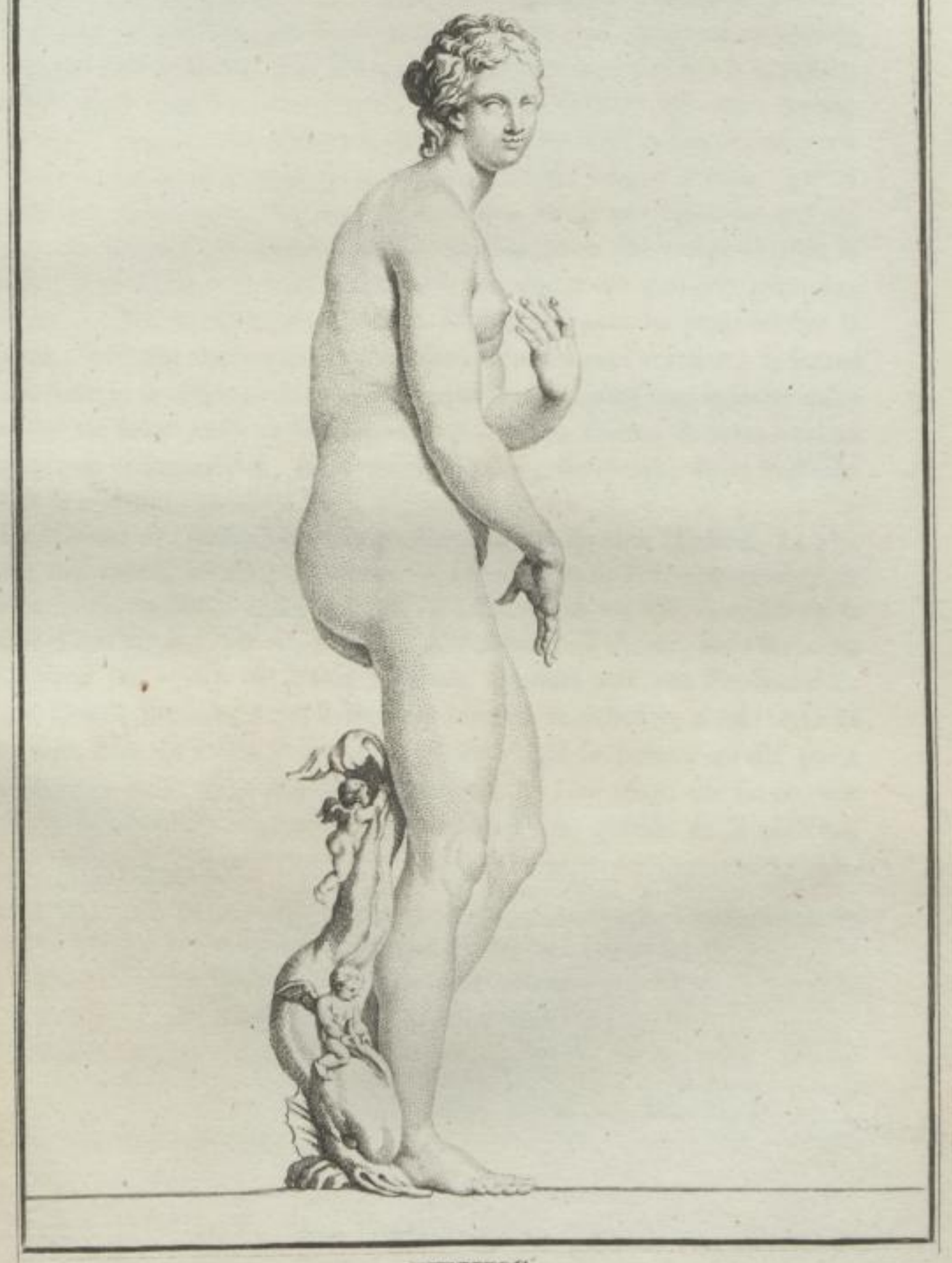
ſéduiſante Divinité donne celui des Graces qui l'accompagnent, de l'Amour dont elle eſt mère, des ris & des jeux qui compoſent ſa ſuite. La roſe qu'elle colore de ſon ſang croît ſous nos yeux & s'entrelace au myrthe qu'on lui conſacre. Les cygnes qu'elle aime ſemblent jouer devant nous au milieu des eaux qui lui ont ſervi de berceau, & les moineaux, qui paroiſſent avoir le plus participé aux influences de cette Déeſſe, mêler leurs jeux à ceux des colombes qu'elle chérit. Enfin notre eſprit, jouiſſant de ſes propres illuſions, voit cette immortelle beauté régner à Cythère, à Paphos, à Gnide, lieux de délices, qu'il feint aiſément être le ſéjour du bonheur, & dont rien n'efface les charmes que ceux de la Déeſſe que l'on y adore.

Mais ſi nous voulons enſuite rechercher ce qu'étoit réellement cette Vénus tant vantée, les tableaux brillans tracés par notre imagination diſparoiſſent: l'hiſtoire, dans ſes vaſtes rouleaux où elle a entaſſé les faits de tous les ſiècles, ne nous offre aucun trait dans lequel on puiſſe reconnoître ce que l'on raconte de cette Divinité, & les Sçavans qui veulent en elle retrouver une ou pluſieurs femmes célèbres par leurs aventures galantes, ne nous paroiſſent avoir fait que de doctes rêves. Reſpectons donc le ſommeil de ces érudits. Qu'ils trouvent au milieu des aſtres cette Déeſſe, qu'ils la multiplient autant que le beſoin l'exige, qu'ils lui donnent autant de noms qu'elle a eu de Temples ou de fonctions: qu'ils voyent en ſonge, ainſi que *Palephate*, un certain *Sol*, fils d'un *Vulcain*, Roi d'Égypte, vengeur fameux des adultères plaiſirs de ſes ſujets, donner lieu à la fable de Vulcain qui, dans ſes rets perfides, ſurprend ſa coupable épouſe: que ſous le voile des amours de Mars & de Vénus, décrits ſi voluptueuſement par Homère, ils croyent, avec le *Père Hardouin*, retrouver l'emblême d'une guerre ancienne: pourquoi troubler leurs ſonges dès qu'ils leur ſont flatteurs? Ainſi Mars, à leurs yeux, peut être l'eſprit guerrier, Vénus la ville de Troye, Protectrice des amours de Pâris. La maiſon de Vulcain qui ſert de théâtre à leur paſſion ſera l'arſenal d'où l'on tirera des armes pour la guerre. Vénus & Mars ſurpris ſous les filets de ſon époux, ne leur paroîtront rien autre choſe que les Troyens reſſerrés dans leurs murs, & ne pouvant plus faire de ſortie contre les Grecs. Si Vulcain ſe plaint des amours criminels de ſon épouſe, ce ſera une leçon de morale qui défendra aux humains de s'armer pour des ſujets auſſi frivoles. Quand Mercure ſe mettra de la partie, le corps des Marchands Troyens agira pour ſoutenir la Patrie, & Neptune, en priant de délivrer Mars, deviendra le ſymbole de la flotte Grecque, qui preſſera & forcera les Troyens de céder. Ces rêves, comme les autres, fruits d'une imagination échauffée, ont du moins

XXVI.

VENUS.

SLUB
Wir führen Wissen.



VENUS.

SLUB
Wir führen Wissen.

l'avantage de n'être pas nuiſibles ; mais comme, pour expliquer les Fables, en compoſer de nouvelles, c'eſt une folie, nous aimons mieux avouer, en rougiſſant pour nos Pères, que Vénus & ſon culte n'offrent que le culte d'une paſſion diviniſée. Ainſi le croyoit autrefois Lucrèce (1) : ainſi le penſoit Cicéron, dont il eſt important ſur cette matière de citer le témoignage. « Comme le pouvoir » de toutes les paſſions, dit cet Orateur éloquent, eſt tel qu'on ne peut la » modérer ſans le ſecours d'un Dieu, on a donné le nom de Dieu à la paſſion » même. Ainſi Cupidon, la Volupté, Vénus ſont devenus des noms ſacrés, » quoiqu'ils déſignent des affections vicieuſes (2) ». *Noël le Comte*, adoptant ce ſyſtême, l'a étayé de mille preuves ; & M. l'Abbé *Bergier* ſemble, par le ſecours des étymologies, les avoir complettées. Nous ne répeterons pas ici ce que ces Sçavans ont écrit : leurs Livres ſont entre les mains de tout le monde, & il ſeroit trop long ici de faire un abrégé qui pourroit peut-être atténuer la force de leurs raiſonnemens. D'ailleurs, pour ne point bleſſer la décence, dans une matière qui en fourniſſoit ſi facilement l'occaſion, le ſecond de ces Auteurs a employé des tournures que nous ne pourrions reſſerrer qu'en nous ſervant des expreſſions laconiques qu'il a voulu éviter, & nous voulons nous piquer toujours d'être, au moins en ce point, ſes rivaux, & de n'offenſer jamais la pudeur.

Le *Muſeum de Florence* renferme pluſieurs Statues de cette Divinité. La plus belle, ſans doute, eſt celle qui eſt connue ſous le nom de *Vénus de Médicis*, & que nous offrons Planches XXVI & XXVII, ſous deux aſpects, à raiſon de ſa beauté. Cette Statue trouvée, à ce que l'on prétend, à Rome, dans les terres où étoient les jardins de Néron, achetée à grand prix par *Ferdinand I*, Grand Duc de Toſcane, à qui le Muſeum doit tant de richeſſes, a été conſervée long-tems dans le Palais Médicis, d'où elle a pris le ſurnom qu'elle porte actuellement : puis, du conſentement d'*Innocent XI*, en 1677, elle fut pendant le règne de *Coſme III* tranſportée à Florence, qui ſe glorifie de la poſſéder.

---

(1) Lucrèce, *Lib. IV.*

Deux Vers qu'on lit dans *Noël le Comte*, expoſent en termes plus honnêtes ce que dit Lucrèce, que nous ne faiſons qu'indiquer ſans rapporter ſon témoignage trop peu décent.

Nil amor eſt alius Veneris quàm prava voluptas,
Quæ ſimul expleta eſt, inficit ora rubor.

(2) *Quarum omnium rerum quià vis erat tanta, ut ſinè deo regi non poſſet, ipſa res deorum nomen obtinuit. Quo ex genere Cupidinis & Voluptatis & Lubentinæ Veneris nomina conſecrata ſunt, vitioſarum rerum neque naturalium*, Cic. de Nat. Deor. Lib II, N°. 45. édit. de 1554, Henr. éti. *in-fo.*

Du tems de Pline, il y avoit au Cirque une Vénus de *Scopas*, Auteur de celle-ci, rivale de celle de Cnide faite par *Praxitèle*. Nous disons la rivale, pour éviter de prononcer entre M. *Falconet* & MM. les Abbés *le Blond* & *de la Chau*. On sçait combien leur querelle a été vive : le premier vouloit accabler les deux interprêtes du Cabinet d'Orléans du poids de l'autorité des gens de Lettres qui avoient traduit ce morceau d'une manière favorable à son opinion & auxquels il eut pu ajouter *Gori* : ceux-ci lui reprochoient durement de ne s'être pas mis en état d'entendre le Latin de l'Historien Philosophe, & de n'avoir pas saisi la signification propre & première du mot qu'il avoit voulu rendre. Pline à la main, nous avions voulu juger à notre tour qui des combattans : devoit avoir la victoire, nous avions pésé leurs raisons : comment nous étions nous dit, M. *Falconet*, entre deux sens qu'offre une phrase, dont l'un présente une contradiction dans l'Auteur & l'autre une vérité, a-t-il pu choisir celui qui faisoit accuser Pline d'inconséquence ? Mais c'étoit précisément une inconséquence qu'il vouloit prouver, & en suivant ce but il a pu être entraîné par l'exemple de bien des Sça·ans, qui certes sçavoient cette langue, qu'on veut le soupçonner de ne pas entendre : il a pu être captivé par l'idée de cette rivalité, que Pline lui-même établit entre *Praxitèle* & *Scopas*, au sujet desquels est née la dispute : &, voyant l'Historien dont il cherchoit à surprendre le sens, parler du mérite respectif des antiques Statuaires & non des siècles qu'ils ont illustrés, ce Sculpteur, dont notre âge s'enorgueillira d'avoir vu naître les chef-d'œuvres, a conclu que Pline parloit de la beauté & non de l'ancienneté de l'ouvrage. MM. *le Blond & de la Chau* avoient à parler de la Vénus de Cnide, toute l'Antiquité leur fournissoit des preuves de sa beauté, &, voulant l'exalter au-dessus de tout ce que l'art avoit pu produire, ils ont cru devoir braver M. *Falconet* (1) & son opinion. Ils trouvoient l'occasion de venger un grand homme accusé d'une *furieuse inadvertence* : ils avoient pour eux le sens naturel du mot qui seul servoit de base au raisonnement de leur adversaire, ils croyoient peut-être aussi que, parlant du mérite

(1) On peut voir tout ce qui a rapport à cette dispute, dans l'ouvrage de MM. *le Blond & de la Chau, description des Pierres gravées d'Orléans, Tome I*, pag. 130. Dans les *Œuvres de M. Falconet, Tom. IV, première édit.* pag. 371, & dans les Feuilles du *Journal de Paris*, depuis le 25 Février jusqu'au 27 Avril 1783. M. *Falconet*, dans la dernière édition de ses Œuvres, *Tom. II*, pag. 50 & suivantes, a donné une nouvelle force à ses raisonnemens. Cette édition a paru sous le titre d'*Œuvres diverses concernant les Arts ; par M. Falconet, à Paris, chez Didot, fils, 1787.*

de deux Sculpteurs mis en concurrence, un combat ne ſuppoſant pas toujours une victoire, la Statue de Cnide que Pline avoit regardée, non-ſeulement comme la plus admirable production de *Praxitèle*, mais comme le plus beau morceau de l'Univers, placée à côté de celle de *Scopas*, pouvoit ſouffrir ce combat ſans ceſſer de lui être ſupérieure, & que dès-lors c'étoit à tort qu'on attribuoit à Pline cette inadvertence. Pleins de cette idée, & ſe regardant tout à-la-fois comme les vengeurs de Praxitèle, des interprètes de Pline, de Pline lui-même, de leur propre opinion, ils ont traité M. *Falconet* comme un téméraire, auquel ils n'ont pas rougi de faire le reproche, de n'avoir pas tenté de déchirer le voile de l'ignorance. Attriſtés d'entendre ces durs reproches ſortir de la bouche des favoris des Muſes contre un de leurs plus chers nourriſſons, nous nous ſommes éloignés de la diſpute & des combattans, & nous nous ſommes dit, le tems a fait périr la Vénus de Praxitèle, & nous en a conſervé une de *Scopas* ſon rival. Conſolons-nous & de la perte de la Statue de Cnide & des cris de ſes vengeurs par la vue de ce chef-d'œuvre. Cette Vénus eſt un aſſemblage des beautés que la Nature a réparties ſur tous les corps qu'elle a formés : c'eſt la réunion de ſon pouvoir & de celui de l'Art. « Cette Vénus, pour me ſervir des expreſſions de *Winkelmann*, eſt ſemblable » à une roſe qui paroît à la ſuite d'une belle aurore, & qui s'épanouit au lever du Soleil ». Nous méfiant de nous-mêmes, pour décrire un objet ſi parfait, peut-être euſſions-nous joint ici la deſcription faite par M. de *Jaucourt* dans l'Encyclopédie; mais nous avons été retenus par la critique ſolide qu'en a publiée M. *Falconet* dans ſes Œuvres. (*Tom. II, deuxième édit.* pag. 39), & nous nous contenterons de renvoyer nos Lecteurs aux deux Planches qui la repréſentent. C'eſt-là que malgré la diſtance involontaire qu'ils trouveront entre cette figure & ſon modèle, ils verront néanmoins des charmes qu'ils chercheroient peut-être envain ailleurs. Ils verront cette tête noble & décente tournée entièrement & ſans efforts vers l'épaule gauche, poſition admirable qui ſemble indiquer la fuite d'un regard qui la bleſſe. Ils admireront ce ſein plein de graces, plus formé que dans la première jeuneſſe; mais loin encore d'une groſſeur importune, & tel enfin que Martial deſiroit de conſerver celui du tendre objet de ſes amours (1). Ils contempleront ces formes régulières, ces contours ſévères & délicats, cette vérité de

---

(1) *Faſcia creſcentes Dominæ compeſce papillas*
Ut ſit quod teneat noſtra tegat que manus. Martial.

nature qui ſe remarque juſque dans ce genou rentré que M. de *Jaucourt* vouloit inutilement regarder comme un ſigne de pudeur, ils conviendront pourtant que cet Écrivain amateur en indiquant, pour cauſe de ce mouvement du genou, le plus louable motif, ne s'écartoit point de l'intention première du Sculpteur, puiſque tout, dans cette Statue, annonce ce ſentiment pur. La poſition des mains ſemble vouloir cacher à l'œil ce que l'œil ne doit pas fixer, & nous aimons à croire que l'on penſera comme nous que cette Vénus, quoiqu'entièrement nue, fait naître plutôt l'idée de l'innocence, qu'elle n'allume le feu de la paſſion.

On ne peut mieux peindre cette ſituation pudique de la Reine de la Beauté que ne l'a fait *Ovide* dans les deux Vers cités par *Gori*; mais qu'il a eu tort d'appliquer indifféremment à la Vénus de Cnide ou à la nôtre, comme l'ont très-bien remarqué MM. les *Auteurs de la deſcription des Pierres gravées d'Orléans* :

Ipſa Venus pubem, quoties velamina ponit
Protegitur lævâ ſemireducta manu.

Les cheveux de cette Déeſſe, ſans leſquels, nous dit *Apulée*, toute accompagnée qu'elle eſt des Graces & des Amours, malgré ſa myſtérieuſe ceinture, malgré les parfums qu'elle exhale, elle ne parviendroit pas à plaire, ne ſont point flottans ſur ſes épaules : ils ſont agréablement renoués au-deſſus de la tête. Les traces de l'or qu'ils portent encore prouvent qu'ils ont été dorés anciennement, uſage aſſez commun autrefois chez les Romains qui l'avoient reçu des Étruſques & des Grecs. Les oreilles ont été percées & nous croyons, ſans peine, qu'on y avoit attaché des diamans ou des perles de prix, afin de ſervir de parure à cette Divinité. Cette remarque n'a point échappée à *Maffei*, &, comme il a vu dans *Lampride* qu'il cite, qu'*Alexandre Sévère Céſar* avoit orné la Statue de Vénus des plus beaux pendans d'oreilles faits avec les plus magnifiques perles, il n'a point été ſurpris de retrouver ſur la *Vénus Médicis* les ſignes de ſemblables ornemens.

Près de la jambe gauche de cette Déeſſe on voit un dauphin; ſur ſon dos jouent deux petits Amours, auxquels l'Artiſte n'a pas donné tous ſes ſoins, ou qu'il a voulu négliger ainſi pour faire valoir davantage la figure de Vénus. On peut croire que ſon but étoit de déſigner ces deux Amours dont *Ovide* dit que cette Déeſſe eſt mère *Geminorum Mater amorum*, & que les Grecs appelloient

appelloient *Eros* & *Anteros*, où des Amours pouvoient-ils d'ailleurs être mieux placés qu'aux pieds de leur Reine qui en étoit environnée ſans ceſſe, ainſi que le chante *Stace*, dont nous allons rendre en notre langue l'idée agréable qu'il a ſi bien exprimée dans ſes Vers:

Près d'elle, ſur ſa couche, eſt un eſſaim d'Amours:
Ils n'attendent qu'un ſigne, &, de leurs traits perfides,
Ils iront des humains empoiſonner les jours,
De leurs feux, dans les eaux, brûler les Néréïdes:
Et, ſans ceſſe changeant de ruſes & de tours,
Au ſéjour de la paix mettre les Dieux en guerre
Et régir en tyrans le maître du tonnerre (1).

En attribuant la Statue de la *Vénus Médicis* à *Scopas*, nous ſuivons le ſentiment qui nous paroît le plus vraiſemblable. MM. *le Blond & de la Chau* la donnent à *Cléomène*. Ils ont été ſûrement entraînés par l'autorité de *Paul-Alexandre Maffei* qui a adopté cette opinion. Nous allons traduire ici mot à mot ce qu'a écrit *Gori* pour la réfuter. « On eſt incertain, nous dit-il, » quel eſt le véritable Auteur de cette Statue, & l'on nomme *Phidias*, » *Praxitèle* & *Scopas;* mais je penſe que c'eſt ce dernier.... L'inſcription » qu'elle porte ſur ſa baſe, en lettres dorées, n'eſt point antique, &, pour » ne point s'arrêter à la forme des lettres qui n'annonce pas une main » bien ancienne, cette inſcription contient une faute qui n'a pas pu échapper » à un homme habile écrivant dans ſa langue, & qui ne permet point » d'héſiter: voici l'inſcription:

ΚΛΕΟΜΕΝΗΣ ΟΔ ΑΠΟΛΛΟΔΟΡΟΥ
ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΠΩΕΣΕΝ

» Or, aſſurément il n'eſt pas de monument, qui ne ſoit reſtauré, où l'on » trouve le terme ΕΠΟΙΕΣΕΝ: par-tout on lit ΕΠΟΙΕΙ, & il ne faut pas avoir la

(1) Cette verſion eſt ſûrement bien loin de l'original: pour ne point nuire à l'Auteur nous allons citer ſes Vers.

Fulcra toros que Deæ tenerum premit agmen amorum
Signa petunt quas ferre faces, quæ pectora figi
Imperet, an terris ſœvire, an malit in undis;
An miſcere deos, an adhuc vexare tonantem.

» moindre connoiſſance de la langue Grecque pour être trompé par cette » expreſſion. D'ailleurs, ce Cléomène, Statuaire habile qui a joui d'une » grande célébrité à Athènes, & parmi les meilleurs ouvrages duquel » Pline place les Theſpiades, dont *Aſinius Pollio*, cet Amateur recherché des » belles choſes, avoit fait l'acquiſition pour en orner ſa bibliothèque, n'eſt » point écrit avoir donné quelque Statue de Vénus. Enfin, voici une preuve » de ſuppoſition à la portée de tout le monde, & pour en juger, il ne faut » avoir que des yeux. L'inſcription dont il s'agit n'eſt point gravée ſur la vraie » baſe antique qui tient aux pieds de la Vénus ; mais ſur celle qui lui eſt » ajoutée avec un art, il eſt vrai, capable de faciliter l'illuſion des curieux » qui ne l'examinent pas aſſez ſoigneuſement ».

M. *Falconet*, dont nous avons déjà parlé dans cet article, paroît bien éloigné de ſouſcrire au ſentiment que nous ſuivons, il combat même directement *Gori* dans une diſcuſſion ſur cet objet qu'il a imprimée, *pag.* 301 *du Tome III* de la dernière édition de ſes Œuvres. Les raiſonnemens de l'Artiſte François peuvent ſe diviſer en deux parties : la première contient la ſolution que M. *Falconet* donne aux objections de *Gori* : la ſeconde renferme des réflexions contre la même inſcription & le même ſentiment que combat *Gori*, & ces réflexions tendroient à indiquer un nouvel Auteur de la Statue.

D'abord, nous dit M. *Falconet*, que nous allons réſumer, le nom de *Cléomène* eſt inſcrit au bas de la Statue. Il y eſt inſcrit ſeul. Il n'eſt pas croyable qu'au milieu de la Grèce, au ſiècle d'Alexandre, *Cléomène* ait oſé mettre ſon nom à une copie, ce que ne faiſoient point les anciens & modeſtes copiſtes, comme le prouve cette inſcription qu'on lit au bas de la copie d'une Vénus par *Ménophante ; Ménophante la faiſoit d'après la Vénus qui eſt dans la Troade.* Quoique *Pline* ne faſſe mention d'aucune Vénus ſculptée par *Cléomène*, comme il auroit pu ignorer ce fait, ainſi qu'il en ignoroit d'autres, ce ne ſeroit pas une raiſon pour refuſer à ce Statuaire la Vénus dont il eſt queſtion. L'écriture de l'inſcription eſt auſſi moderne que le marbre rapporté à la Plinthe ; mais il ſeroit ſingulier qu'on eut gravé de préférence ſur ce marbre le nom de *Cléomène*, que l'antiquité ne faiſoit point connoître pour Auteur d'une Vénus. La baſe, trop mutilée pour pouvoir être réparée proprement, aura été rétablie, & l'inſcription aura été copiée en caractères modernes.... Le mot ἀνάθεσαν qui fournit une objection à *Gori* ſe trouve ſur des *monumens ſincères* ; il peut donc ſe rencontrer ſur la Plinthe de cette Statue. Les Fauſſaires modernes n'euſſent pas commis une faute pareille crainte de ne point donner à leur inſcription

l'air antique. Il faudroit ἐποιησε ; mais il n'eſt pas impoſſible, à toute rigueur, qu'un Statuaire Athénien ait pu commettre cette faute? On trouve bien d'autres fautes d'ortographes ſur les médailles & ſur les monumens de l'Antiquité.

Un fort ancien plâtre du Prince *Gallitzin* à *la Haye*, dit enſuite M. *Falconet*, un autre que l'on conſerve à Amſterdam & que les poſſeſſeurs aſſurent être du tems de Louis XIV, pluſieurs autres encore que l'on voit en Hollande, au lieu du nom de *Cléomène*, portent celui de *Diomède* : ce nom n'eſt point gravé ſur le plâtre ; mais il a été pris au moule comme la Statue. Le plâtre du Prince *Gallitzin* eſt peut-être un de ceux que François I fit faire en Italie.... On ne connoît aucun Statuaire qui ſe nomme *Diomède* ; mais il y a eu un Ciſeleur de ce nom, & ce Ciſeleur a pu, comme *Calamis* & *Lyſippe*, devenir bon Sculpteur.... Les plâtres qui portent le nom de *Diomède* auront été modelés avant qu'on reſtaurât la baſe de la Statue à Florence, & l'on aura depuis ſubſtitué ſur la Statue le nom de *Cleomène*, Sculpteur connu, à celui de *Diomède*.... Au ſurplus, cette recherche ſur l'Auteur de la Statue eſt de la plus grande inutilité pour l'Art & pour l'Artiſte.

Cette dernière partie de l'expoſé de la diſcuſſion de M. *Falconet*, prouve qu'il ſeroit très-poſſible que *Diomède* fut Auteur de la Statue, & dès-lors il faudroit ſuppoſer une altération dans l'inſcription, altération bien forte, puiſque ce ſeroit celle du nom même de l'Auteur : il faudroit ſuppoſer, ſans autre preuve qu'une ſimple poſſibilité, que *Diomède*, de Ciſeleur ſeroit devenu Sculpteur ; mais ce ſeroit ſeulement alors changer une vraiſemblance contre une autre vraiſemblance, que d'adopter *Diomède* pour Auteur de la *Vénus Médicis* plutôt que *Cléomène*, plutôt que *Scopas*. De plus, ſi nous admettions cette dernière opinion, nous renverſerions entièrement le ſentiment de ceux qui l'attribuent à *Cléomène*, & nous fournirions à *Gori* une raiſon de plus pour la rejetter. Une raiſon de plus! Oui, car, quelques bonnes que paroiſſent celles de M. *Falconet*, que nous avons citées de lui, pour les admettre il faudroit ſuppoſer ; 1°. que *Cléomène* n'auroit pas oſé mettre ſon nom ſeul au bas de la copie d'un ouvrage récent & connu, tandis que *Ménophante* au bas d'une Vénus copiée d'après celle de la Troade, indiquoit que ce n'étoit qu'une copie ; 2°. que la Plinthe auroit été briſée de manière à ne pouvoir plus être maſtiquée & réparée ; 3°. que l'on ſe ſeroit appliqué à rendre en caractères modernes, même avec les fautes, l'inſcription antique ; 4°. que cette faute, d'ailleurs, ſeroit une preuve de bonne-foi dans les copiſtes. Mais, ou la *Vénus Médicis* eſt une copie ou non : ſi elle eſt une copie & que l'inſcription ſoit vraie, *Cléomène* aura de fait mis ſon

nom ſeul, & tous les raiſonnemens alors ne prouveront rien; ou elle eſt copie, & dans ce cas il peut y avoir des motifs pour mettre ſon nom ſeul.

Dans un endroit où étoit connue publiquement la Vénus de *Praxitèle*, un Sculpteur a pu en publier une copie avec ſon nom ſeul, ſans crainte qu'on confondit ſon ouvrage avec l'original & ſans vouloir en impoſer : & ſi *Ménophante* a écrit modeſtement au bas de ſa Vénus, qu'elle étoit une copie de celle de la *Troade*, c'étoit peut-être pour donner à ſon ouvrage le prix qu'a toujours la copie d'un chef-d'œuvre dans un lieu qui ne poſſède pas l'original qu'elle repréſente. Si les copiſtes de l'inſcription de la Statue de Florence avoient prétendu lui laiſſer en la réparant l'air antique, ils ne ſe ſeroient pas contentés de copier des fautes, ils ne l'auroient pas gravée avec des caractères modernes, ils l'auroient copiée juſte comme les Copiſtes des Manuſcrits, quand ils veulent les faire paſſer pour être vraiment anciens.

Enfin, ſi l'inſcription n'eſt pas antique, qui peut aſſurer qu'avant le nom de *Cléomène*, avant même celui de *Diomède* que M. *Falconet* ſemble regarder comme plus ancien, il n'y en ait pas eu un autre ſur la véritable & première inſcription, ſuppoſé toutefois qu'il en ait exiſté une? Le ſilence de *Pline* ſur une Statue de Vénus par *Cléomène* n'eſt pas une preuve contre *Cléomène*; mais c'eſt une préſomption, & cette préſomption eſt en notre faveur. Cet examen de la diſcuſſion de M. *Falconet* doit lui prouver tout le cas que nous faiſons de ces réflexions. Nous nous éclairons ſouvent au flambeau de ſa critique : nous aimons à ſuivre ſes pas dans la recherche de l'Antiquité; mais, en cette circonſtance nous ne croyons pas le bleſſer en ne nous rendant pas à ſes raiſons.

Afin de le convaincre même de notre docilité à réformer nos erreurs, nous allons profiter de cette occaſion pour en reconnoître une dans laquelle nous ſommes tombés, *pag.* 37 de ce Volume. Nous y diſons qu'*Héſiode* donna des noms aux neuf Statues des Muſes que firent *Céphiſidote*, *Strongylione* & *Olymphéoſtène*. Aſſurément, nous n'aurions pas commis cette faute, ſi nous avions eu ſous les yeux, en compoſant ce morceau, l'ouvrage du Sçavant critique qui nous éclaire aujourd'hui; mais nous nous ſommes alors laiſſé entraîner par l'autorité de *Saint-Auguſtin* (1) & par celle de l'Abbé *Bannier* :

---

(1) Il ne nous paroît pas hors de propos de citer ici le paſſage même de *Saint-Auguſtin*, le voici :

Non enim audiendi ſunt errores Gentilium ſuperſtitionum, qui novem Muſas Jovis & Moriæ filias eſſe finxerunt. Refellit eos Varro, quo neſcio utrum apud eos quiſquam

l'Auteur du texte des *Antiquités d'Herculanum* & l'article *Muſes* dans l'*Encyclopédie* nous en ont de même impoſé. Nous avouerons cependant que l'*Encyclopédie* ne nomme pas plus les Auteurs des Statues que *Saint-Auguſtin* & l'Auteur du texte de l'*Herculanum*, & que *Bannier* en nommant les Sculpteurs, ne dit pas qu'*Héſiode* ait donné à leurs ouvrages les noms que portent les *Muſes*; mais *Saint Auguſtin*, l'*Encyclopédie* & l'Auteur de l'*Herculanum* citent *Varron*, qui prétend que *Héſiode* a impoſé ces noms à neuf Statues faites par trois Statuaires rivaux; *Bannier* aſſure que *Pauſanias nous a conſervé les noms des trois Statuaires dont parloit* VARRON, *& qu'il les appelle* CHÉPHISIDOTE, STRONGYLIONE *&* OLYMPHÉOSTÈNE, qu'en effet nous retrouvons cités dans les *Béotiques* de l'Écrivain Grec, & de-là vient notre erreur. Or, ſuivant M. *Falconet*, qui ſe trouve d'accord avec *Pline* & *François Junius*, *Céphyſidote* & ſes concurrens vivoient dans la CIX Olympiade, &, conſéquemment *Héſiode*, qui étoit mort depuis cinq ou ſix cent ans, n'a pas pu donner les noms qui diſtinguent les *Muſes* aux Statues de ces Artiſtes.

PLANCHE XXVIII.

VÉNUS *CÉLESTE.*

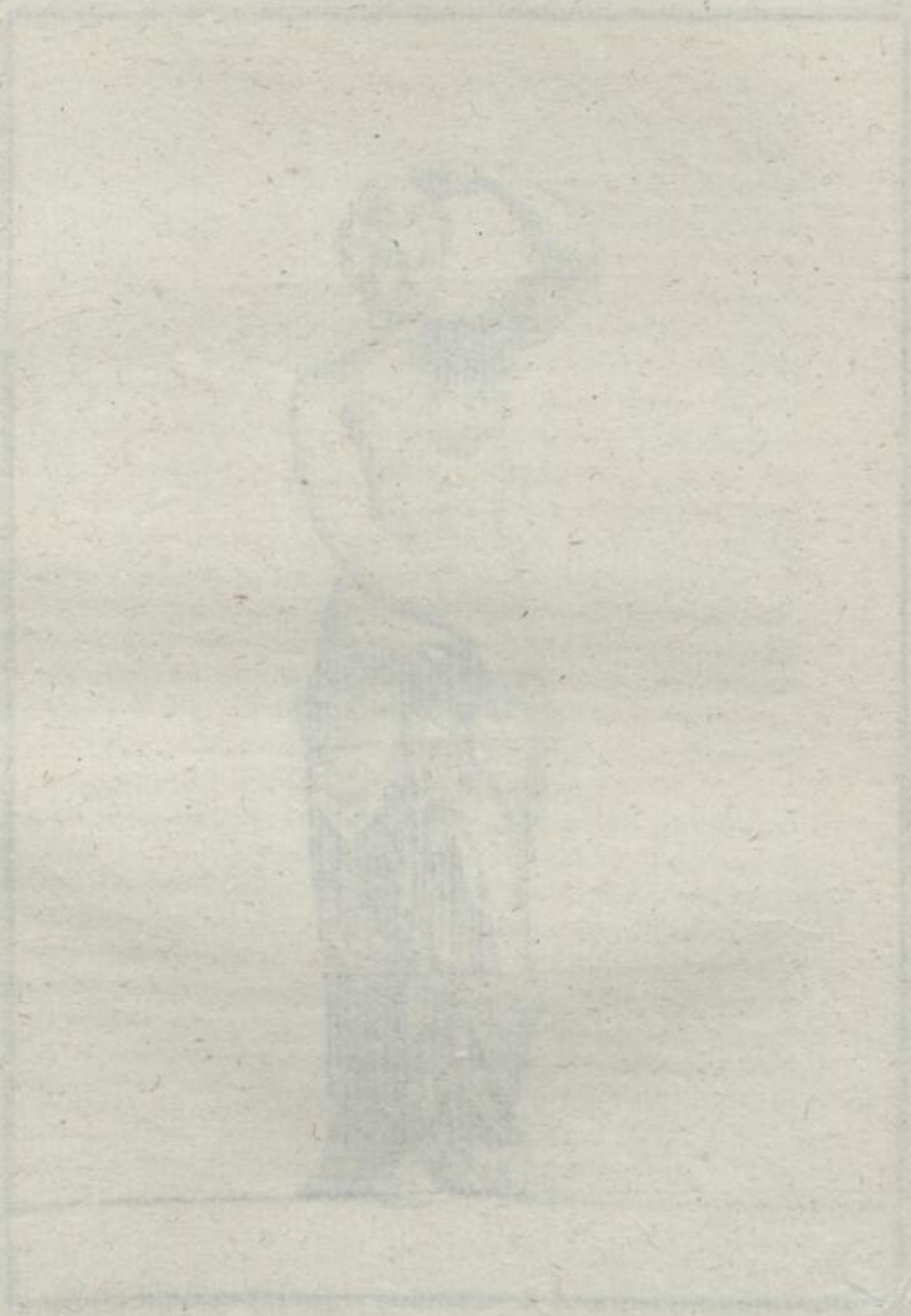
Près de la *Vénus Médicis* eſt placée la *Vénus Céleſte* que nous aimons à retracer ici : c'eſt l'accord de la décence, de la pudeur & des Graces. Elle nous rappelle à la fois & cette Divinité que les Aſſyriens adorèrent avant tous les autres Peuples, & ſa Statue que Phidias avoit faite en marbre de Paros, dont Pauſanias parle comme exiſtante de ſon tems. Son front eſt décoré du diadême, & ce diadême peint en *Minium*, laiſſe appercevoir des cavités où étoient autrefois placées des Pierres précieuſes taillées en étoiles, ſymboles frappans du ſurnom d'*Uranie* donné à cette Vénus. On peut dire que dans ce qui eſt nud on reconnoît & la ſévérité des formes & le moëlleux de la Nature. La tête offre le mélange difficile à exprimer de la gravité, de la modeſtie, de la gaité.

---

talium rerum doctior vel curioſior eſſe poſſit. Dixit enim civitatem neſcio quam, non enim nomen recolo, locaſſe apud tres artifices terna ſimulachra Muſarum, quæ in templo Apollinis donum poneret, ut quiſquis artificum pulchriora formaſſet, ab illo potiſſimum electa emeret. Itaque contigiſſe ut opera ſua quoque illi artifices æque pulchra explicarent, & placuiſſe civitati omnes novem atque omnes emptas eſſe, ut in Apollinis Templo dedicarentur : quibus poſteà dicit Heſiodum Poëtam impoſuiſſe vocabula. Non ergo, &c.... S.-Aug. Lib. II. *De Doctrinâ Chriſtianâ*, Chap. 17.

Si la partie ſupérieure du corps eſt découverte, tandis que l'inférieure eſt voilée, c'eſt pour indiquer que cette Vénus, cauſe univerſelle, mère des Dieux, étoit cependant regardée comme Vierge : qu'elle ne s'occupoit pas des plaiſirs qui flattent les ſens : qu'elle préſidoit aux chaſtes Amours : & qu'on l'invoquoit pour qu'elle éloignât des humains ce qui pouvoit les couvrir de honte, pour qu'elle élevât leurs cœurs vers les choſes honnêtes, & qu'elle réprimât en eux les deſirs effrenés d'un amour terreſtre. Avec quel art eſt traitée cette draperie légère que d'une main elle ſoutient ! Combien eſt pur le deſſin du bras qui va s'y joindre ! Comme il eſt élégamment reployé, cet autre bras que ceint un braſſelet & dont la main ſemble arranger ſur la tête quelques ornemens ou l'une des boucles des cheveux ! Ces bras cependant ne ſont pas un ouvrage antique, un Sculpteur moderne les a refaits ; mais ils ſont ſi beaux & tellement d'accord avec la Statue que le *Cardinal Léopold de Médicis* qui l'a achetée à *Bologne*, ayant acquis de même les bras antiques que l'on a découverts depuis, par hazard, n'a pas voulu qu'on les replaçât, & s'eſt contenté de les garder dans ſon riche tréſor.

Nous devons, ſans doute, ici faire connoître cet Artiſte habile, & puiſque nous ne pouvons pas indiquer l'Auteur de la Statue, dont le nom nous eſt inconnu, conſervons du moins celui du Sculpteur ſon rival qui l'a réparée. Ce Statuaire eſt *Alexandre Algarde* que Bologne a vu naître en 1602, & dont Rome, où il eſt mort en 1654, conſerve les cendres dans l'Égliſe des Saints Jean & Petronne, de la Nation Bolonoiſe. Né d'un père qui faiſoit le commerce des Soies, il reçut les premiers principes du deſſin dans l'école des *Carraches* : *Jules Céſar Conventi* lui fit connoître ceux de la Sculpture, & ſes premiers travaux furent pour le Duc de Mantoue, *Ferdinand*, qui les plaça dans ſon Palais. *L'Algarde* alla bientôt après ſe perfectionner à Rome, &, après avoir lutté contre les Anciens, en réparant leurs propres ouvrages, il devint leur rival par les ſiens ; le grouppe de Saint-Paul décollé chez les Barnabites de Bologne ; la Statue de Saint-Philippe de Néri, dans la Sacriſtie des Pères de l'Oratoire, & le bas relief admirable conſervé dans la Baſilique de Saint-Pierre à Rome, ſont des témoins immortels de ſon ſçavoir & de ſa gloire comme Sculpteur. Comme Architecte, il acquit d'autres droits à l'admiration publique, & ſans compter des monumens, des Autels, des façades d'Égliſes qu'il a conſtruits : ſi la fameuſe *Villa Pamphili* jouit du ſurnom de *Bel Reſpiro*, c'eſt grace à l'art avec lequel l'*Algarde* ſçut diſtribuer les jardins & placer les fontaines : c'eſt grace à ſes talens.



VENUS. Celeſte.

SLUB
Wir führen Wissen.

PLANCHE XXIX.

VÉNUS *VICTORIEUSE.*

La pomme, comme l'ont très-bien remarqué *les Auteurs de la deſcription des Pierres gravées d'Orléans*, fut toujours regardée chez les Anciens comme l'emblême de l'Amour dont elle ſembloit cacher quelques myſtères, & ils en citent des preuves qu'ils tirent des meilleurs Hiſtoriens de l'Antiquité, & des ouvrages des Poëtes de diverſes Nations. Parmi les Écrivains, dont ils prennent quelques paſſages, on trouve *Longus*. Nous le citerons à notre tour en ce moment, non pour répéter ce qu'ont écrit MM. *le Blond & de la Chau* : nous évitons, autant qu'il eſt en nous, de le faire ; mais nous ne voudrions pas laiſſer échapper cette occaſion favorable de prouver, par un extrait d'une traduction nouvelle (1) de cet Auteur, que notre langue, quoique ſouvent *deſſéchée par l'eſprit, ne perd les accens & les couleurs de l'innocente & ſimple nature*, que lorſque ce n'eſt pas l'ame qui dicte ce que l'on écrit. Voici le morceau dans lequel on reconnoîtra que le nouveau Traducteur a mieux ſaiſi le vrai ſens qu'*Amyot* dont on chérit tant la naïveté que l'on doit peut-être plus cependant à celle des mœurs de ſon tems qu'à ſon talent particulier.

« Dans ces lieux ſe trouva un pommier ſi bien dépouillé qu'il n'avoit plus » ni feuilles ni fruit. Il n'avoit conſervé, ſur ſa branche la plus élevée, qu'une » ſeule pomme groſſe, magnifique, & dont l'odeur étoit ſupérieure à celle » de toutes les pommes qu'ils (*Daphnis & Cloé*) avoient vues ; celui qui avoit » ceuilli les autres n'avoit pas oſé monter ſi haut & l'avoit laiſſée. Un » Berger amoureux étoit ſans doute deſtiné à la cueillir.

» Daphnis ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'il monta ſur l'arbre pour la ravir, » malgré tout ce que put faire Cloé pour l'arrêter ; la Bergère voyant ſes » avis mépriſés, alla rejoindre ſon troupeau ; mais Daphnis fit tant qu'il » atteignit le haut de la branche & ceuillit la pomme qu'elle portoit ; puis, » en un inſtant il courut ſe préſenter à Cloé, en lui diſant pour l'appaiſer, » *Chère amie, cette pomme que tu vois, la plus belle ſaiſon de l'année l'a* » *fait germer, ce bel arbre l'a nourrie, le Soleil l'a conduite à ſa parfaite* » *maturité, & la bonne fortune l'a conſervée. Pouvois-je, après l'avoir vue,* » *la laiſſer où elle étoit? Elle fut tombée par terre, les bêtes l'euſſent foulée*

(1) On la trouve à Paris, chez *Moutard*, Hôtel de *Cluny*, rue des *Mathurins*.

» *aux pieds, quelque ſerpent même, en rampant auprès d'elle, l'eut infectée de* » *ſon venin, ou bien elle eut été la proie du tems, & l'œil ſeul eut eu le* » *plaiſir d'en jouir ; une pomme autrefois fut donnée à Vénus pour prix* » *de ſa beauté, je t'offre celle-ci pour prix de la tienne. Vénus & toi,* » *vous aurez les mêmes Juges, Pâris étoit Berger, & moi je garde des chêvres.*
» A ces mots il poſa la pomme dans ſon ſein, &, comme il s'étoit approché, » Cloé lui donna le plus tendre baiſer ; de ſorte que Daphnis n'eut pas » à ſe repentir de ſa hardieſſe, qui l'avoit fait s'expoſer à monter ſi haut, » puiſqu'elle lui avoit valu un baiſer plus précieux pour lui que n'eut été » la pomme d'or ».

La fin de ce morceau nous ramène naturellement à notre figure : c'eſt cette pomme à laquelle Daphnis comparoit celle qu'il offroit à ſa chère Cloé, cette pomme que Pâris avoit donnée pour prix à la beauté, que nous remarquons dans ſa main, & dès-lors nous ne pouvons plus douter que ce ne ſoit la Déeſſe de la Beauté, *Vénus Victorieuſe* de ſes rivales, dont nous voyons l'image.

Le nom de *Victorieuſe, Victrix*, ne paroît cependant pas à la plus grande partie des Sçavans avoir cette origine, & en effet, M. *Larcher* lui donne une étymologie fondée ſur un paſſage de *Varron*, qui, faiſant former tout ce que nous voyons de l'union du feu & de l'eau, fait naître, conſéquemment, *Vénus* de l'écume de la Mer, parce qu'une ſemence ignée, tombée du Ciel dans les flots, cauſa cette union qui l'a produite ; du mot de *Vinctio*, qui exprime cette union, il dérive celui de *Victrix*, comme pour dire de *Vénus*, non pas qu'elle veut *vaincre* ; mais *lier* & être *liée*, *non quod vincere velit, ſed quod vincire & vinciri ipſa*, & avec le même *Varron*, il étend cette étymologie au mot *Victoria*, comme exprimant les liens avec leſquels on attachoit les vaincus, *Victoria ab eo quod ſuperati vinciuntur.*

Curieux d'épuiſer la matière qu'il avoit entrepriſe de traiter, ce Sçavant ne s'en tient pas à cette étymologie du nom de *Victrix* donnée à *Vénus*. Il fouille dans les mines de l'Hiſtoire, & il voit *Pompée* conſacrer un Temple à *Venus Victrix*, ainſi nommée du nom même de la Victoire, & qui fut plus d'une fois invoquée, ſur-tout par Céſar, peu avant la bataille de Pharſale, afin d'obtenir le ſuccès de ſes armes. Pluſieurs médailles antiques annoncent que ſouvent on entendit ſous ce rapport le beau ſurnom qui nous occupe.

Au ſurplus, quelque ſoit ſa véritable étymologie : que ce nom vienne de l'union productive des Êtres dont on fait Vénus mère, ou de ſon influence

ſur

VENUS. Victorieuſe.

ſur le ſuccès des combats, ou enfin de la victoire célèbre ſur Junon & Pallas; c'eſt bien comme victorieuſe de ces deux Déeſſes qu'elle eſt ici répréſentée.

Cette Statue n'eſt pas entièrement antique; mais ce qui en a échappé aux coups du tems eſt attribué au ſçavant cizeau de *Phidias*, ainſi que le dit *Paul, Alexandre Maffei*. On rapporte qu'elle fut anciennement conſervée à Rome dans le lieu dit *le Belvedere*, & que le zèle de quelque ſouverain Pontife pour la pudeur, qu'il croyoit outragée par ſa nudité, la fit jetter dans le Tibre. On doit au célèbre *Hercule Ferrata*, Sculpteur de Milan, que *Coſme III* avoit fait venir à Florence, ſa reſtauration entière. Cet habile Artiſte, en examinant un jour beaucoup de fragmens de Statues délaiſſées, remarqua un tronc de figure dont la beauté ne put échapper à ſes regards connoiſſeurs: un plâtre de la Vénus dont nous parlons & qu'il poſſédoit, devint une pièce de comparaiſon, d'après laquelle il n'héſita pas d'annoncer au grand Duc ſa découverte: celui-ci bientôt eut donné des ordres au Statuaire, qui, ajoutant au tronc antique & précieux qu'il avoit trouvé, une tête, des bras & des cuiſſes, en fit ce magnifique ouvrage dans lequel, à la louange éternelle de *Ferrata*, l'on ne ſçait trop ce que l'on doit le plus admirer ou de la partie due à Phidias ou de celles que l'art du Sculpteur moderne a rendues dignes de lui être unies. Enfin, on peut dire que le Sculpteur Grec, plus heureux qu'*Appelle*, a trouvé quelqu'un capable de terminer ſon ouvrage, tandis que la *Vénus de Cos* reſta toujours imparfaite.

PLANCHE XXX.

VÉNUS *GENITRIX*.

Nous donnons à une Statue de Vénus, qui ſemble jouer avec un petit Amour qu'elle tient, le nom de *Genitrix*, & nous y avons été déterminés par l'inſpection d'une foule de médailles antiques ſur leſquelles les Romains lui donnoient cette épithète lorſqu'ils la réuniſſoient avec l'Amour. Rien de plus agréable que cette Statue dont nous nous ſommes efforcés de rendre les beautés ſur notre Planche. Elle joue à la manière des mères avec ſon fils, elle ſemble retirer un arc qu'elle vient de lui offrir, & vers lequel tend ſa main le petit Amour qui voudroit faire quelques efforts pour y atteindre. Sur la figure de Vénus règne cette gaité tendre qui annonce la douceur qu'elle trouve dans ſon jeu. Son corps eſt mollement ployé: ſon ſein a la plénitude de celui d'une

mère qui nourrit. Aſſiſe, elle porte ſur ſon genou l'Amour que ſon bras ſoutient. Une draperie légèrement jettée ſur le bas de la figure laiſſe cependant appercevoir les beautés du nud & ne couvre pas les extrémités des pieds. Le bras dont la main tient l'arc eſt reployé avec grace ; enfin toute cette Statue offre l'enſemble le plus flatteur à l'œil par ſon accord & par ſes charmes. Sur pluſieurs Pierres antiques on retrouve de ces jeux de Vénus avec ſon fils, & ceux qui veulent donner à tout un ſens myſtérieux, croyent que les Artiſtes, dans ces ſortes d'ouvrages, ont voulu indiquer que l'Amour prend ſa force & ſa puiſſance de Vénus mère, & que c'eſt à elle qu'il en fait hommage.

M. *Larcher*, dans ſon mémoire ſur Vénus, d'après *Dion Caſſius*, dit que Céſar, pendant ſon troiſième Conſulat, fit élever à Rome un Temple ſous le nom de *Vénus Genitrix*, comme à l'Auteur de ſa race. Ce Temple étoit de marbre. Peu de jours avant ſa mort, l'Empereur qui le conſacroit y établit un Collége de Prêtres. Son meurtre empêcha pour le moment les jeux qui devoient avoir lieu à ſa Dédicace ; mais ils furent célébrés depuis par Octavien, & quelques années après il y en eut encore de très-ſolemnels. Cette Divinité à laquelle les Romains ne rendirent de culte que depuis Céſar qui s'imaginoit deſcendre d'Iule, petit-fils de Vénus, & dont le nom conſéquemment n'eſt fondé que ſur cette prétendue maternité, étoit adorée chez les Grecs ſous le nom de γενετυλλὶς, qui répond à celui de *Genitrix*, parce qu'ils la regardoient comme préſidant à la génération, & les Aſſyriens lui rendoient un culte ſous le titre de *Mylitta* ou plutôt de *Mylidath*, noms qui en Chaldéen nous repréſentent la même idée.

PLANCHE XXXI.

VÉNUS, *ſe retirant une épine du pied.*

La Déeſſe de la beauté chérit de l'amour le plus tendre le bel Adonis, Berger & Chaſſeur tout-à-la-fois. Elle eut bien voulu le détourner de la paſſion qu'il avoit pour la chaſſe & ſes plaiſirs ; mais une cruelle fatalité ſembloit le porter à cet amuſement dont on eut dit que ſon amante ſoupçonnoit qu'il dût être la victime. Adonis étoit donc devenu dans le cœur de la Déeſſe le rival de Mars : celui-ci, jaloux du bonheur de ce Berger, profita de ſes penchans pour le perdre, il lâcha contre Adonis un ſanglier furieux. Cet animal féroce atteignit bientôt le Chaſſeur & lui fit une large bleſſure. Vénus allarmée court

SLUB
Wir führen Wissen.

XXX.

VENUS. Genitrix.

SLUB
Wir führen Wissen.

VENUS . fe retirant une Epine du Pied.

SLUB
Wir führen Wissen.

au ſecours de ſon amant: l'amour qui l'embrâſe ne lui permet pas même de prendre ſa chauſſure : précipitant ſes pas, elle rencontre ſous ſon pied tendre une tige de roſier dont une épine la bleſſe, & le ſang qu'elle répand donne à ſa fleur, blanche alors, cet incarnat qui maintenant la colore. Laiſſons *Bion* dans ſes idylles nous retracer les gémiſſemens de la Déeſſe éplorée, quand arrivant près d'Adonis elle le voit ſuccomber à la mort. Que *Théocrite* peigne ſous les traits les plus fidèles l'infortuné Berger, les cheveux épars, les joues pâles & décolorées : que l'on voie dans ſes Vers les Amours amener près de la Déeſſe le ſanglier coupable, qui, redoutant ſa colère, s'avance d'un pas timide & chancelant : qu'il le faſſe répondre de la manière la plus ingénieuſe aux reproches douloureux de Vénus & ſuivre enſuite cette Divinité comme ſon eſclave : pour nous, contentons-nous d'admirer l'art avec lequel l'Artiſte habile auquel nous devons la Statue qui nous occupe a rendu la mère de l'Amour aſſiſe ſur une pierre, & de ſa main touchant l'endroit de ſon pied qu'a déchiré l'épine cruelle. Tout eſt beau dans cette figure. La tête eſt noble, & l'on peut remarquer en elle une attention qui ne nuit point à ſes charmes. La draperie qui recouvre les cuiſſes eſt jettée avec un goût peu commun, & l'on croit voir en elle une étoffe moëlleuſe bien digne d'avoir été choiſie par la voluptueuſe Déité pour ſervir de voile à ſes membres délicats.

PLANCHE XXXII.

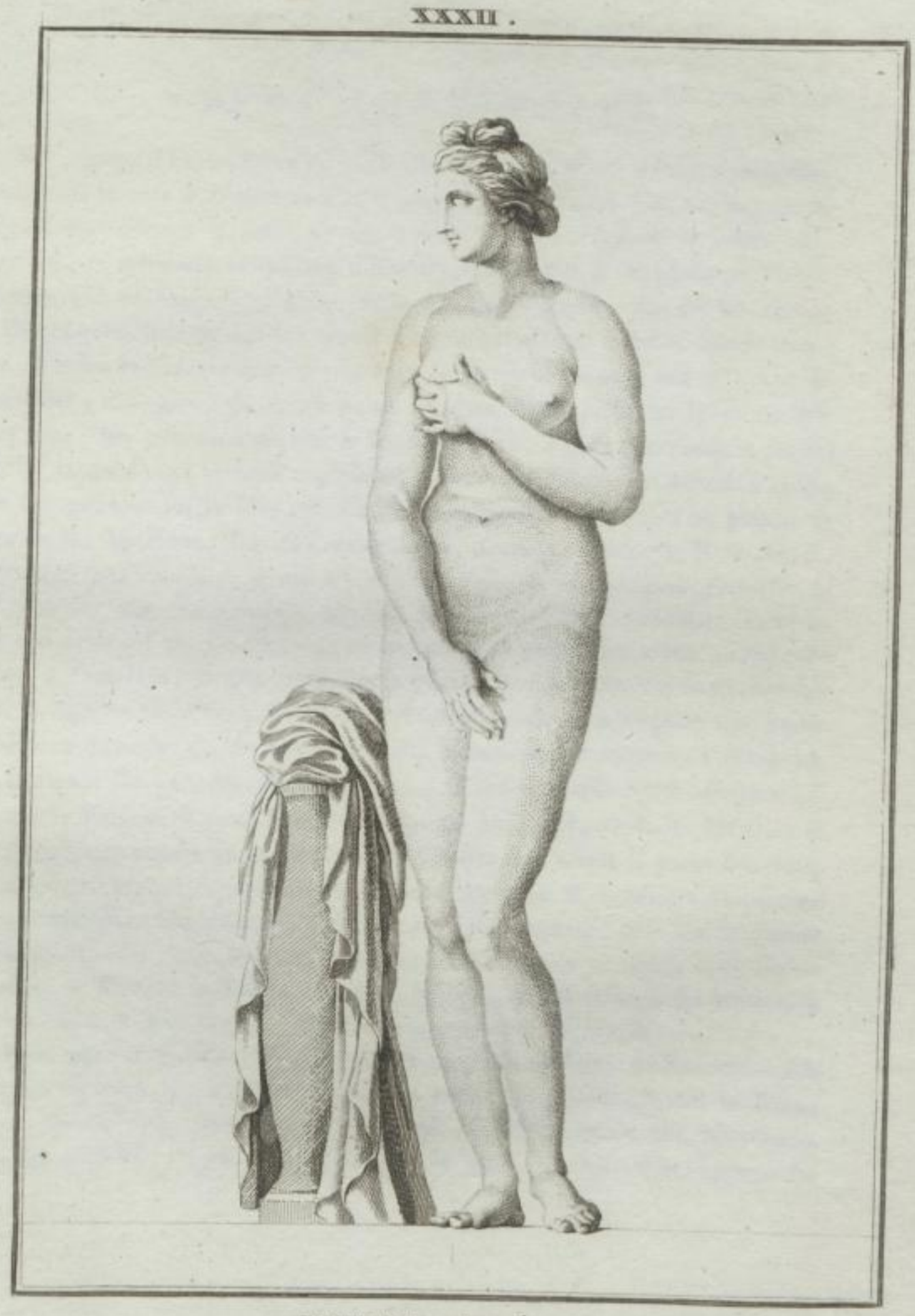
VÉNUS *DORÉE.*

Il n'eſt pas d'épithètes agréables que les Anciens ayent oublié de donner à Vénus. Celle de *Dorée* ſe lit dans Homère. Mais quel eſt le ſens précis de ce mot? M. *Larcher* va nous le dire, « *Elien*, écrit-il dans ſon ſçavant *Mémoire* » *ſur Vénus*, prend au propre les termes de *Purpurea* & d'*Aurea* qui expriment » ſeulement, à mon avis, la beauté de la Déeſſe, & qui n'auroient dû ſe » prendre qu'au figuré. C'étoit le ſentiment de Saumaiſe, dont l'autorité eſt » en ces matières du plus grand poids.

» Mais peut-être l'épithète de χρυσῆ *Aurea* lui a-t-elle été donnée à cauſe » de la richeſſe de ſes Temples, ou parce que les jeunes filles aiment à » porter de l'or, des bijoux d'or. On connoît ce Vers d'Homère, χρυσὸν » φορέουσα ἥυτε Κούρη, qui porte de l'or comme une jeune fille : ou parce » que l'or ſert beaucoup en amour; témoin la Fable de Jupiter & de

» Danaé : ou enfin parce que la couleur blonde étoit celle à laquelle les » Anciens donnoient la préférence pour la chevelure des femmes ». De toutes les étymologies de ce surnom, les plus naturelles sont, sans doute, cette dernière, & celle qu'adopte le sçavant Académicien que nous venons de citer. On ne pouvoit mieux exprimer en un seul mot la supériorité des charmes de Vénus, qu'en les comparant au métal le plus recherché, à celui qui surpasse les autres métaux, &, si l'on veut même que la comparaison se soutienne en tout, on ne pouvoit pas rapprocher plus adroitement deux objets précieux, également dangereux pour le cœur des hommes, l'or & la beauté.

Certainement en donnant à la Statue que nous avons sous les yeux le nom de *Vénus Dorée*, *Gori* adoptoit le sentiment qui rapporte ce nom à la beauté, & rien en effet ne semble pouvoir égaler les charmes de cette figure. Elle est d'une taille bien plus élevée, & l'Artiste qui l'a faite, voulant représenter une Déesse, lui a donné une proportion surhumaine. On peut admirer la finesse des contours, la vérité des formes, le douillet des chairs, les graces de chaque partie & l'accord de l'ensemble. Ce n'est pas sans raison que le Sculpteur a placé près de la Déesse un vase à parfums sur lequel est un linge. Ces attributs convenoient parfaitement à la mère des Amours, qui, curieuse d'entretenir ses charmes, aimoit à leur rendre leur fraîcheur par l'usage des bains, où, suivant les Poëtes, les Grâces s'empressoient à la servir. C'est par cette même raison que sur un antique sarcophage de marbre on avoit sculpté des linges & des vases près des Grâces pour indiquer qu'une de leurs principales fonctions étoit d'assister Vénus au bain, de lui présenter des parfums, d'en verser sur elle, d'essuyer son beau corps, de concourir toutes à la parer : & que l'on avoit mis dans leurs mains le fameux *Ceste* de cette Déesse. Les Grâces partagoient il est vrai cet emploi avec les Amours, & l'on voit dans des ouvrages anciens ces petits enfans présenter à leur mère tout ce qui peut servir à l'embellir, parfums, colliers, anneaux. Philostrate ajoute même que, pour augmenter la Cour de cette Reine aimable, plusieurs Artistes ont encore joint les Nymphes aux Grâces & aux Amours, & ces Nymphes tenoient devant-elle un miroir d'argent ou de bronze poli, Peintre fidèle, conseil de la beauté que Pallas même ne dédaignoit pas de consulter quelquefois, comme le chante Callimaque dans ses Hymnes : attribut tellement convenable à Vénus, qu'il porte le nom de *Venereum* dans des Pierres antiques, & que les Astronomes la mettent entre les mains de la Déesse. Elles offroient encore des



VENUS . dorée .

chaînes d'or, des bracelets à Vénus, &, courbées à ſes pieds, elles y attachoient des chauſſures dorées.

PLANCHE XXXIII.

VÉNUS *AMPHITRITE.*

Née, comme nous l'avons dit, de l'écume de la Mer, Vénus a naturellement reçu le nom d'*Amphitrite* d'*Anadyomène*, de *Marine*. Les Anciens qui la regardoient comme la force vivifiante de la Nature, comme la cauſe univerſelle, en adoptant le ſyſtême d'*Homère*, de *Thales* & de pluſieurs Philoſophes qui vouloient que l'eau fut le principe de tout, ont dû lui donner auſſi ces noms. Elle en recevoit encore d'autres qui avoient la même ſignification; tel eſt celui de *Pelagia* que l'on retrouve ſur des inſcriptions: tels ſont ceux de Θαλασσαιη, d'Ἐναλίη, de Βενθίη qu'on lit dans *Nonnus*. Sa naiſſance au ſein des eaux, ſon pouvoir d'engendrer tous les Êtres, n'étoient cependant pas les ſeules cauſes de ces ſurnoms: pluſieurs d'entre eux lui étoient donnés à raiſon de ſon pouvoir ſur la Mer, & c'étoit pour cette raiſon que l'on plaçoit ſa Statue ſur les Ports, ſur les Promontoires, *Lieux où*, diſoit la Muſe *Anyte*, *Vénus ſe plaît toujours à voir la Mer de deſſus le rivage pour favoriſer la Navigation des Nautonniers.* On ne peut mieux faire connoître l'empire qu'elle avoit ſur cet élément, qu'en racontant la petite Hiſtoriette qu'Athenée nous a conſervée, & que nous allons copier dans le *Mémoire* de M. *Larcher* qui la cite. « Héroſtrate, citoyen de Naucrate, acheta à Paphos une petite » Statue ancienne de Vénus. Ses affaires terminées, il retourna à Naucrate. » Lorſqu'il fut près des côtes d'Égypte, il fut accueilli d'une tempête qui » mit le Vaiſſeau à deux doigts de ſa perte. Les Paſſagers & les Matelots ſe » réfugioient auprès de la Statue de la Déeſſe. A l'inſtant il parut beaucoup » de myrthes qui répandirent une odeur agréable & rendirent l'eſpérance » aux Matelots. Les vents s'appaiſèrent, le Soleil reparut, & le Vaiſſeau entra » heureuſement dans le Port de Naucrate. Héroſtrate conſacra cette Statue » dans le Temple de Vénus avec les myrthes, fit un feſtin à ſes parens, à » ſes amis, & leur donna à chacun une couronne de myrthe ».

Pour repréſenter Vénus ſous les divers rapports de fille, de Souveraine des Plaines liquides, on a employé différens emblêmes: tantôt on voit la Déeſſe avec des chevaux marins, ſur leſquels elle eſt aſſiſe: tantôt elle eſt montée ſur des dauphins: c'eſt un Vaiſſeau qui la porte: ou bien elle s'appuye ſur

un gouvernail : quelquefois ſon char eſt formé d'une coquille, ou elle vogue ſur les eaux dans cette coquille qui lui a ſervi de berceau, ou ſimplement elle en porte une à la main. Ainſi, la peignoit-on ſouvent, nous dit *Albricius*, & c'eſt ainſi que nous l'offre encore la Statue que nous examinons. Elle n'eſt pas le fruit du plus habile ciſeau ; mais n'eſt point cependant dépourvue de beautés. Le vaſe à parfums recouvert d'un linge que l'on voit près d'elle, & la coquille qu'elle tient ſont l'ouvrage d'un Sculpteur moderne.

PLANCHE XXXIV.

VÉNUS, *Victorieuſe de Mars.*

Que Vénus ait employé toutes les reſſources de ſon ſexe pour vaincre *Mars*, ou que ſon ſeul regard ait ſuffi pour le ſoumettre, ainſi que l'a chanté Lucrèce, il eſt toujours vrai, ſuivant les Mythologues anciens, que ces Dieux ont brûlé l'un pour l'autre de la paſſion la plus vive : que Vulcain, en époux irrité, mais peu prudent, a voulu rendre l'Olympe témoin de ſon propre dèshonneur, & que, pour y parvenir, il n'a pas dédaigné, de la même main qui forgeoit la foudre, d'entrelacer les fils délicats du rets perfide dont il ſe ſervit pour les ſurprendre.

On ne pouvoit pas exprimer avec plus de graces un entretien amoureux de ces deux Divinités, que ne l'a fait dans le grouppe que nous admirons le Sculpteur habile au ciſeau duquel nous le devons. Vénus, dont tout l'enſemble annonce la tendreſſe, retient par ſes careſſes Mars qui paroît prêt à partir. Ce Dieu, la tête couverte d'un caſque, ceint d'une épée, ſembleroit annoncer par le geſte de ſes mains qu'il donne à la preſſante Vénus des excuſes valides pour la quitter ; mais ſon regard prouve ſa défaite : il la regarde trop tendrement pour pouvoir facilement ſe ſéparer d'elle.

Ce beau morceau de Sculpture a donné lieu à bien des conjectures. On a cru reconnoître dans Mars *Cn. Marc. Coriolan* & dans Vénus *Veturia* ſa mère ou *Volumnia* ſon épouſe, aux prières deſquelles il céda, lorſque Rome étoit ſur le point d'éprouver tout l'effet de ſa haine & de ſa vengeance. D'autres ont penſé que Vénus étoit *Fauſtine*, & Mars *Marc-Aurèle* qu'elle ſçut retenir par ſes careſſes au moment où il brûloit d'aller faire la guerre aux Nations barbares. Les traits des deux figures ſembloient devoir favoriſer cette ſeconde opinion. *Gori* cependant, après l'avoir adoptée pendant long-tems, l'a depuis abandonnée. Il y a des Amateurs qui ont voulu ſous ces deux figures reconnoître *Fauſtine* & le fameux Gladiateur qu'elle aima ; mais, au jugement des

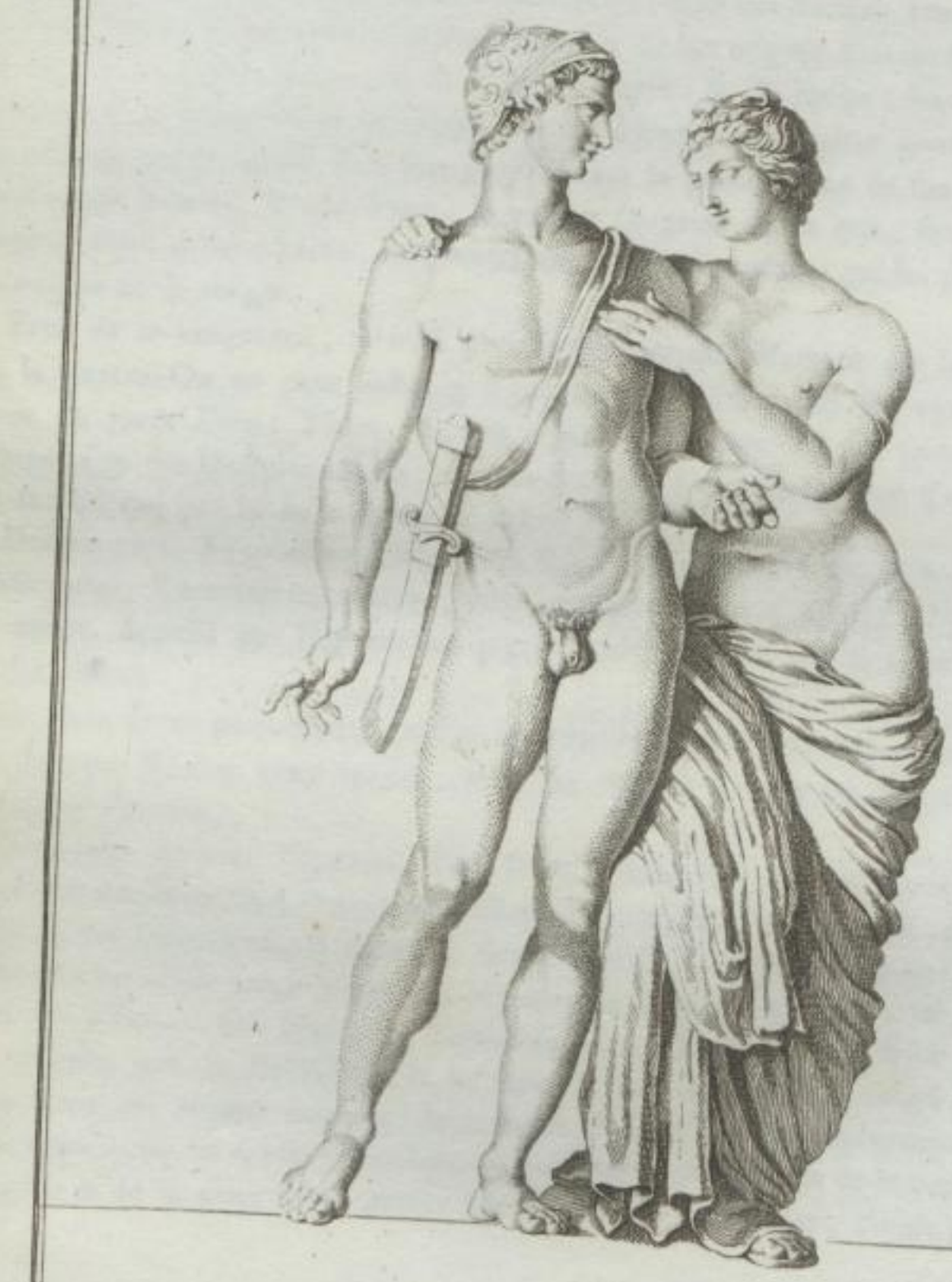
SLUB
Wir führen Wissen.

XXXIII.

VENUS. Amphitrite.

SLUB
Wir führen Wissen.

XXXIV.



VENUS . Victorieuſe de Mars .

Connoiſſeurs & des Sçavans, ce même grouppe ne peut pas repréſenter ces objets que l'imagination ſouvent trompeuſe veut faire voir, & tout annonce en lui une antériorité flatteuſe qui détruit ces illuſoires fiétions.

PLANCHE XXXV.

MARS.

Les Grecs & les Latins ont adoré le Dieu *Mars*; mais ces Nations, auxquelles la Mythologie doit ſes embelliſſemens, ont varié ſur ſon origine. Suivant *Homère* & les autres Poëtes Grecs, il étoit fils de Jupiter & de Junon : les Poëtes Latins, en le faiſant naître de Junon, ne lui donnent pas Jupiter pour père: ils veulent que la Déeſſe l'ait mis au jour ſans la participation de ſon époux ni d'aucun homme, & que Flore, la voyant chagrine de ce que, ſans elle, Jupiter avoit enfanté Pallas, lui montra une plante fécondante qui lui procura le moyen de ſe venger.

Fruit de la vengeance, il n'eſt plus ſurprenant que Mars ait été le Dieu de la guerre. On ne peut indiquer d'une manière sûre à qui fut confié le ſoins du jeune Dieu; *Théro*, dit-on, fut ſa nourrice : il fut formé par Priape, l'un des Dactyles Idéens, ſuivant quelques Auteurs, & ſelon d'autres, ce fut lui qui par la ſuite forma ce même Priape.

Devenu père, à l'occaſion d'*Alcippe* ſa fille, que violenta le fils de Neptune *Hallirrotius*, il commit un meurtre, & le téméraire amant d'*Alcippe* périt ſous ſes coups. Appellé par Neptune au jugement des douzes grands Dieux, il en fut abſous.

Ce Dieu féroce ne contracta pas d'union légitime, quoique quelques Auteurs lui donnent *Nériène* pour épouſe; mais ſes volages amours lui procurèrent beaucoup d'enfans.

Ce n'étoit qu'avec l'appareil d'un Dieu redoutable que les Anciens ſe repréſentoient Mars. Son nom chez les Grecs vouloit dire *Dommage*, &, dérivé de la langue Hébraïque, il ſignifioit *fort* & *terrible*. Les autres ſurnoms qu'il reçut de tous côtés annonçoient ſon impétuoſité dans les combats; tel étoit celui de *Thurius*. On l'appelloit l'*exterminateur*, l'*homicide*. On diſoit qu'il ne reſpiroit que la deſtruction & le meurtre. Les épithètes d'*aveugle*, de *ſanguinaire* lui étoient données; le nom de *Saliſubſulus* qu'employoient les Latins annonçoit ſes danſes guerrières. Si quelquefois on hazarda de le nommer *Silveſtris* & de le prier de conſerver les biens de la campagne, c'étoit parce

qu'il paſſoit pour les ravager ; enfin il ne reçut des Romains le ſurnom de *Père* que parce qu'ils croyoient que Romulus étoit né de lui & de *Rhea Sylvia*. Son char étoit conduit par *Bellone* : ſes chevaux nés de *Borée* & d'*Erynnis* ſe nommoient la *terreur* & la *crainte* : la fureur & la colère ornoient ſon caſque : ſa cuiraſſe portoit les images des animaux les plus redoutables : la Renommée marchoit devant lui pour annoncer les effets de ſa rage. Les ſacrifices qu'on lui offroit d'abord étoient bien dignes de ce Dieu : le ſang humain arroſoit ſes Autels, & les Gaulois nos Pères, au rapport de Lactance, ne rougiſſoient pas ſous le nom d'*Heſus* de lui offrir pour victimes leurs ſemblables, & ces victimes, qui parurent annoncer trop de barbarie, furent remplacées par l'immolation de pluſieurs animaux dont les goûts ſe rapportoient à ceux du Dieu ; c'étoit le ſanglier dévaſtateur, le loup féroce, le coq guerrier, la pie carnacière & le vautour ſanguinaire. Pour couronner la tête de ce Dieu, l'on n'avoit pu trouver que l'herbe qui put lui convenir, l'herbe qui n'eſt jamais plus abondante que ſur les terres abreuvées de ſang, l'herbe qui ne croit jamais plus librement que pendant les guerres qui occupent les bras précieux des Laboureurs.

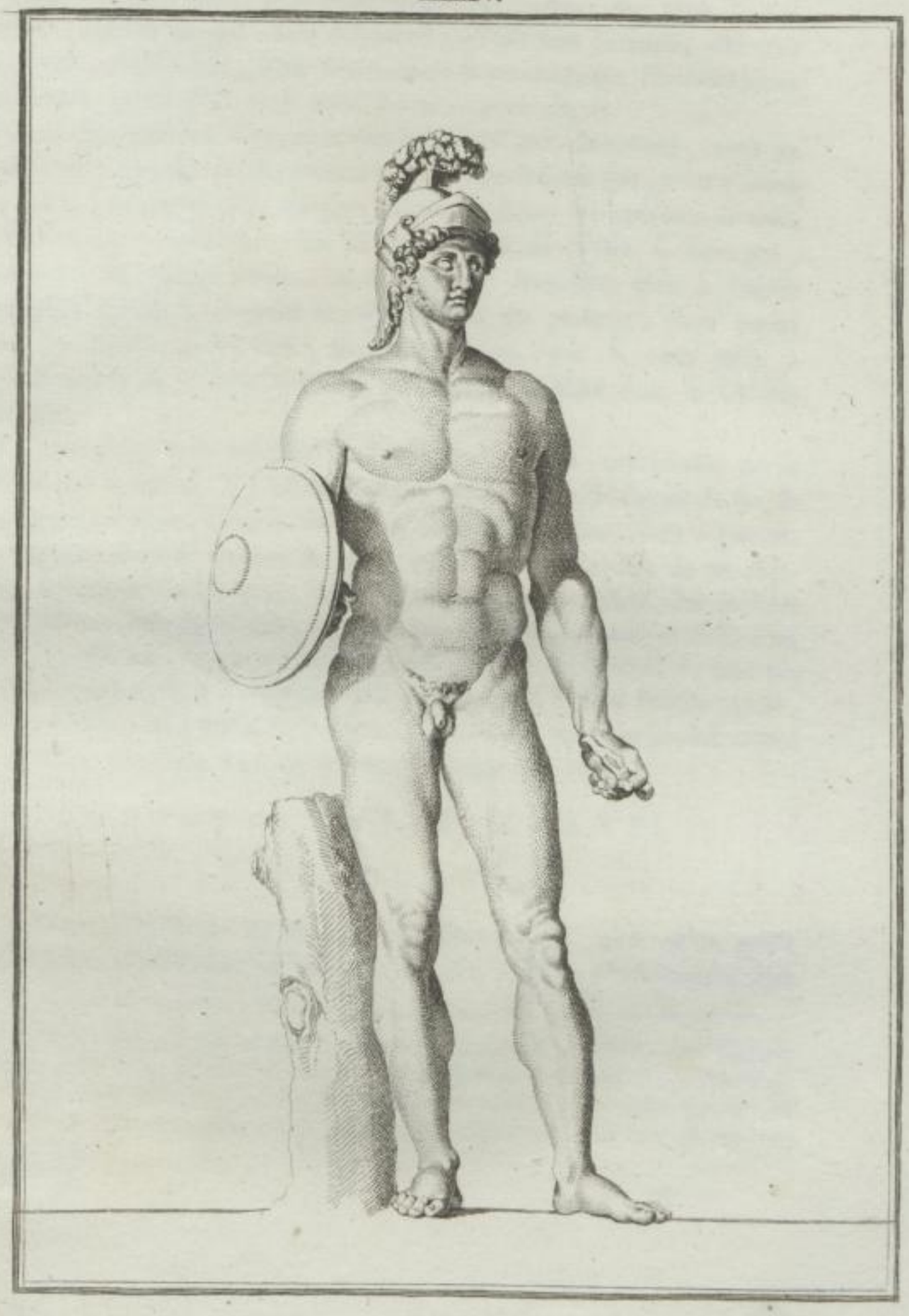
Telle fut l'idée que les Anciens ſe firent du Dieu Mars. On a cherché dans le tiſſu des Fables, qu'il a fait naître & que l'imagination a embellies, à retrouver l'hiſtoire, & l'on a voulu que Mars ne fut que *Belus* ou le fameux *Nembrot*, dont parlent les divines Écritures. D'autres Écrivains ont cru retrouver dans l'hiſtoire fabuleuſe de Mars des allégories morales, & *Noël le Comte* s'eſt plû à les indiquer : ainſi Mars n'eſt dit naître de Junon que parce qu'elle eſt la Déeſſe des richeſſes qui engendrent les diſſenſions & les guerres ; *Thero* n'eſt ſa nourrice, que parce qu'elle eſt l'image de la cruauté, &c. On penſe bien que *Mars* offrant à nos yeux une planète, a donné auſſi lieu à l'explication Aſtronomique des fables qui le concernent. On en a fait encore de Phyſiques, &, parmi ces dernières, nous nous contenterons de rapporter celle de M. *Bergier*.

Suivant cet érudit Écrivain, la fable de Mars eſt bien ſimple. Son nom qu'il dérive d'Ἄρρην d'Ἄρσην n'a point la ſignification ſanguinaire qu'on lui prête, il ne veut dire que *l'humide*, *le pluvieux*, & il n'eſt pas étonnant quon lui donne pour mère Junon Déeſſe de la pluie.

« Le prétendu crime de Mars, continue le même Auteur, étoit d'avoir tué » *Halirrotius*, fils de Neptune. Ἁλιρρόθιος, ſignifie qui coule dans la Mer ; » c'étoit un ruiſſeau : on l'avoit, ſans doute détourné, ou fait diſparoître par

SLUB
Wir führen Wissen.

XXXV.



MARS.

SLUB
Wir führen Wissen.

» par une chauſſée ou par un foſſé fait avec un hoyeau ; voilà comme
» Ἄρης le fer avoit tué *Hallirrothius*. Celui-ci, ajoute-t-on, avoit abuſé
» d'*Alcippe*, fille de Mars; c'eſt pour venger cet outrage que Mars le tua.
» Ἀλκίππη, ſignifie ce qui coule fortement, c'étoit une fontaine; elle étoit
» fille d'Ἄρης, c'eſt-à-dire, d'un lieu humide & marécageux; *Hallirothius* en
» avoit abuſé, parce qu'il avoit mêlé ſes eaux avec elle ».

En citant les différens interprêtes des Fables & leurs ſentimens, nous ne prétendons certes pas les donner comme notre propre ſyſtême (1), nous n'avons jamais voulu que mettre ſous les yeux de nos Lecteurs les opinions diverſes que les Fables ont enfantées, les laiſſant maîtres de choiſir à leur gré, ou même de les rejetter toutes. La diverſité des ſentimens plaît à l'eſprit comme plaît à l'œil la diverſité des fleurs dans un parterre, dans lequel on peut les cueillir ou les laiſſer repoſer ſur leurs tiges. Il nous reſte à parler maintenant de la ſuperbe Statue qui repréſente Mars dans la Galerie de Florence.

Cette Statue, qui étoit autrefois au Palais *Pitti*, eſt un ouvrage rare par ſa matière & par ſa beauté. Elle eſt de *Baſalte*, marbre qui a la dureté du fer, & que les Égyptiens découvrirent en Éthyopie, comme le dit Pline. Nous regrettons de ne pas connoître le ſçavant Artiſte à qui l'on eſt redevable de ce chef-d'œuvre. Le corps du Dieu eſt d'une Stature preſque coloſſale, les muſcles en ſont reſſentis ſans ſéchereſſe : la tête, que ſurmonte un caſque orné d'un Panache, a une majeſté vraiment divine qui tempère la ſévérité de tous ſes traits. Un bouclier couvre l'un des bras, tandis que l'autre ſemble agiter, avec cette aiſance qu'a ſçu ſi bien peindre *Anacréon*, un long javelot auquel on a ſubſtitué une épée dont on ne voit plus que les reſtes.

PLANCHES XXXVI, XXXVII.

MERCURE.

Nous donnons la Statue de *Mercure* ſous deux aſpects, pour qu'on puiſſe jouir des beaux détails que l'on découvre en elle. C'eſt le chef-d'œuvre d'un

(1) Nous faiſons cette réflexion au ſujet du *Journal de Nanci*, (N°. XXVIII), dont l'Auteur s'étonne que nous ayons pu citer le ſentiment de M. *Guérin du Rocher* ſur la guerre de Troye, quand nous avons parlé de *Théſée*. Lorſque M. *Guérin* publiera ſon ouvrage ſur cette matière, il faut croire qu'il ſe ſera muni d'armes défenſives. Nous nous contenterons d'être Spectateurs.

Statuaire Grec, & tous nos Artiſtes modernes le regardent comme un de leurs plus précieux modèles : ſans avoir même de grandes connoiſſances de l'Art on la voit avec admiration & plaiſir. Toutes les parties de ce beau corps forment le plus flatteur enſemble. Appuyé ſur un tronc d'arbre, le Dieu ſemble un inſtant ſe repoſer au milieu de ſes courſes. D'une main il paroît avoir tenu le caducée qui déſignoit ſon miniſtère & que le tems a fait périr; de l'autre, il portoit, à ce que nous croyons, un rouleau, volume des Anciens; cet attribut convenoit parfaitement au Dieu, qui chez les Mythologues le diſpute à Apollon pour l'invention des Arts : il pouvoit d'ailleurs lui être donné comme au conducteur des Ombres, qui, portant ſur un livre les noms des hommes tant déſunts que vivans, publioit à haute voix ceux des morts qu'il remettoit à *Caron* aux rives du Styx.

Au ſommet du tronc ſur lequel s'appuie le Dieu, l'on remarque la dépouille d'un bélier. Ce n'eſt pas ſans raiſon que le Sculpteur inſtruit a joint à ſa figure cet autre attribut qui indique dans Mercure le Dieu tutélaire des Paſteurs & des troupeaux, l'une des ſources les plus fécondes de la richeſſe des Nations.

Pluſieurs Écrivains croyent que Mercure n'a jamais exiſté, & que par l'emblême de ce Dieu l'on a voulu déſigner la formation du langage, l'uſage des Caractères, les découvertes Aſtronomiques, la Navigation, l'invention de la Géométrie, de la Muſique & des autres Arts : ainſi le penſent *les Auteurs de la deſcription des Pierres gravées d'Orléans. Court de Gébelin* veut que la fable de Mercure déſigne l'invention de l'Aſtronomie chez les Orientaux, &, comme l'a remarqué M. l'Abbé *Bergier*, l'explication qu'il a donnée de ſon ſyſtême eſt ingénieuſe & très-bien ſoutenue.

Noël le Comte n'a pas moins bien ingénieuſement appliqué à ſon ſyſtême de leçons morales ou phyſiques, toutes les qualités que l'on attribue à Mercure & tous les attributs qu'on lui donne. M. *Bergier* recourant, ſuivant ſon uſage, aux étymologies, rapproche les fonctions, les attributs & ſur-tout la génération de ce Dieu, de ſon ſyſtême *aquatique*. « Hermès, nous dit-il, » peut ſignifier coulant, puiſque ἕρμος eſt une rivière d'Ionie; il a donc pour » père Jupiter ou la pluie : alors Maïa, l'une des Atlantides, c'eſt-à-dire, » une fontaine ou un aqueduc, peut très-bien être ſa mère. Il n'eſt pas » impoſſible qu'il y ait eu au pied du Mont Cyllenius un ruiſſeau nommé » Hermès, & une fontaine nommée Maïa, que la pluie faiſoit ſouvent enfler ».

SLUB
Wir führen Wissen.

MERCURE.

SLUB
Wir führen Wissen.

MERCURE.

SLUB
Wir führen Wissen.

Les Mythologues reconnoiſſent pluſieurs Mercures : Lactance le Grammairien en compte quatre; le premier, fils de Jupiter & de Maïa; le ſecond, du Ciel & du jour; le troiſième, engendré par Bacchus & né de Proſerpine; le quatrième, qui doit l'exiſtence à Jupiter & à Cyllène. Suivant Cicéron, on doit en reconnoître cinq. « L'un fils du Ciel & du Jour;..... un autre fils » de Valens & de Phoronis, c'eſt celui qui, nommé *Trophonius*, habite ſous la » terre. Le troiſième, eſt né de Jupiter & de Maïa.... le quatrième a pour » père le Nil.... le cinquième, que les Phénéates honorent, eſt celui qui tua, » dit-on, Argus, & qui, pour cette raiſon, obtint l'empire de l'Égypte, & » donna aux Égyptiens des Loix ainſi que la connoiſſance des Lettres ».

L'Abbé *Bannier* réduit à deux tous ces Mercures : il veut qu'il n'y en ait jamais eu davantage, ne reconnoît conſéquemment que l'ancien Mercure, le Thot ou Thaut des Égyptiens, qui étoit contemporain d'Oſiris, & celui qui, ſelon Héſiode, étoit fils de Jupiter & de Maïa. Suivant lui, le Mercure Égyptien étoit l'ame du conſeil d'Oſiris & le miniſtre de la régence d'Iſis. Ce fut lui, ajoute ce même Auteur, qui, « occupé des Sciences les plus ſublimes, acquit » de grandes connoiſſances dans les Mathématiques, dans la Géométrie, & » apprit aux Égyptiens la manière de meſurer leurs terres, dont les limites » étoient ſouvent dérangées par les accroiſſemens du Nil, afin que chacun » pût reconnoître la portion qui lui appartenoit. Enfin il y eut peu de Sciences » dans leſquelles il ne fit de grands progrès. Il inventa l'uſage de ces lettres » myſtérieuſes qu'on appelle Hyérogliphiques, & qui ne ſervirent dans la ſuite » que dans les matières qui concernoient la Religion. » Le ſecond Mercure, fils de Jupiter & de Maïa, eſt, ſi l'on s'en rapporte au même Écrivain, l'un des Princes Titans. Formé dans les Sciences des Prêtres Égyptiens, chez leſquels il avoit voyagé, il connoiſſoit leur Théologie & excelloit dans la magie, ce qui le fit conſulter & le fit paſſer pour l'interprête des Dieux, dont il enſeigna le culte au Peuple. Pendant la vie de Jupiter ſon père, ce Mercure étoit l'ame de toutes les négociations, c'eſt ce qui le fit paſſer pour meſſager des Dieux, & ſes ſuccès dans ces traités le firent conſidérer lui-même comme le Dieu de la paix & des alliances. Confident intime de l'auteur de ſes jours, il devint le médiateur de ſes galants projets, & cette fonction peu digne d'une Divinité, a fait donner ſon nom à ces hommes peu délicats, qui, de nos jours, ne rougiſſent pas de conduire des intrigues & de ſeconder les galantes entrepriſes..... Son éloquence ayant contribué beaucoup à polir les ſujets de ſon père, il en fut regardé comme le Dieu.

On lui devoit dans l'Italie, les Gaules, l'Eſpagne & les Mauritanies qu'il gouverna les principes du commerce & des Arts, & ce qui contribue le plus au bonheur de la ſociété, de bonnes Loix.

Ce ſont ces deux Hiſtoires, ajoute l'Abbé *Bannier*, qui chargées d'une infinité d'allégories, ont fourni aux Grecs toutes les Fables qu'ils racontent de leur Mercure.

Aux ſyſtêmes que nous venons de citer, ajoutons-en encore quelques-uns qui ne feront que démontrer de plus en plus combien eſt incertain tout ce que l'on peut dire ſur les antiques narrations, que les Poëtes nous ont faites en chantant les exploits de leurs Dieux.

Bochart croit que l'hiſtoire de *Chanaan* a ſervi de baſe à celle de Mercure, & rien n'eſt plus ingénieux que le parallèle qu'il fait à ce ſujet.

« 1°. L'un & l'autre, dit-il, paſſe pour être fils de Jupiter ou d'Hammon; » 2°. l'un & l'autre a pris ſon nom des *Marchandiſes*, car en Hébreu *Chanaan* » veut dire *Marchand*, 3°. de même que *Chanaan* eſt dit le ſerviteur de » ſes frères, les idolâtres ont peint Mercure faiſant dans le Ciel les fonc- » tions de ſerviteur, &, de-là ſa plainte contre Maïa ſa mère dans un » des dialogues de *Lucien*; *ſeul*, lui dit-il, *devrois-je être chargé de* » *tant d'occupations qui me haraſſent? Dès le matin il me faut nettoyer la* » *ſalle du feſtin, préparer celle de l'Aſſemblée, &, quand tout eſt arrangé,* » *paroître devant Jupiter, attendre ſes ordres, les prendre & les porter tout le* » *jour aux extrémités des Cieux & par toute la terre.... Le fils d'Alcméne, le* » *fils de Semelé, nés de mères malheureuſes, font en paix leurs repas, & moi qu'a* » *mis au monde l'Atlantide Maïa, je ſuis à leurs ordres.... Non, ſur la terre* » *il n'eſt pas d'eſclave dont on puiſſe comparer la ſervitude à la mienne*; 4°. » on n'a donné à ce Dieu la garde des chemins que parce que les Phéniciens » ou Chananéens ont oſé les premiers naviger vers les terres les plus éloi- » gnées; 5°. les aîles de Mercure ne ſont que les voiles des vaiſſeaux Phé- » niciens, de même qu'il n'eſt Dieu du commerce & des larrons que parce » que ces peuples ſortis de Chanaan furent les premiers commerçans, & que » le commerce enfante bien des fourberies & des vols; 6°. ſi l'on fait Mercure » père de l'éloquence; c'eſt que les Phéniciens ont porté les lettres en Grèce; » 7°. la lyre, que ſon nom Grec κίνυρα déſigne être une invention des » Phéniciens, ne lui eſt attribuée qu'à cauſe de cette origine; 8°. on n'invoque » Mercure comme l'Auteur de l'Aſtronomie, que parce que les enfans de

» Chanaan, dans leurs Navigations, dirigeoient leurs courſes à l'aide des aſtres, » & que les premiers il les ont fait connoître aux Grecs ; 9°. Chanaan étoit » fils de Cham, & celui-ci s'étant réjoui du ſpectacle que l'yvreſſe de Noë » lui avoit offert, on a fait de Mercure le meſſager de la diſſolution & l'ap- » pareilleur des Amours : c'eſt même pour cette raiſon qu'on le repréſentoit » dans un état obſcène ; 10°. enfin les Anciens ne lui faiſoient des libations » de lait & de miel que parce que le lait & le miel, ſuivant les Écritures, » ſembloient couler de la terre de Chanaan, dont ils peignoient l'abon- » dance ».

Jean Nicolaï, d'accord avec *Huet*, croit que Mercure eſt le même que Moyſe, & la verge du divin Légiſlateur eſt dans leurs écrits comparée à la baguette & au caducée de Mercure ; *Fourmont* le rapproche d'*Éliézer* & trouve en eux une parfaite reſſemblance.

Quant aux allégories employées pour déſigner les grandes qualités attribuées à ce Dieu, pluſieurs s'expliquent naturellement. Si l'on voit une chaîne d'or ſortir de ſa bouche & enchaîner les oreilles de ceux qu'il vouloit conduire, on doit auſſi-tôt reconnoître le pouvoir de l'éloquence qui comme une chaîne attache l'Auditeur atteint à ſon ame & captive ſon cœur malgré lui. A-t-on donné à ce Dieu la moitié du viſage lumineuſe & l'autre ſombre ? Ses fonctions près de Pluton & de Jupiter ſont ainſi caractériſées. Tient-il une bourſe ? C'eſt le commerce qu'elle déſigne. La baguette miſe entre les mains de Mercure eſt une de ces armes que les Anciens donnoient à leurs magiciens & qui convenoit parfaitement à un Dieu, qui évoquoit les Ombres & faiſoit mille prodiges. Le caducée, dont les Poëtes attribuent l'origine, à l'aventure de Mercure qui, rencontrant deux ſerpens acharnés ſe battre, les ſépara en jettant entre eux une baguette qu'il tenoit d'Apollon, eſt le ſigne de la paix & des alliances dont on le fait Dieu ; c'eſt l'arme de la bienfai- ſance. Le manteau qu'Apulée nomme *Ephebica Chlamys* eſt un ſymbole de l'éloquence, & les aîles que l'on attache au pétaſe du Dieu, de même que ſes talonières ſont autant alluſion à la vîteſſe des paroles qu'Horace peint ſi bien à *Lollius* portées ſur des aîles pour ne plus revenir, qu'aux fonc- tions de meſſager des Dieux. L'énergie que l'on donne ſouvent dans ſes figures aux organes de la génération, annonce quelle doit être la vigueur, l'abondance & la fécondité du diſcours, ainſi que le dit Porphyre, dont nous retrouvons le fragment dans Euſèbe. Enfin ſous la figure de ces *Termes*

quarrés qui bornent & limitent les chemins, on retrouve le ſymbole de celui qui, comme nous l'avons déjà dit, avoit appris aux Égyptiens à limiter leurs terres de manière à les reconnoître après les inondations du Nil.

Le culte de Mercure étoit ſingulièrement répandu. On lui faiſoit des fêtes; les *Mercuriales*, les *Hermées* ſont connues. Elles étoient célébrées par les Athéniens dans les Gymnaſes, & ces fêtes n'étoient rien moins que pudiques. Dans l'Arcadie les Phénéates imitoient les Athéniens; les Cylléniens dans l'Élide. Dans la Béotie les Tanagréens lui faiſoient auſſi des ſolemnités. Les Crétois pendant les *Hermées* ſervoient leurs eſclaves comme les Romains pendant les Saturnales. On plaçoit des *Hermès* aux veſtibules des maiſons & des Temples, & ſouvent on leur donnoit des couronnes que l'on avoit portées dans les feſtins.

Parmi les offrandes dont on faiſoit hommage à ce Dieu, l'on mettoit les langues des victimes, comme le prouve Homère. Quant à l'origine de cet uſage, il y a deux opinions. Les uns penſent qu'*Alcathoüs*, fils de Pélops, ſoupçonné d'être un des auteurs de la mort de Chryſippe & obligé de fuir, avoit fait rencontre d'un lion qui déſoloit toutes les terres dépendantes de Mégare, & vers lequel les Rois & les habitans de cette Ville avoient déjà envoyé quelques braves; que l'ayant combattu & mis à mort, il lui avoit arraché la langue, & l'avoit cachée dans un ſac, puis étoit entré dans Mégare; que les Envoyés de retour s'étant glorifiés d'avoir fait périr le lion, *Alcathoüs* les avoit confondus en en montrant la langue, & que le Roi, tranſporté de joie, dans un ſacrifice qu'il offrit en action de grace, avoit fait de cette langue une dernière offrande, ce qui avoit introduit l'uſage d'offrir à Mercure les langues des victimes à la fin des ſacrifices. D'autres croyent que les langues des animaux immolés n'étoient offertes à Mercure que pour marquer par-là l'éloquence de ce Dieu : ou pour prouver, comme dit *Noël le Comte*, que la langue doit être ſoumiſe à la raiſon & à la prudence. On lui préſentoit quelquefois du miel & du lait : quelquefois on lui immoloit des veaux & des coqs : les Égyptiens lui conſacroient la cycogne, qui étoit chez eux l'animal le plus renommé après le bœuf. Faut-il que les Gaulois nos Pères, pour honorer ce Dieu ſous le nom de *Theutatès*, ſe ſoient teints du ſang de leurs frères, & qu'ils n'ayent pas borné leurs offrandes à celles que faiſoient, au rapport de *Suidas*, les Voyageurs qui lui donnoient les prémices des fruits!

PLANCHE XXXVIII.

HERMAPHRODITE.

Le choix des Statues raſſemblées dans le Muſeum des Médicis eſt ſi beau que les louanges renaiſſent à chaque objet que l'on conſidère : & l'on ne peut aſſurément nier que l'*Hermaprodite* dont nous offrons la repréſentation dans cette Planche, ſoit un chef-d'œuvre. Fait de mabre de Paros, entier dans toutes ſes parties, cet ouvrage accompli nous offre toutes les graces que la Nature peut offrir à l'art & que l'art peut exprimer. A la manière des Anciens, ſur une peau de lion qui recouvre le ſimple pavé de pierres qu'on lui a donné pour lit, cette figure eſt étendue de manière que l'on peut appercevoir les deux ſexes, & il faut avouer que lorſque l'on conſidère ſucceſſivement ſes différentes parties, on ne ſçauroit prononcer duquel elle tient plus ſpécialement, tant les caractères qui les diſtinguent ſont adroitement conſervés. Les mains potelées, la tournure des bras, la coëffure, le diadême, le ſein annoncent une femme, & les organes apparens de la virilité déſignent un homme.

Parmi les Statues d'*Hermaphrodite* connues, celle-ci tient ſans doute le premier rang; long-tems elle fut à Rome dans le Palais *Ludovici*, comme l'atteſtent les armes de cette Maiſon que l'on apperçoit ſur la baſe de bois qui eſt placée ſous celle de marbre. Quelque beau que ſoit l'*Hermaphrodite* de la vigne *Borghèſe*, découvert au commencement du ſiècle dernier, près des Thermes de Dioclétien, celui de Florence a ſur lui l'avantage de n'avoir pas eu beſoin des talens d'un Sculpteur moderne, même du *Bernin*, pour être reſtauré, & M. de *Caylus* en publiant l'*Hermaphrodite* deſſiné par *Vaſſé*, d'après le marbre Grec qu'il poſſédoit, dit qu'il ſe gardera bien de le mettre au-deſſus des deux figures qui ſont en Italie. On pourroit croire en voyant la ſupériorité du travail & les charmes de cette Statue, qu'elle eſt l'ouvrage de *Polyclès*, ce Sculpteur habile qui, au rapport de *Pline*, en a fait une de ce genre; mais on ne peut ſur ce point rien aſſurer.

Le mérite du Sculpteur eſt d'autant plus grand qu'il avoit à vaincre la difficulté d'exprimer en un ſeul ſujet deux ſexes différens & que la Nature ne lui offroit point un modèle qu'il put imiter. Alors il dut être Créateur, & il fallut que ſon génie enfantât la réunion harmonieuſe de mille Beautés

naturellement excluſives. Il n'eſt pas en effet *à croire*, comme le remarque M. le Comte de *Caylus* dans ſes *Antiquités Grecques, que les Statues de ce genre puiſſent être regardées comme des imitations ſimples d'un jeu de la Nature, ce Phénomène ayant été dans tous les tems auſſi rare qu'aujourd'hui.* Nous penſons que le mot *rare* dont il ſe ſert offre encore une idée trop étendue, parce qu'il ſuppoſe l'exiſtence poſſible de ces ſortes d'êtres, ce que le Sçavant Antiquaire nie enſuite lui-même avec tous les Phyſiciens éclairés, qui ſous le nom impropre *d'Hermaphrodites* ne reconnoiſſent que des *Androgines*, eſpèces de monſtres informes & rebutans dans leſquels on peut quelquefois appercevoir l'apparence des deux ſexes, mais jamais la réalité.

Nous renvoyons aux ouvrages des Naturaliſtes ceux qui ſeroient curieux de trouver la ſource de l'erreur qui a fait croire aux *Hermaphrodites*, & nous nous contenterons de dire que nous les regardons comme une invention des Grecs, qui, paſſionnés pour les plaiſirs, & exceſſivement amoureux de toute eſpèce de beauté, ſe feignoient ainſi un double objet de jouiſſance : ou dont l'imagination féconde, brillante & jalouſe de tout embellir, aura voulu, par cette réunion chimérique des deux ſexes, nous donner l'idée raffinée de celle trop déſirable des graces, de la beauté, de l'eſprit, des connoiſſances & des talens dans un même individu. La Fable même qui nous repréſente l'*Hermaphrodite* comme un fruit étonnant des amours de Mercure & de Vénus, ſemble confirmer cette dernière conjecture.

Les aventures du fils étrange de ces deux Divinités avec la Nymphe *Salmacis* ne prouve pas ſa réelle exiſtence, & ſi l'on conſulte *Vitruve*, *Strabon*, *Lilio-Giraldi*, *Bannier*, l'on reconnoîtra facilement que le génie ſeul d'Ovide a fait éclore cette hiſtoire fabuleuſe, pour ſervir de voile à ce qui ſe paſſoit en Carie, près de la ville d'Halicarnaſſe, au bord d'une fontaine qui portoit le nom de *Salmacis*, & près de laquelle étoit conſtruit un Temple de Mercure & de Vénus.

PLANCHE XXXIX.

L'AMOUR *lançant des flèches.*

Les Égyptiens & les Grecs admettoient deux Amours, l'un *céleſte*, l'autre *vulgaire*. Les Anciens ont multiplié celui-ci, ſuivant les différentes affections des hommes. On peut voir ce qu'en diſent *Philoſtrate* & *Vigenère*, ſon érudit Traducteur.

SLUB
Wir führen Wissen.

HERMAPHRODITE.

L'AMOUR lançant des Fléches.

SLUB
Wir führen Wissen.

Traducteur. Ces derniers Amours étoient, disoit-on, enfans des Nymphes, & *Claudien* dans ses Vers exprime leurs diverses occupations, ainsi que celles de l'Amour *céleste* qu'on regardoit comme fils de Vénus :

Armés d'un carquois d'or, jouant sur le rivage,
Est un Essaim léger formé de mille Amours :
Frères, on les connoît aux seuls traits du visage :
Ils ont au même instant vû s'éclorre leurs jours :
Des Nymphes ces Enfans ont reçu l'existence.
Un autre Amour par-tout exerce sa puissance,
Fils de Vénus, des Dieux le cœur est dans ses mains :
Il règne en Souverain au séjour du Tonnerre,
Et, content de frapper les Maîtres de la terre,
Laisse aux autres blesser le reste des humains (1).

Longus, dans son charmant Roman de Daphnis, a peint à-peu-près de même le pouvoir du Dieu, dont voici la Statue. « L'Amour ! fait-il dire par Philétas, » l'Amour ! C'est un Dieu jeune & beau. Il aime la jeunesse, il cherche la » beauté & donne des ailes aux ames. Quant à sa Puissance, elle est si grande, » que celle de Jupiter ne sçauroit l'égaler. Il commande aux Élémens, il com- » mande aux Astres, il commande même aux Dieux ses égaux. Vous n'avez » pas plus d'empire sur vos chèvres & sur vos brebis. Toutes les fleurs sont » l'ouvrage de l'Amour.... Par lui soufflent les vents & coulent les fleuves, &c.... »

C'est dans l'action d'essayer ses forces à tirer de l'arc, ou de lancer ses flèches vers les Dieux qu'il veut soumettre, que le Sculpteur a représenté ce petit

---

(1) *Mille pharetrati ludunt in margine fratres,*
Ore pares, ævo similes, gens mollis amorum,
Hos Nymphæ pariunt : istum Venus aurea Solum
Edidit. Ille Deos cælumque & sidera cornu
Temperat, & summos dignatur figere Reges ;
Hi plebem feriunt.

Claudian. *De Nuptiis Honorii.*

Dieu dans la Statue que nous avons ſous les yeux. Elle eſt d'une médiocre grandeur ; mais d'une grande beauté. La tête tournée vers les Cieux, ce petit Dieu ſemble ſuivre de l'œil le trait qu'il vient de lancer : ſon bras gauche tendu tient le reſte de l'arc, & le droit agréablement ployé indique, ainſi que le mouvement donné aux doigts, que la flèche ne fait que de partir. Les muſcles du corps annoncent ſa vigueur, mais ils ne ſont pas prononcés de manière à détruire cette molleſſe qu'exige l'âge du jeune Dieu. Le long de ſa jambe gauche ſe voit un carquois poſé contre un tronc qui eſt derrière l'Amour, & ce carquois, qui n'eſt pas encore épuiſé, contient de ces flèches, dont Vénus, elle-même, dans *Moſchus*, ſe plaint ainſi que ſon fils lui faſſe ſentir l'amertume :

A ſon dos ſuſpendu brille un petit carquois,
Qui cache dans ſon ſein des flèches meurtrières,
Dont le méchant plus d'une fois
Fit ſentir à mon cœur les bleſſures amères (1).

PLANCHE XL.

L'AMOUR ET PSYCHÉ.

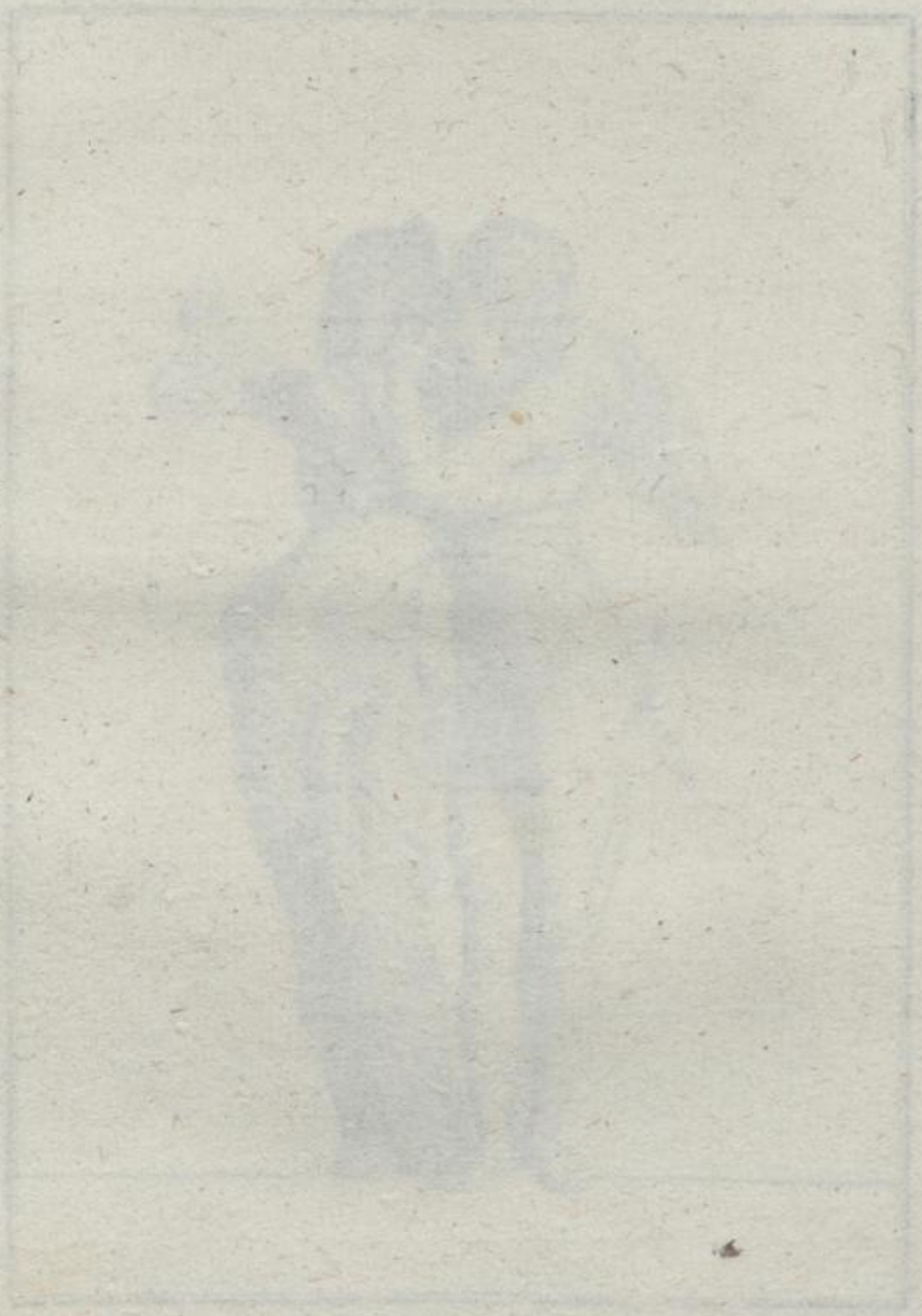
Pour peu que l'on ait d'amour pour les belles Antiquités & quelque connoiſſance de l'Art, on ne ſçauroit raſſaſier ſa vue du grouppe de l'*Amour* & de *Pſyché* que conſerve le *Muſeum de Florence*. C'eſt un chef-d'œuvre de l'un des plus habiles Statuaires de la Grèce, & cet ouvrage fait autant d'honneur

---

(1) Καὶ χρύσεον πιρὶ νῶτα φαρέτριον· καὶ ἐνδοθι δ'ἔντὶ
Τοὶ πικροὶ κάλαμοι, τοῖς πολλακι κ'ἀμὲ τιτρώσκει.

Parva pharetra olli dependet & aurea tergo ;
Sunt & amari intùs calami, quibus ille protervus,
Me quoque ſæpe ferit.

Moſchus. *de amore fugitivo.*



SLUB
Wir führen Wissen.

XL.

L'AMOUR et PSYCHÉ.

à ſon génie qu'à ſes talens. Rien n'étoit plus difficile à rendre que le ſentiment qui devoit éclater dans les têtes : rien de moins aiſé que de leur donner toute la fineſſe & tout le fini qu'elles devoient avoir, dans la poſition ſur-tout où elles ſont placées, & dans les rapprochemens où elles ſe trouvent ; tout y eſt cependant exquis ; les yeux des deux amans ſe regardent ſi bien, ils ſemblent dire tant de choſes : ces bouches entrouvertes paroiſſent ſi heureuſement ſe communiquer leur douce haleine & de tendres aveux : le deſir & l'amour ſont tellement exprimés dans toute la figure : on croiroit ſi aiſément qu'un premier baiſer va être ſuivi de mille autres, que l'on ne peut regarder ce beau grouppe que comme un prodige de l'art que voudroit revendiquer la Nature.

La fable de l'*Amour* & de *Pſyché* eſt certainement bien ancienne, & nous la voyons conſacrée par un grand nombre de monumens antiques ; *Apulée* cependant eſt le premier Écrivain dans les ouvrages de qui l'on retrouve cette fable charmante. Il s'eſt plû, ſans doute, à l'embellir, & les détails dont il l'a accompagnée n'ont fait que rendre plus difficile à ſaiſir le ſens véritable de ſon allégorie. Après l'avoir rapportée en peu de mots, nous rappellerons à nos Lecteurs les différentes opinions de ceux qui ont voulu l'interpréter.

Il y avoit dans une certaine Ville, dit *Apulée*, un Roi & une Reine qui avoient trois filles, toutes trois remarquables par leur beauté. Les deux ainées n'avoient cependant que des charmes, tels qu'on peut les admirer dans les plus beaux corps qu'ait produits la Nature ; mais il n'étoit pas d'expreſſion qui pût rendre la beauté parfaite de la plus jeune. De tous côtés on accouroit pour la voir, & l'on ne pouvoit exprimer la ſenſation qu'elle faiſoit éprouver, qu'en approchant la main droite de ſa bouche, & en donnant ainſi le ſigne de l'adoration qu'on lui rendoit comme à Vénus. Les Villes les plus proches & les peuples voiſins croyoient déjà que la Déeſſe de la Beauté, née de l'écume de la Mer, ne dédaignoit point d'habiter avec les hommes, ou qu'au moins une autre Vénus étoit ſortie comme une fleur vierge & brillante du ſein de la terre fécondée par un germe divin, ainſi que la première étoit ſortie des eaux. Cette opinion ſe répandit bientôt de toutes parts ; Paphos, Cnyde, Cythère étoient abandonnés. Le culte de Vénus étoit négligé : ſes Temples, ſes Statues ſans guirlandes & ſans couronnes : & ſes Autels étoient ſouillés des cendres froides de ſes anciennes victimes. Tous les honneurs, tous les hommages

s'adreſſoient à la jeune mortelle. Indignée, Vénus agite, en frémiſſant, la tête : voilà donc, ſe dit-elle à elle-même, voilà donc la mère de la Nature, la ſource des élémens, la génératrice de l'Univers rivaliſée par une ſimple mortelle ! Mon nom révéré dans les Cieux ſera profané par les humains ! A ma place on adorera ma rivale ! Ce Berger applaudi par Jupiter aura donc envain en ma faveur prononcé le jugement de la Beauté. Ah ! toujours elle ne ſe réjouira pas de ſa victoire : elle ſe repentira, je le jure, d'avoir eu ces outrageans attraits. Auſſi-tôt elle appelle ſon fils, ce petit téméraire aîlé, qui ſans ceſſe armé de flâmmes & de flèches, au mépris des mœurs publiques, errant pendant les nuits, cherche à ſouiller la couche des époux, & n'eſt preſque connu que par les maux qu'il fait & les crimes qu'il engendre. Cupidon ſe plaît à ces coups : elle l'excite encore : elle le conduit à la Ville où régnoit *Pſyché*, elle la lui montre, & après lui avoir avec indignation raconté les honneurs uſurpés qu'on lui rend, c'eſt au nom de l'Amour filial, c'eſt par les bleſſures de ſes traits, c'eſt par l'embrâſement que cauſe ſon flambeau qu'elle le prie : venge-toi, lui dit-elle, en me vengant, & que ta vengeance ſoit parfaite : fais brûler le cœur de cette vile mortelle d'une flâmme dévorante : qu'elle aime un de ces hommes infâmes & malheureux qui l'aviliſſent encore. Elle dit, & d'un pied léger foulant les roſes du rivage de la Mer, elle traverſe les eaux ſur ſa conque divine, entourée des Tritons & des Néréïdes. Cependant *Pſyché* ne retiroit de ſes charmes aucun avantage, on admiroit ſes formes divines ; mais perſonne ne demandoit ſa main : ſes deux ſœurs goûtoient depuis long-tems les douceurs de l'Hymenée, tandis que, ſeule, dans le Palais, elle pleure ſa ſolitude, & ſe voit réduite à déteſter des appas qu'on ne fait qu'adorer. Touchée de ſa peine, & ſoupçonnant la haine des Dieux, ſon père va conſulter l'antique oracle de Milet. Expoſez, répond le Dieu, ſur le ſommet d'un rocher, *Pſyché* que vous pererez d'ornemens funèbres ; n'eſpérez point que jamais votre fille épouſe un mortel. Son époux ſera un monſtre féroce & terrible, qui, porté par des aîles au-deſſus des nuës, pénètre dans l'Olympe, tourmente toutes les Dieux, frappe du fer & brûle avec les flâmmes, épouvante Jupiter, effraie les Divinités des eaux & fait trembler juſqu'à celles du Styx. Le père de *Pſyché* voit à l'inſtant s'évanouir ſon bonheur, il découvre le cruel arrêt : les parens conſternés fondent en larmes, ſe plaignent de la rigueur du Ciel ; mais ils obéiſſent. On prépare la pompe funèbre de ces nôces malheureuſes, le flambeau nuptial ne jette qu'une lumière fuligineuſe : la flûte prend le mode Lydien : un triſte gémiſſement termine les chants d'Hymenée, & *Pſyché* de ſon propre voile eſſuie ſes larmes. La douleur de toute

la famille eſt partagée par le peuple : la Ville ordonne que l'on ſuſpende la Juſtice : enfin il faut ſe ſoumettre à l'ordre des Dieux. Le convoi funèbre de cette épouſe, vivante encore, ſe met en marche, & *Pſyché* toute en pleurs aſſiſte à ſes propres funérailles : elle encourage pourtant ſes parens & ſuit avec une noble fierté le peuple qui la conduit juſqu'au rocher fatal.

Pſyché délaiſſée, tremblante, s'abandonne à la douleur ; mais le zéphir ſe gliſſant ſous ſon vêtement, la ſoulève de ſa molle haleine & la tranſporte ſur ſes aîles légères dans une vallée profonde, où il la dépoſe mollement ſur un gazon tendre & couvert de fleurs. Là elle s'endort. Après un paiſible ſommeil, elle s'éveille avec l'ame calme & tranquille. Autour d'elle tout l'étonne. Elle ſe voit dans un vaſte Palais que des mains immortelles ont pu ſeules conſtruire : c'eſt une habitation digne des Dieux : le cèdre & l'yvoire y ſont enrichis de lames d'or : les murs ſont couverts de bas-reliefs d'argent ſur leſquels on voit des animaux de toute eſpèce, que l'art ſeule d'une Divinité a pu ſi bien exprimer. Les diamans, les pierreries jettent le plus vif éclat, & l'on ne marche que ſur des moſaïques admirables : le goût dans les moindres détails s'unit à la magnificence. Tandis qu'elle admire ſa nouvelle demeure, des voix ſe font entendre : elle ne voit perſonne & de tous côtés on la félicite, on lui demande ſes ordres. Un repas abondant & fin eſt ſervi, les mets les plus délicats, les vins les plus exquis ſont offerts : le Palais retentit du bruit des inſtrumens & des accords harmonieux d'une Muſique céleſte, enfin au ſein des voluptés, la nuit étant venue, la belle *Pſyché* cède au beſoin du repos : à peine eſt-elle ſur ſon lit, qu'une voix plus intéreſſante que toutes les autres vient frapper ſes oreilles. L'idée de ſon triſte Hymen ſe préſente : un trouble ſecret l'agite : elle craint ſans ſçavoir ce qu'elle craint, & tous les maux lui ſemblent plus doux qu'un mal qu'elle ignore. Cependant l'époux inconnu de cette Belle arrive, il en fait ſa femme & diſparoît avant le jour.... Les parens de *Pſyché* ſe conſumoient de douleur : ſes ſœurs venoient tous les jours apporter leurs larmes au pied du rocher où elle avoit été expoſée. Leurs plaintes & leurs tendres gémiſſemens ſont rendus par les échos : *Pſyché* veut conſoler ſa malheureuſe famille : elle en parle à ſon époux : il l'avoit averti des plaintes futures de ſes ſœurs, il lui avoit prédit les maux qu'elle attireroit ſur elle ſi elle leur découvroit ſon bonheur ; mais il eſt ſi doux de dire que l'on eſt heureux ! Sa ſolitude étoit ſi grande ! quelques tendres que fuſſent les baiſers de ſon époux, ne pas connoître celui qui les donne, eſt un ſi grand tourment ! *Pſyché*, preſſe donc ce cher époux, elle le couvre tant de careſſes, elle exprime ſi vivement ſon deſir,

que, vaincu par ſa beauté, par ſes pleurs, il cède en lui faiſant promettre cependant qu'elle ne chercheroit jamais à le voir quand ſes ſœurs lui en donneroient le conſeil perfide. *Pſyché* tranſportée de joie promet tout, elle donne de nouveaux baiſers à ſon époux : elle lui jure l'amour le plus conſtant & le plus vif; tu es ma vie, lui dit-elle, mon exiſtence m'eſt moins chère qu'à toi, & je te préfère à Cupidon lui-même; puiſque tu conſens à mes deſirs, accordes-moi cette grace encore, que ton eſclave le Zéphire qui m'a portée dans ces lieux y tranſporte auſſi mes ſœurs, & cette demande eſt accompagnée de petits mots ſi doux, de baiſers ſi brûlans, de careſſes ſi tendres, que le trop indulgent époux promet tout à ſon tour, & diſparoît avant le jour.

Le Zéphire tranſporte donc les ſœurs de *Pſyché* dans ſa délicieuſe retraite : mille fois leurs bras s'entrelaſſent, leurs pleurs s'arrêtent, puis il en coule d'autres que la joie fait répandre. On parcourt enſuite le Palais. Éblouies de la magnificence de ces lieux, quel eſt donc votre époux, lui demandent-elles? C'eſt un jeune homme dont un léger duvet ombrage à peine les joues, répondit *Pſyché*, fidèle à la promeſſe qu'elle avoit faite : la chaſſe fait ſon unique occupation; &, craignant d'être trop foible, elle les renvoie bientôt avec des préſens magnifiques. La jalouſie rongeoit déjà les cœurs de ces ſœurs envieuſes : les hommes l'avoient adorée comme une Déeſſe, ſe diſent-elles, un Dieu l'aſſocie sûrement à ſa couche : déjà les vents entendent ſes ordres : il faut la perdre. Les perfides reviennent, quel eſt donc votre époux, lui demandent-elles encore? A qui devez-vous ce fruit précieux que contient votre ſein : l'heureux enfant! Comme il ſera fêté par ſa mère! Comme nous le careſſerons! Oh! s'il reſſemble par les attraits à ceux qui lui donnent le jour, ce ſera un autre Cupidon; ne nous laiſſez pas plus long tems ignorer quel eſt ſon père. *Pſyché* ne ſe reſſouvenant plus de ſa première réponſe, le repréſente ſous des traits bien différens de ceux ſous leſquels elle l'avoit déjà peint. C'eſt un homme mûr, leur dit-elle, il a fait le commerce le plus étendu, & quelques cheveux blancs commencent à ſe mêler à ceux qui couvrent ſa tête. Frappées de cette réponſe, les ſœurs convaincues que *Pſyché* n'a pas vu ſon époux, veulent le lui faire avouer à elle-même, & ſe ſervir contre elle de ſon propre aveu. Bientôt une Fable eſt tiſſue, il eſt de leur devoir de l'avertir du danger dont elle eſt menacée; elles lui rappellent les réponſes de l'Oracle; elles lui diſent que cet époux, qu'elle ne connoiſſoit sûrement pas, étoit un monſtre; que c'étoit certainement un affreux ſerpent que l'on voyoit tous les jours aux pieds du rocher; qu'il infectoit les champs du venin de ſon ſouffle & ſouilloit

les eaux du fleuve voiſin; que les habitans des campagnes & les Paſteurs en étoient effrayés; qu'il n'attendoit, ſans doute, que le moment où elle deviendroit mère pour dévorer le fruit de ſes entrailles, & qu'elle-même tôt ou tard deviendroit la victime de ſa férocité. Allarmée par cette peinture, la crédule *Pſyché* ſe rappelle & découvre les défenſes de ſon époux qui lui avoit fait promettre de ne jamais chercher à le voir : enhardies, ſes ſœurs lui offrent leur protection : elles lui offrent une lampe pour le voir quand il ſeroit endormi, un poignard pour le percer. *Pſyché* reçoit ces funeſtes préſens, & ſon cœur devient agité par leurs conſeils, plus cruellement que par les furies. Elle ne ſçait ce qu'elle doit faire : un combat s'élève dans ſon cœur, & la crainte des malheurs annoncés par ſon époux y lutte contre celle que venoient d'y faire éclore ceux que ſes ſœurs avoient feint devoir lui prédire. Cependant le ſoir arrive, ſuivra-t-elle le conſeil de ſes ſœurs? Obéira-t-elle aux défenſes de ſon époux : elle veut, elle ne veut point : tout-à-la-fois, dans le même objet, elle craint le monſtre, elle chérit l'époux. Enfin, quand la nuit eſt venue, cet époux ſe préſente, jouit & s'endort : alors *Pſyché*, quoique timide & foible, trouve des forces dans ſon cruel deſtin, & prenant d'une main la lampe qu'elle avoit cachée & de l'autre le poignard, elle s'avance; mais à peine la lumière a-t-elle frappé de ſes rayons le lit qui porte ſon époux, tout le ſecret ſe découvre, elle voit l'Amour, l'Amour lui-même, ce Dieu charmant dans la plus ſéduiſante attitude; la lampe ſemble de ſes feux accroître ſon éclat, & le poignard ſe repentir d'avoir un tranchant. A ce ſpectacle *Pſyché* pâlit, ſes genoux fléchiſſent : elle veut cacher le fer qu'elle porte & le cacher dans ſon ſein; mais le fer lui échappe. Cependant plus elle contemple le divin objet qu'elle a ſous les yeux, plus ſes forces ſe raniment : elle admire ſa tête ornée d'une blonde chevelure qui exhale l'ambroiſie, & dont les boucles errantes retombent négligemment ſur un cou plus blanc que le lait & ſur deux joues empourprées : elle voit aux épaules du jeune Dieu des aîles dont les plumes légères brillent comme les diamans de roſée que porte au matin le ſommet des fleurs : elle remarque à leur extrémité un mouvement, un jeu involontaire. Tout ſon corps eſt brillant de jeuneſſe & de beauté : telle enfin que Vénus ne rougiroit pas de l'avoir porté dans ſon ſein. Au pied du lit ſont ſes armes, ſon arc, ſon carquois & ſes flèches. La curioſité tente *Pſyché* : elle tire une flèche du carquois, de ſon doigt elle en approche la pointe : & ſa main mal aſſurée la fait pénétrer trop avant : une goutte de ſon ſang de roſe ſort auſſi-tôt de ſa peau. A l'inſtant la paſſion la plus vive s'empare de tous ſes ſens; courbée ſur ſon époux, la bouche

entrouverte elle brûle de desirs : prodigue des plus tendres baisers elle parcourt tout son corps de ses lèvres embrâsées & ne redoute que d'abréger son sommeil. Pendant qu'elle s'abandonne ainsi aux transports ardens de son ame égarée, soit jalousie, soit peut-être amour & envie de toucher ce beau corps, la lampe s'incline & fait tomber une goutte de son huile enflâmmée sur l'épaule droite du Dieu. L'Amour se réveille & s'envole, *Psyché* n'a que le tems de saisir son pied : elle s'y attache, est portée dans les airs ; mais enfin perdant tout à fait ses forces, elle tombe à terre. Son époux ne laisse pas son amante abandonnée : il s'abbat un instant sur un cyprès voisin, & lui dit avec émotion : « *Psyché*, trop » simple & trop crédule, j'avois, pour vous, oublié les ordres de ma mère : chargé » par elle de vous livrer au plus vil des hommes, je me suis fait moi-même » votre époux : moi qui de mes flèches blesse tous les cœurs, je me suis percé » de mes traits & j'ai partagé votre couche pour que vous me regardiez comme » un monstre & que vous tentiez abattre avec un glaive cette tête où sont » placés des yeux qui ne voyent que vous. Dans les doux épanchemens de » mon cœur je vous avois défendu votre curiosité criminelle, je vous avois » avertie de tous vos maux si vous l'écoutiez. Vos belles conseillères vont payer » leur noire perfidie : pour vous, ma fuite seule, sera votre punition ». A ces mots, il s'élève avec rapidité dans les airs. *Psyché*, renversée sur le gazon, le suit des yeux tant qu'ils peuvent l'appercevoir ; mais quand l'espace l'eut fait disparoître, n'écoutant plus que son désespoir, elle court se précipiter dans les eaux du fleuve sur les bords duquel elle se trouve. Le fleuve par respect pour le Dieu dont tous les élémens sentent la puissance, la soutient mollement sur la surface de ses eaux & la pousse doucement sur sa rive fleurie. Là, par hazard l'agreste Amant de Syrinx montroit à son amie l'art d'enfler les chalumaux, & près de lui ses chèvres sautillantes tondoient en broutant l'herbe odorante qui servoit comme de chevelure au fleuve. « Jeune fille, dit à *Psyché* le » Dieu-Pasteur, écoutez mes avis ; je suis simple habitant des campagnes, & » mon occupation est de conduire des troupeaux ; mais de longues années ont » fait murir mon expérience. Si donc j'en juge bien, à votre marche incertaine, » à vos soupirs entrecoupés, à cette pâleur répandue sur tout votre corps, aux » larmes qui tombent de vos yeux, l'Amour vous tourmente. Croyez-moi, ne » tentez plus de vous arracher la vie : séchez ces pleurs : bannissez cette tristesse : » pensez plutôt à fléchir Cupidon, le plus puissant des Dieux, par vos prières, & » méritez ses bontés par des hommages si tendres, qu'ils le captivent comme un jeune voluptueux ». *Psyché* écoute le Dieu, ne peut répondre, adore en secret

ſecret ſa Divinité chérie, & part. Errante, elle arrive dans le Royaume d'une de ſes ſœurs : on s'embraſſe : puis on ſe queſtionne ; *Pſyché* raconte comment, trop fidèle aux conſeils qu'elle lui avoit donnés, elle a ſurpris ſon époux à l'aide de la lampe qu'elle tenoit d'elle : comment, au lieu de trouver un monſtre dans ſon lit, ce fut l'Amour même qu'elle vit mollement étendu : comment, au milieu de ſes tranſports, elle a verſé l'huile enflâmmée ſur ſon épaule délicate: comment enfin l'Amour irrité s'eſt enfui l'accablant de reproches, & ſeulement elle ajoute que, dans ſa fureur, pour ſe venger de ſon indiſcrétion, il l'avoit menacé d'épouſer une de ſes ſœurs. Cet expoſé flattoit la ſœur, elle ne ſoupçonne pas de fraude ; laiſſant à peine achever *Pſyché*, elle vole vers ſon mari, le trompe à ſon tour pour pouvoir aller librement ſur le rocher deſiré qui doit la voir s'unir à l'Amour. Elle y court, elle y monte hors d'haleine, &, pleine de confiance que le Zéphir, comme avant, la va ſoutenir ſur ſes aîles, elle s'élance, tombe & meurt avant d'être arrivée au terme de ſa chûte. L'autre ſœur reçut une pareille viſite de *Pſyché*, en apprit un ſemblable récit, &, brûlante comme la première du même deſir, elle périt auſſi comme elle. Cependant l'Amour ſouffroit de cruelles douleurs : il va ſe repoſer ſur le lit même de ſa mère. Vénus étoit à prendre le bain dans le ſein de l'Océan qui l'a vu naître : elle apprend le malheur de ſon fils, & la cauſe de ce malheur ; elle apprend les murmures qu'il occaſionne. Oh ! dit-elle, en s'adreſſant au Meſſager aîlé qui lui racontoit cette aventure, « il a donc une amie, le perfide ! Mais » quelle eſt-elle ? Tâchez de la découvrir, vous qui vous plaiſez à me ſervir » avec plus d'ardeur : cherchez la coupable qui a ſéduit ce jeune enfant. Qu'elle » ſoit du nombre des Nymphes, de celui des Heures ; qu'elle appartienne au » chœur des Muſes, ou qu'on la compte parmi les Grâces, faites-moi la » connoître ». O ma ſouveraine, lui répondit-il à l'inſtant, tout ce que je ſçais, c'eſt que, ſi ma mémoire ne me trompe pas, on la nomme *Pſyché*. « *Pſyché* ! Oui, c'eſt *Pſyché* qu'il aime ! s'écrie la Déeſſe irritée, cette *Pſyché* » ma rivale, qui a voulu m'enlever mon nom & mon culte. Le beau rôle qu'il » m'a fait jouer ! C'eſt par moi, c'eſt par ſa mère qu'il aura connu la coupable » ! Auſſi-tôt elle ſort de la Mer, elle court à ſon Palais, &, de la porte, elle crie à ſon fils : « Voilà donc de vos tours ? Voilà donc comme vous obéiſſez à votre » mère ? Au lieu de tourmenter, d'après mes ordres, une fille téméraire qui » m'inſulte : au lieu de lui inſpirer de vils amours : c'eſt vous-même qui brûlez » pour elle : » Peu s'en fallut que dans ſa colère elle ne lui arrachât les aîles, ne briſât ſon arc, ne renverſât ſon carquois, n'émouſſât ſes flèches & n'éteignit

ſon flambeau. Elle ne ſçait quelle vengeance tirer de ſon fils, & ſur-tout comment punir ſa rivale. Celle-ci que l'on cherchoit de la part de Vénus cherchoit de ſon côté le Dieu ſon époux : elle parcouroit tous les Temples. Cérès & Junon reçurent preſqu'envain ſes prières : Vénus la dédaigna, parce qu'elle parut en ſuppliante à ſa rencontre, & elle obtint de Jupiter que Mercure la lui amenât; mais la *Coutume*, ſuivante de la Déeſſe, la trouve avant Mercure, &, la prenant par les cheveux, la traîne devant Vénus. Cette Déeſſe, dans ſes premiers emportemens lui arrache ſa chevelure, déchire ſa robe, accable ſa tête de coups, & non contente de ces actes de fureur, elle lui fait ſouffrir les épreuves les plus cruelles ; mais graces à des animaux, graces à des êtres inanimés qui viennent à ſon ſecours, *Pſyché* parvient à exécuter les ordres impitoyables de l'inéxorable Déeſſe. Enfin l'Amour craignant de la voir ſuccomber, vole auprès de Jupiter, lui expoſe ſon amour, demande à s'unir à *Pſyché*, & prouve la juſtice de ſa demande : Jupiter aſſemble auſſi tôt les Dieux, expoſe les vœux de Cupidon : « J'ai élevé ce jeune enfant, leur dit-il, ſa jeuneſſe eſt bouillante, on l'accuſe » de mille adultères & de cent autres crimes : faiſons ceſſer toutes ces plaintes, appaiſons auſſi ſes feux : il aime une jeune Beauté ; heureux, il a ſçu » en obtenir les dernières faveurs : qu'il jouiſſe de ſa conquête, & que *Pſyché* » retrouve en lui ſon époux : pour vous, ô Vénus, continua-t-il en ſe tournant » vers elle, que mon décret, ſi gracieux pour votre fils, n'attriſte pas votre cœur : ne » craignez pas qu'une alliance indigne de vous dégrade Cupidon & ſa mère, *Pſyché*, » va devenir digne de vos regards » : Il dit, & Mercure par ſes ordres introduit la jeune mortelle : « Prenez, lui dit le Dieu, prenez, *Pſyché*, ce vaſe d'am» broiſie, & recevez l'immortalité, Cupidon à jamais eſt votre époux ». Toute l'Aſſemblée céleſte applaudit : le feſtin nuptial eſt dreſſé : l'Amour & *Pſyché* ſont unis l'un à l'autre par des liens éternels, & de cette union naquit depuis une fille qu'on nomme la Volupté.

Il paroît inconteſtable que *Pſyché* n'étoit, chez les Anciens, rien autre choſe que l'ame. Le même mot qui, chez les Grecs, ſignifie l'ame & *Pſyché*, nous conduit naturellement à cette conjecture ; mais peut-on retrouver dans la fable d'*Apulée* quelque allégorie ſoutenue dont on montre le ſens ? Seroit-ce, comme le penſent l'Abbé *Bannier* & quelques Mythologues, l'emblême des maux que la cupidité, figurée par l'Amour, cauſe à l'ame, dont le ſymbole eſt *Pſyché* ? C'eſt ce que ne croyent pas devoir reconnoître les *Auteurs de la deſcription des Pierres gravées d'Orléans*, quoiqu'ils ſoyent d'avis que *primitivement cette fable ne*

désignoit autre chose que l'union de l'ame & du corps, ou plutôt l'empire des passions sur l'ame & rarement de l'ame sur les passions; seroit-ce cette union de l'ame & du corps que les Anciens auroient voulu réellement désigner par l'union de Cupidon & de *Psyché*: *Gori* le pense, & il faut avouer qu'il applique son opinion fort ingénieusement au grouppe que nous décrivons ici d'après lui. « Si *Psy-*
» *ché*, nous dit-il, est nue dans la partie supérieure, & si un voile couvre ses
» cuisses & ses jambes, c'est pour indiquer son origine céleste: si l'Amour est
» pressé dans les bras de *Psyché*, c'est que l'ame seule conduit le corps, & le
» modèle, pour ainsi dire; enfin les caresses de Cupidon annoncent leur union
» intime ».

Il est d'autres Écrivains qui ont soupçonné que la fable de *Psyché* tenoit à certains mystères qu'on célébroit, en l'honneur de l'Amour, à Tespies en Béotie, & que le silence des Auteurs les plus anciens n'est qu'une suite du respect dû à ces mystères; mais, comme le remarquent très-judicieusement MM. *le Blond & de la Chau, s'il étoit permis de révéler ces secrets religieux par des ouvrages de Peinture & de Gravure, pourquoi eut-il été défendu de les exposer par écrit*?

De tous ces systêmes il n'en est aucun qui puisse entièrement s'accorder avec les détails de la Fable, & nous nous garderons bien plus encore d'en inventer, pour expliquer cette Fable, qui semble être dans tous ses détails le fruit de l'imagination brillante d'*Apulée*: mais nous ne serions pas surpris si quelques personnes jalouses de retrouver jusques dans les erreurs du Paganisme les premiers de nos dogmes, croyoient entrevoir celui de la nature de l'ame, de son union avec le corps, de son immortalité & de son bonheur dans les Cieux, sous le voile épais de l'histoire fabuleuse de *Psyché*. Ils pourroient voir dans cette Beauté parfaite, issue du sang des Rois & aussi éclatante que la plus belle des Divinités, l'ame, image de Dieu lui-même, dont l'essence est simple comme la sienne; qui, ainsi que *Psyché*, suivant la volonté suprême, devoit être unie à un espèce de tyran qui est le corps. Aussi-tôt après cette union, jouissant comme l'Amante de Cupidon dans un vallon, dans une habitation délicieuse, d'une volupté semblable à celle du premier homme dans le séjour d'*Éden*, l'ame leur pourroit paroître encore devoir la perte de ces délices & de ce bonheur à une désobéissance, à la curiosité & à la cupidité, puis errante de malheur en malheur, ne plus pouvoir espérer complettement cette félicité perdue que lorsqu'après des épreuves de toute espèce, des vœux & des prières, elle sera dans le séjour même des Cieux, unie à jamais à son corps devenu immortel par un arrêt du Dieu des Dieux. Ce rêve ne seroit certainement pas

plus fondé que les autres ; mais il offriroit du moins un rapproché plus complet des différentes parties de la fable de *Pſyché*.

PLANCHES XLI & XLII.

UN DIEU *PRÆSTES* OU TUTÉLAIRE.

STATUE DE BRONZE.

Il n'eſt pas facile de décider ce que repréſente la ſuperbe Statue que nous avons ſous les yeux. Nous offre-t-elle une Divinité, &, ſi c'en eſt une, dans quel rang devons-nous la placer? Aucun ſymbole, aucun attribut ne peut faciliter nos conjectures. Pluſieurs Sçavans ont cru que c'étoit un *Bacchus*: d'autres l'ont regardée comme un *Apollon*: mais cette chevelure courte que l'Artiſte a donnée à cette figure ne permet pas de reconnoître l'un ou l'autre de ces Dieux, qui, comme le dit *Tibulle*, étoient doués d'une jeuneſſe éternelle qu'annonçoient les boucles flottantes de leur longue chevelure. Nous ſouſcrivons plus volontiers à l'avis de ceux qui claſſent la Divinité repréſentée par cette Statue, parmi les Dieux tutélaires que l'on appelloit Dieux *Communs*, *Pères*, *Publics*, *Salutaires*, *Conſervateurs*, &c. on les nommoit auſſi *Conſentes*, & on les regardoit alors comme étant du conſeil de Jupiter. Les Villes les invoquoient comme leurs Dieux particuliers & propices, & dans chaque famille on ſe flattoit d'avoir le ſien. Cette dernière opinion nous paroît d'autant plus vraiſemblable, que, de la main qu'il étend, le Dieu ſemble avoir tenu autrefois une coupe, ſymbole des Dieux propices toujours prêts à exaucer les vœux des humains.

Au ſurplus, rien n'eſt plus beau que ce bronze. Il a la grandeur d'un homme à la fleur de l'âge & l'accord parfait des mouvemens, la pureté des contours, la préciſion avec laquelle tout eſt rendu dans les plus exactes proportions, l'ont fait regarder par les Maîtres de l'Art comme un des plus précieux modèles que l'on pût étudier. On ne peut pas voir, plus habilement réunies, la vigueur athlétique & les graces de la jeuneſſe. Pour en développer davantage les beautés, nous préſentons cette Statue ſous deux faces.

Les yeux de cette figure offrent en ce moment des cavités profondes qui annoncent qu'on les avoit fait de pierres fines, que des mains peu ſcrupuleuſes auront enlevées, ou qui détachées par le tems ſeront tombées d'elles-mêmes.

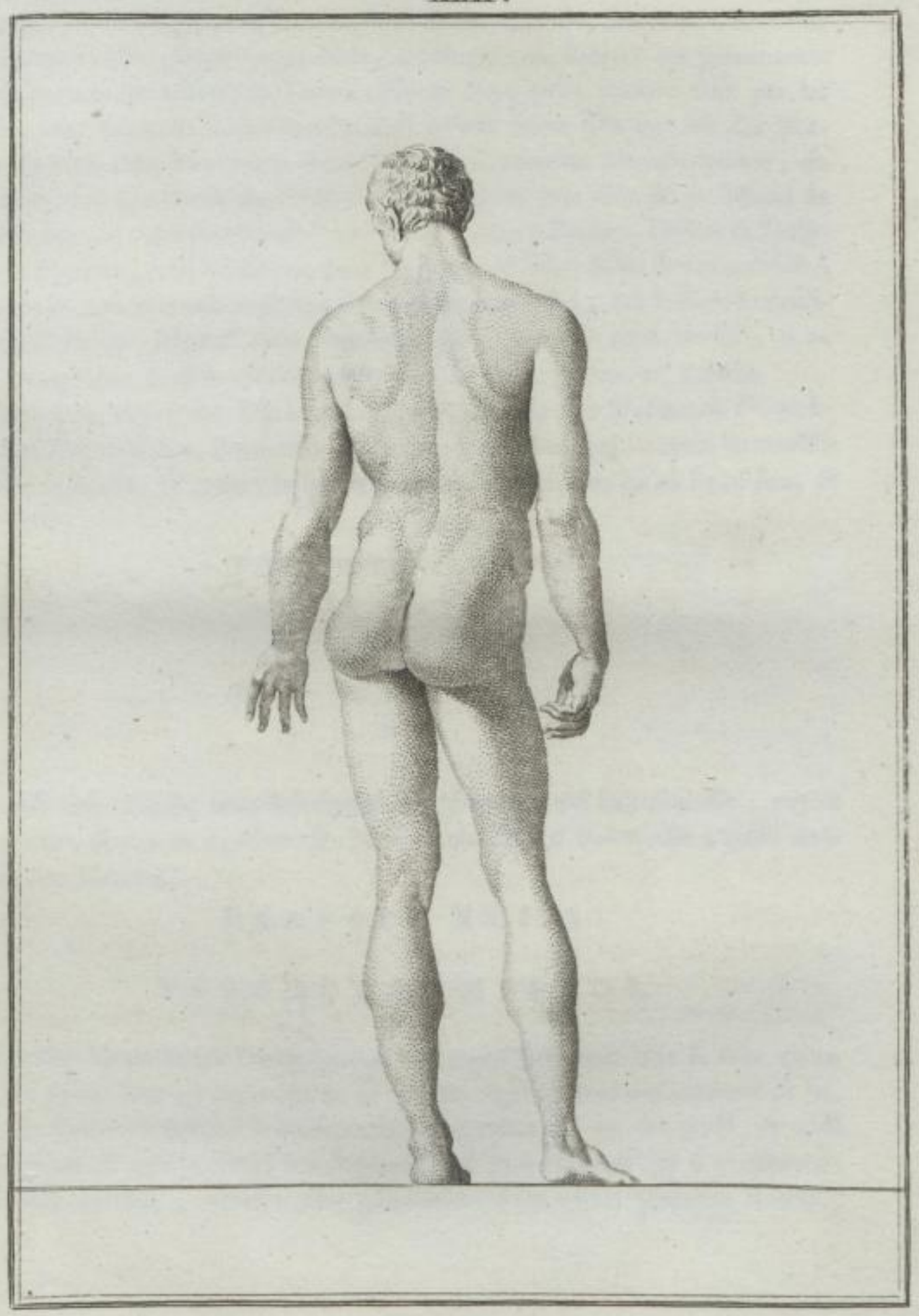
Toute la Statue poſe ſur une baſe de bronze qui eſt ovale & ſupportée par

SLUB
Wir führen Wissen.

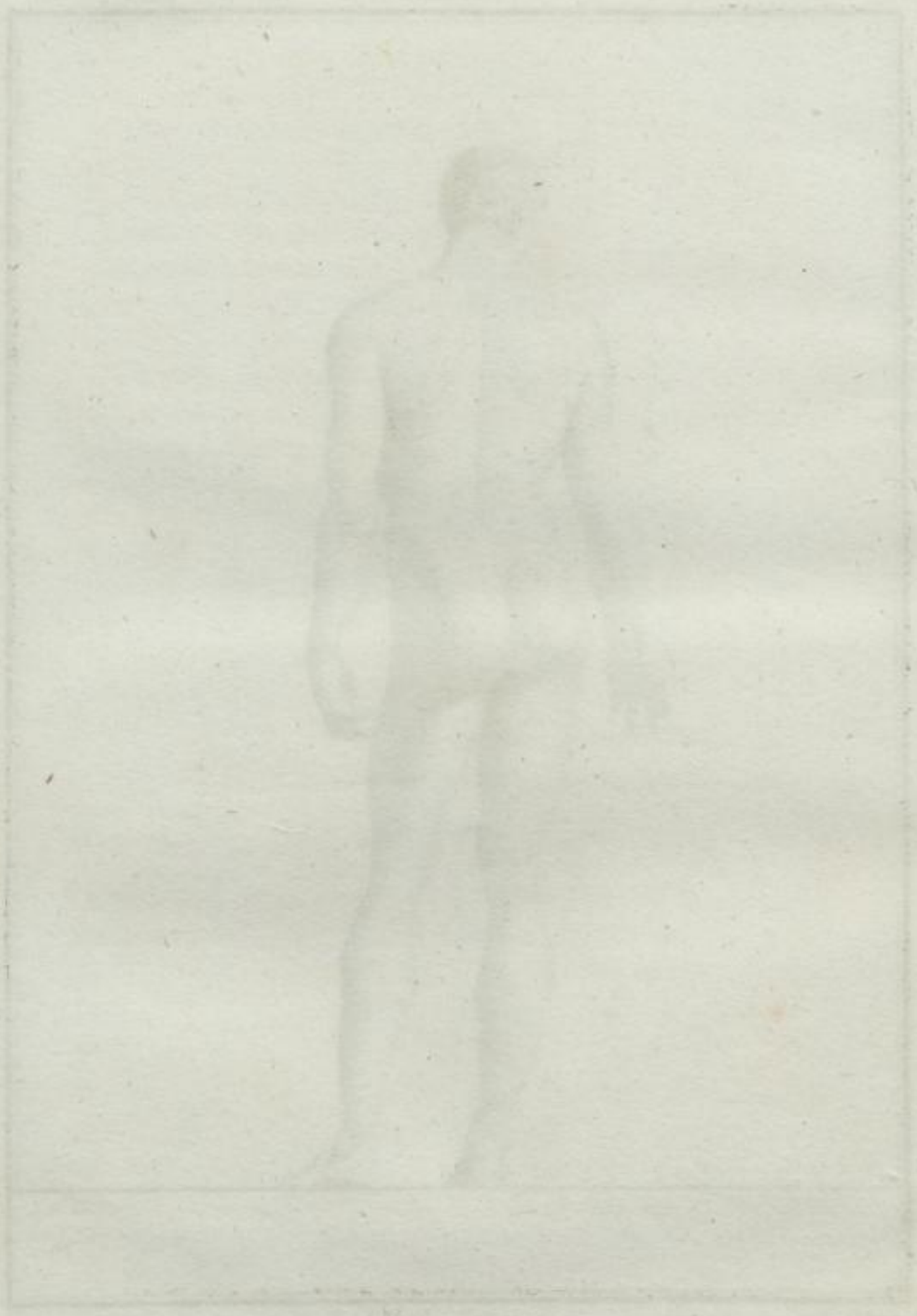
PRŒSTES.

SLUB
Wir führen Wissen.

XLII.



PRŒSTES.



une ſeconde baſe quarrée que nous n'avons pas publiée, parce qu'elle eſt l'ouvrage d'un Sculpteur moderne; mais qui auroit pourtant méritée de l'être, tant elle renferme de beautés. Sur les deux faces de côté ſont des bas-reliefs, dont l'un repréſente Cybèle placée ſur un char, environnée de Satyres qui jouent entre eux & portent des raiſins; & l'autre offre un bouc qu'un homme tient par les cornes pour le conduire à l'Autel, ainſi qu'une jeune fille qui fait des libations de vins. Aux deux autres faces deſtinées à recevoir des inſcriptions, on remarque des guirlandes de Pampres. Pour donner une idée de la beauté de cet ouvrage, il ſuffit de nommer ſon Auteur, *Laurent Ghibert*, Peintre & Sculpteur de Florence, dont les deſſins, pour les portes de Saint-Jean, furent préférés à ceux de ſes concurrens & exécutés avec tant de perfection, que lorſque le Praxitèle de Florence, *Michel-Ange Buonarotti* les vit pour la première fois, il ne put s'empêcher de dire qu'elles pouvoient ſervir de portes au Paradis.

Cette baſe, ainſi que la Statue qu'elle porte, étoit dans le *Muſeum de François-Marie, Duc d'Urbin*, Protecteur des Lettres & des Arts, qui, d'après les conſeils de *Pierre Bembo*, fit graver en lettres argentées l'inſcription qu'on lit au bas, & que voici:

VT POTVI HVC
VENI
DELPHIS ET
FRATRE RELIC
TO.

Il eſt clair d'après cette inſcription que *Bembo*, qui l'a compoſée, voyoit dans notre Statue un Apollon. Du Muſeum du Duc *d'Urbin* elle a paſſé dans celui des Médicis.

PLANCHE XLIII.

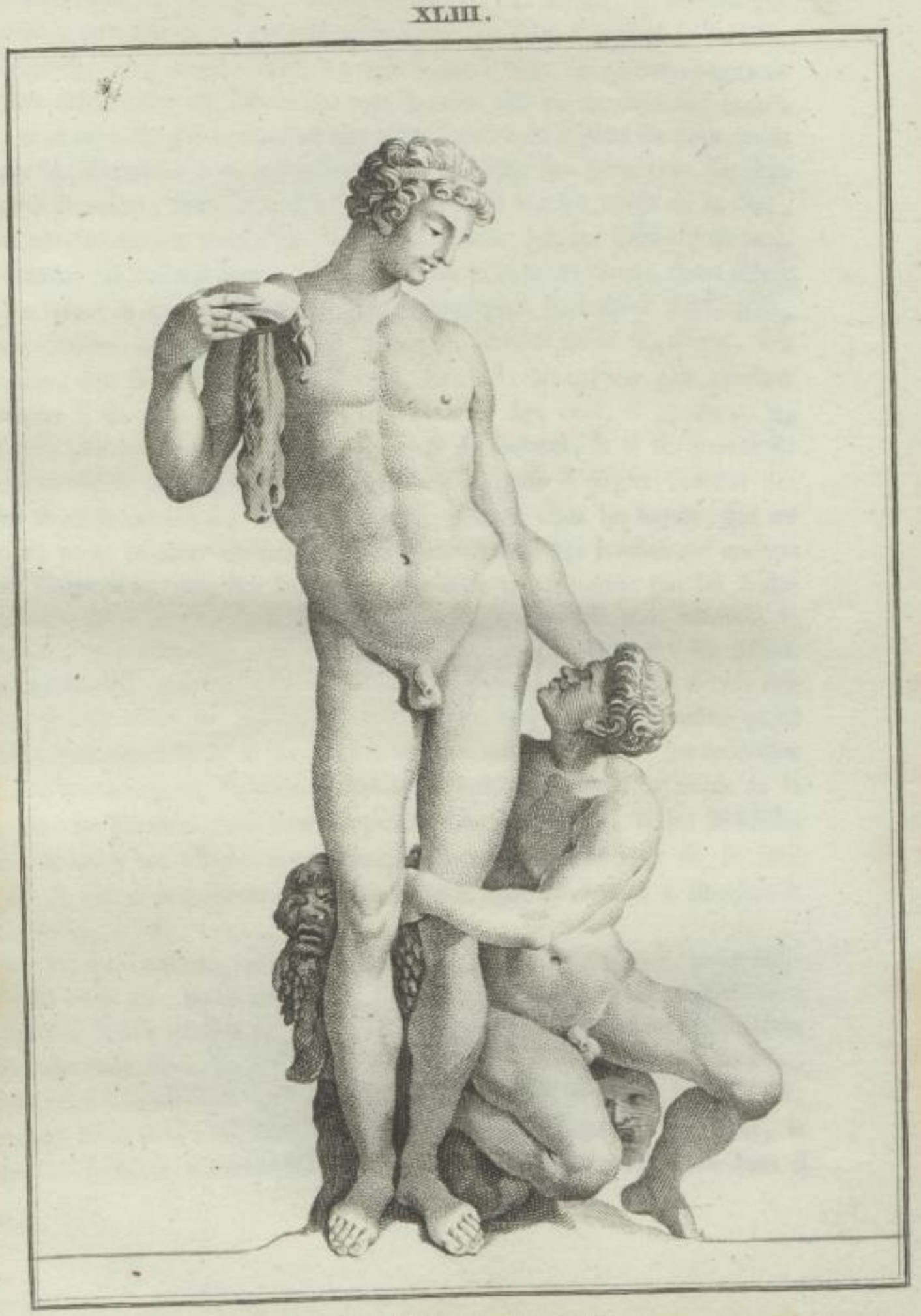
BACCHUS & AMPELOS.

Bacchus eſt un de ces Dieux dont on a chargé l'hiſtoire de tant de faits, qu'on peut à peine faire un enſemble de ce que les Mythologues ont rapporté de lui. On ne ſçauroit même accorder entre eux les Auteurs qui en ont parlé, & c'eſt ſans doute ce qui a forcé les Écrivains les plus raiſonnables à reconnoître pluſieurs Bacchus, comme aſſez généralement on admet pluſieurs Hercules,

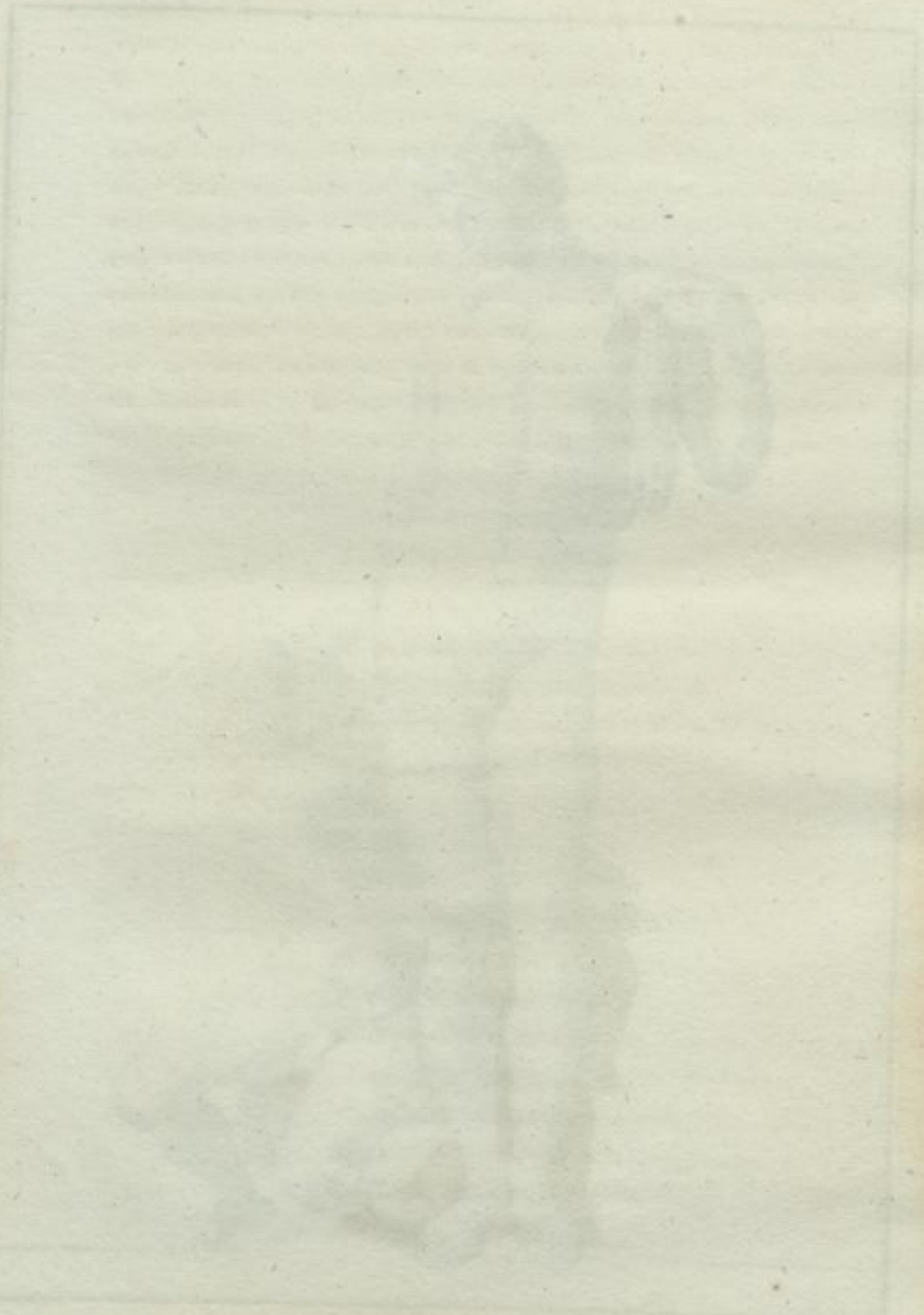
Diodore de Sicile en compte trois, Cicéron en porte le nombre juſqu'à cinq. En effet, ſi l'on veut s'en tenir à un ſeul, comment peut-on à la fois le faire naître de *Semelé*, de *Proſerpine*, de *Diane* & de *Thione*? Comment lui donner, tout à la fois, pour Patrie l'Égypte, les Indes, la Grèce? Comment concilier & *Ovide* qui, dans un endroit, le fait nourrir par *Ino*, ſa tante, dans un autre lui donne les Hyades pour nourrices; & *Dèmarchus*, qui le chante, nourri par les Heures; & Apollonius qui le fait remettre par Mercure à la jeune *Macris*? Comment rapprocher *Pauſanias*, qui lui fait paſſer ſa plus tendre enfance dans la Ville de *Miſatis*, d'*Apollonius* qui, pendant ce même âge, le place dans l'Iſle d'Eubée : d'autres Auteurs qui aſſurent qu'il fut élevé dans l'Iſle de *Naxe* : & de ceux qui, après Lucien, prétendent que ce fut dans l'*Arabie*? Réuniſſons donc ici d'abord ce que communément on dit de ce Dieu, & nous chercherons enſuite dans les ouvrages des Sçavans les plus connus ce qu'ils ont penſé de cette Divinité.

Jupiter, dit-on le plus ordinairement, aimoit la belle Semelé, & d'elle il obtint facilement ce que font ſi facilement accorder par les femmes l'orgueil, le plaiſir & l'amour. Semelé n'étoit pas le ſeul objet des careſſes du maître des Dieux : elle ne faiſoit qu'augmenter le nombre de ſes amies. Junon ſa femme en eſt jalouſe : piquée de voir ce nombre tant s'accroître, elle prend les dehors de la nourrice de ſa rivale, &, venant la trouver, lui inſpire des méfiances contre celui qui, ſi myſtérieuſement, lui demande ſes faveurs. « Il vous » trompe, lui dit-elle; ſi c'étoit Jupiter, ſe cacheroit-il ſous les voiles aviliſſans » d'une figure mortelle? Qui voudroit-il tromper, ou qui pourroit-il craindre » pour être forcé de ſe déguiſer ainſi? Non, non; c'eſt un Amant hardi qui » emprunte ſon auguſte nom pour mieux vous ſéduire. Il eſt, certes! impor- » tant pour vous de n'être pas la victime de votre crédulité : demandez-lui, » lorſqu'il viendra pour goûter tant de doux plaiſirs dans vos bras, qu'il paroiſſe » à vos yeux avec l'éclat de ſa Divinité : dites-lui que vous voulez bien être » l'Amante d'un Dieu; mais non pas d'un mortel trompeur : que, s'il eſt Jupiter » comme il l'aſſure, il ne peut vous refuſer d'être Jupiter même au ſein des » amours, & qu'il doit déployer enfin pour vous toute ſa majeſté ». Trop crédule, la belle Semelé ſuivit le conſeil perfide de ſa rivale jalouſe. Jupiter vint : elle lui fit la demande, après l'avoir fait jurer par le Styx de lui accorder tout ce qu'elle demanderoit; le Dieu lié par ſon ſerment accorde tout, & ſa malheureuſe Amante, qui, comme ſon épouſe, n'avoit pas les priviléges des immortelles, fut conſumée par la foudre même de ſon Amant. Elle étoit groſſe de près de huit mois, Jupiter eut pitié de ſa race & mit dans ſa cuiſſe le jeune enfant qu'elle

SLUB
Wir führen Wissen.



BACCHUS. et Ampelos.



portoit, pour le conſerver juſqu'au terme où naturellement il devoit voir le jour. C'étoit Bacchus. Quelques Auteurs varient ſur ces détails, & veulent que Semelé n'ait péri par la foudre que pour avoir fait faire à Jupiter le ſerment terrible qu'elle avoit exigé d'elle, ou que ſa mort n'ait été qu'une vengeance du même Dieu irrité de l'entendre nier qu'elle eut eu la moindre careſſe de lui: il en eſt enfin qui prétendent que cette Amante de Jupiter ne périt point ainſi par les flâmmes; mais qu'enfermée par Cadmus ſon père avec Bacchus qui venoit de naître, dans un coffre de bois & miſe ſur les bords de la Mer, elle fut portée vers les rives d'une Ville de Laconie: que les habitans de cette Ville ouvrirent la boëte & trouvant Semelé morte & Bacchus vivant, firent élever le jeune enfant & faire à Semelé les plus magnifiques funérailles. Au ſurplus, en quelqu'endroit qu'il ait été nourri, quelque nourrice qu'on lui donne, ſoit les Heures, ſoit les Dryades, ſoit Macris, ſoit Ino, on raconte que pendant ſon enfance il fit mille prodiges. Quand il fut d'un âge mur, il parcourut les Indes avec une armée compoſée d'hommes & de femmes, & il les parcourût en Conquérant & en Légiſlateur. Par-tout où il paſſa il gagna l'amour des peuples & on lui rendit les honneurs divins, excepté chez les Scytes, qui ne voulurent point célébrer comme un Dieu l'inventeur d'une boiſſon qui mettoit ſouvent l'homme au rang des bêtes. La vigne & le vin n'étoient pas les ſeules découvertes qu'on attribuoit à Bacchus. Il enſeigna encore aux hommes le commerce, la Navigation, & leur donna des connoiſſances ſur les Aſtres. Il leur apprit auſſi, comme le dit Ovide dans ſes Faſtes, à élever des Autels aux Dieux, à leur offrir les prémices, à brûler en leur honneur l'encens qu'ils prenoient aux ennemis & à faire conſumer ſur un brâſier ſacré les entrailles d'une victime conquiſe. *Penthée* & *Lycurgue* reſſentirent tout le poids de la vengeance de Bacchus pour s'être oppoſés à ſes ſolemnités, & les Minéides furent changées en chauve-ſouris pour avoir travaillé le jour de ſa fête. C'eſt ici le lieu, ſans doute, de parler & des ſurnoms donnés à Bacchus & de ſon culte.

Les noms qu'il a portés ſont ſans nombre. On l'appelloit *Bimater*, pour indiquer qu'il avoit eu, pour ainſi dire, deux mères. Le nom de *Dyoniſius* qu'on lui donnoit, faiſoit alluſion au Dieu qui étoit ſon père, & au Mont *Nyſa* qu'on lui aſſignoit pour ſéjour de ſon enfance, ou bien il tiroit ſon origine de *Dia*, l'une des Iſles Ciclades qui lui fut conſacrée ſous le nom de *Naxo*, & de *Nyſa*, Ville dont il fut Roi, ou même, comme pluſieurs Auteurs le préfèrent, le ſurnom de *Dyoniſius* n'a de rapport qu'à cette fureur que cauſe le vin dont il

paſſoit pour inventeur. On le nommoit *Bromius*, à cauſe du bruit des Bacchantes, ou à raiſon des clameurs de ceux qui s'enyvrent, ou par alluſion aux coups de Tonnère qui accompagnèrent ſa première naiſſance. On ne pouvoit mieux déſigner les effets du vin que par le nom de *Liber* donné à *Bacchus;* c'eſt lui qui fait diſparoître les ſoins & les inquiétudes : c'eſt lui qui réjouit l'ame & ſemble la délivrer du poids de ſes ſecrets : c'eſt lui qui nous fait goûter toute la douceur des illuſions. Le père de la joie devoit être naturellement ſurnommé *Liæus*. Si ces deux caractères diſtinctifs de Bacchus ſont bien exprimés par les noms qui les annoncent, ils ne pouvoient pas être mieux peints que dans les Vers d'Anacréon : qu'il nous ſoit permis, non pas de citer tous ces Vers délicieux, il faudroit tranſcrire une partie de ſes Odes; mais ſimplement de rapporter une de ces immortelles Chanſons, où cet aimable Philoſophe & Poëte du plaiſir a ſi bien rendu le principal effet de la liqueur de Bacchus.

Quand je bois, joyeux delire
S'empare auſſi-tôt de mon cœur,
Et j'offre aux Muſes, ſur ma lyre
L'hommage pur d'un chant flatteur.

Quand je bois, le vin me donne
Prompt remède aux chagrins amers
Et mes ſoins je les abandonne
Aux vents qui tourmentent les Mers.

Quand je bois, ſoudain je nage
Dans un océan de douceurs:
Je ſuis bercé dans un nuage
Que forme l'haleine des fleurs.

Quand je bois, roſier flexible
Devient couronne entre mes mains;
J'en décore mon front paiſible
Et je chante mes jours ſereins.

Quand je bois, mon cœur s'embrâſe:
Sur moi coulent parfums flatteurs,
Et ma belle, dans mon extaſe,
De Vénus reçoit les honneurs.

Quand

Quand je bois jus de la treille
Dans une taſſe à dos vouté,
Au ſein d'une troupe vermeille
Je vais répandre ma gaité.

Quand je bois, je prends un gage
D'un éternel & vrai plaiſir.
En touchant au fatal rivage
J'aurai du moins ce ſouvenir. *Ode XXXIX.*

L'invention des preſſoirs lui fit donner le ſurnom de *Lenæus* : on l'appelloit auſſi pour cette raiſon *Torcularius* & *Sabazius*. *Dithyrambus* fut un des noms qu'il porta, & ſon origine vient des deux portes d'où il ſortit, comme dit *Noël le Comte,* ou de celles que pouvoit avoir l'antre où il fut caché, ou, ſi nous en croyons *Diodore, Origène & Euſèbe*, dont l'Abbé *Bannier* cite le ſentiment, il vient de la Fable, ſuivant laquelle les Géans ayant mis Bacchus en pièces, Cérès ſa mère raſſembla ſes membres épars & lui redonna la vie. On le nommoit *Biformis*, parce que tantôt on donnoit à ſa figure l'air de la jeuneſſe, tantôt on le repréſentoit avec une longue barbe. Un triple triomphe le fit ſurnommer *Triambé*. Les Auteurs ont varié dans l'explication qu'ils ont donnée du nom de *Thyonæus*, & le ſentiment de *Bannier* ſur ce point, c'eſt qu'il y avoit un Bacchus que *Diodore* & *Heſychius* font naître de *Thyoné*: Θυώνη avoit été auſſi le ſurnom de *Semelé*. Le nom de *Baſſara*, ville de Lydie, où ſon culte fut célèbre, lui fit donner celui de *Baſſaræus;* il eſt cependant des perſonnes qui penſent qu'il lui vint d'un vêtement long que les Bacchantes portoient dans ſes ſolemnités. *Briſa*, promontoire de Lesbos, ou βριμάω, verbe qui exprime les cris des Buveurs ou des adorateurs de Bacchus, lui ont fait donner le nom de *Briſæus*. Les cris nocturnes de ſes fêtes le firent appeller *Nyctelius*, &, des vaſtes coupes qu'il eſt cenſé remplir, on le nomma *Enchyus*. Les flâmmes qui firent périr ſa mère devoient auſſi lui procurer un nom, ce fut celui tout naturel d'*Ignigena*. Une fontaine près de laquelle on célébroit les Orgies lui communiqua ſon nom de *Méliaſte*. Les *Amycléens*, au rapport de *Pauſanias*, l'appellèrent *Pſilas*, parce que le mot *Pſila* dans le langage Dorien ſignifie la pointe de l'aîle d'un oiſeau, & par cette expreſſion ils vouloient ſignifier que l'homme eſt ſoutenu par une pointe de vin comme un oiſeau dans

les airs eſt ſoutenu par ſes aîles. Les grains de lierre nommés *Corymbes* dont les tyrſes & ſa couronne étoient garnis le firent ſurnommer *Corymbifer*, ainſi que les cornes, qui, placées ſur ſa tête comme les ſymboles du Soleil que ce Dieu repréſentoit ſouvent, le firent nommer *Bicorniger*. Nous n'oublirons pas ici le beau nom de *Bon-fils* donné à Bacchus, parce qu'il s'étoit changé en lion pour défendre, contre les Géants, ſon père qui l'avoit encouragé par ces paroles : *Euge fili, Evohe Bacche.*

Un bienfaiteur eſt un eſpèce de Dieu : Bacchus en répandant ſes bienfaits ſur les diverſes Nations qu'il parcouroit, s'en fit adorer, & de ſon vivant même il vit commencer ſon culte. *Eleutherus*, au rapport d'*Hygin*, lui fit le premier élever une Statue, & enſeigna comment on devoit l'adorer. Suivant *Pauſanias*, le premier qui inſtitua un culte en l'honneur de Bacchus fut *Phyſcoas.* Preſque tous les peuples des Indes lui décernèrent les honneurs divins. Le culte de Bacchus étoit paſſé de l'Égypte dans les Indes, & des Indes il paſſa dans la Grèce ; mais la Grèce enchérit ſur les cérémonies des Indiens & des Égyptiens, & reconnut Bacchus pour une de ſes plus grandes Divinités. Rien de plus ſolemnel que les fêtes de ce Dieu que *Melampus*, ſuivant *Hérodote* & *Diodore de Sicile*, avoit introduites en Grèce. *Pierre Caſtellan*, qui a traité des fêtes des Grecs, diviſe les ſolemnités des Bacchanales ſuivant les noms que leur donnèrent les divers Auteurs. Les Bacchanales très - anciennes, *antiquiſſima Bacchanalia*, étoient célébrées dans l'Attique au douzième jour du mois nommé *Antheſterion*, qui, ſelon le Commentateur des faſtes d'Ovide, *Neapolis*, correſpond à la fin de Février ou au commencement de Mars. Ces Bacchanales n'avoient rien que d'honnête : on exigeoit même un ſerment des quatorze femmes qui ſervoient de Prêtreſſes, & *Démoſthènes* nous a conſervé la formule de ce ſerment que *Caſtellan* rend ainſi en Latin : *Pura & munda ſum à cæteris immundis, & à viri congreſſu, & Bacchanalia, & Jobacchia patrio more celebro, & legitimis temporibus.*

Les Bacchanales récentes, *recentiora*, ſont citées dans les Scholiaſtes de *Thucydide.* Etoient-elles différentes des anciennes ? *Caſtellan* n'oſe l'affirmer.

Quant aux Bacchanales majeures, *majora*, elles étoient célébrées comme les anciennes au mois *Antheſterion.*

Les Bacchanales mineures, *minora*, étoient regardées comme des préparations pour les grandes, on les célébroit au mois *Poſeideon.* On appelloit *Lenæa* les fêtes en l'honneur de Bacchus ſolemniſées au mois *Lenæon.* C'étoit

vers la fin de l'Automne, & les Étrangers ne pouvoient être admis à ces ſolemnités.

Celles que l'on nommoit Ἀστικὰ ou *Urbana* avoient lieu au Printems. Ces fêtes n'étoient pas annuelles. On les célébroit tous les trois ans, & cette époque triennale étoit ainſi fixée pour faire alluſion aux trois années que l'on prétendoit avoir été employées par Bacchus à la conquête des Indes. Les Athéniens comptoient leurs années par la célébration de ces fêtes avant de les compter par les Olympiades.

Du nom de *Brauron*, ville de l'Attique, où les Bacchanales ſe célébroient avec beaucoup de licence, on ſurnomma ces fêtes *Brauronia*; ainſi que du nom de *Theonius* que portoit Bacchus, on leur donna celui de *Theænia*.

La coutume introduite parmi les Bacchantes de mordre dans des chairs crues, pour exprimer la fureur divine dont elles vouloient paroître remplies, fit appeller les Bacchanales *Crudivora* ou Ὠμοφάγια.

Autant les ſolemnités de Bacchus avoient été ſimples dans l'origine, comme le remarque *Plutarque*, autant le luxe & la corruption des mœurs parvinrent à les rendre ſplendides & infâmes. Elles le devinrent tant par la ſuite que les Romains, qui avoient adopté ces fêtes avec toutes leurs horreurs, furent obligés, par un mémorable *Senatus Conſulte*, de les ſupprimer dans toute l'Italie. Il y eut des pays où, comme nous l'apprend *Pauſanias*, on mêla à toutes les infamies du culte de Bacchus des ſacrifices humains.

Si nous parcourons le même Auteur, nous ſerons étonnés de la quantité de Temples & d'Autels élevés au Dieu du vin & de la joie.

Les *Éléens* lui en avoient conſacré un qui couvroit une Statue faite par *Praxitèle*, & où il prétendoient que Bacchus opéroit des miracles & rempliſſoit annuellement de vin des vaſes vuides, que, pour éviter toute ſupercherie l'on enfermoit dans le Temple ſous les ſceaux des Prêtres. Des Grecs trouvèrent dans l'Iſle d'*Eubée* un antre qui lui étoit conſacré, d'où ils enlevèrent la Statue à laquelle dans un naufrage ils devoient, diſoient-ils, leur miraculeuſe conſervation. Non loin de Thèbes étoit un autre Temple de Bacchus, ſurnommé *Ægobolus*; on avoit pouſſé l'excès juſqu'à lui immoler ſes propres Prêtres, & par les conſeils de l'Oracle Delphique, ce crime ayant été ſuivi de la peſte, on lui immola un jeune homme qui entroit dans l'âge de puberté; enfin à cette victime humaine avoit ſuccédé dans ces lieux le ſacrifice d'une chèvre.

Parlerons-nous des différentes Statues de Bacchus adorées par les habitans de Patras & des noms divers d'*Œsymnetes*, *d'Anteus*, *d'Arœus*, de *Calydonius* qu'ils leur donnèrent ? Rapellerons-nous le culte que, par le conseil de l'Oracle, les Methymniens rendirent à une tête de bois d'olivier que des Pêcheurs avoient retirée de la Mer dans leurs filets, & qu'ils adorèrent sous le nom de Bacchus *Cephallenès*, ainsi que l'Oracle l'avoit surnommé? Ferons-nous mention du Temple de *Bacchus*, appellé *Cresius* à cause de la sépulture d'*Ariadne* qui étoit déposée dans ces lieux ? Mais il seroit trop long de rapporter les noms des demeures consacrées à ce Dieu ou de ses Statues, nous nous contenterons de renvoyer à *Pausanias*, qui en cite plus de trente.

Ce que nous ne pouvons pas de même passer sous silence, ce sont les différens systêmes des Sçavans sur Bacchus. Les uns ont cru devoir chercher l'origine de cette Divinité dans nos livres Saints.

Denys Vossius a fait tous ses efforts pour prouver que *Bacchus* est le même que *Moyse*, & le rapprochement qu'il fait dans le parallèle de ces deux grands hommes est assez heureux. L'Égypte offre à tous les deux un berceau, tous deux sont exposés sur les eaux peu après leur naissance, tous deux tirent leurs noms de cette aventure; car ainsi que *Moyse* signifie sauvé des eaux, *Mysas*, nom qu'Orphée donne à Bacchus, a la même signification. Bacchus & Moyse passent quarante années dans le même pays. Si Bacchus a eu deux mères, Moyse en a reconnu deux de même, l'une dans celle qui le mit au jour & l'autre dans la fille de Pharaon qui l'éleva. La beauté que l'on attribuoit à Bacchus étoit si réelle dans Moyse, que ce fut la raison qui le fit cacher pendant trois mois par sa mère, & qui le fit ensuite adopter par Thermertis, ainsi que le dit *Josephe*. Le passage de la Mer rouge se trouve rapproché par le Poëte *Nonnus* de la fuite de Bacchus vers cette même Mer. L'armée de Moyse, ainsi que celle de Bacchus, étoit composée d'hommes & de femmes. Orphée donne à Bacchus le nom de Législateur que l'on reconnoît convenir spécialement à Moyse. Ces cornes, symboles des rayons du Soleil, que l'on attribue à Bacchus dans *Orphée*, *Sophocle* & *Euripide*, ne seroient-elles pas l'emblême des rayons de lumière qui parurent sur le front de Moyse ? Si le Législateur des Juifs d'un coup de sa verge miraculeuse fait sortir de l'eau d'un rocher, *Euripide* fait aussi frapper par Bacchus avec son tyrse une pierre qui rend une liqueur semblable à la rosée. Les serpens dont se ceignoient les initiés aux mystères de Bacchus, & qui annonçoient la protection du Dieu, ne rappelleroient-ils pas les serpens de la morsure desquels guérissoit la vue du serpent d'airain élevé par Moyse ? Le fidèle compagnon de

Moyſe *Caleb*, pourroit bien avoir donné lieu à la fiction de ce chien qui accompagnoit toujours Bacchus : le mot *Keleb* ſignifiant chien aura facilement conduit à cette Fable. Si Bacchus eſt donné pour inventeur de la culture de la vigne, quoique les livres Saints l'attribuent à Noë, on peut cependant ne pas héſiter de trouver entre Bacchus & Moyſe encore un rapprochement ſur ce point, puiſqu'il a fait entrer les Hébreux dans la terre promiſe, où non-ſeulement couloient le lait & le miel ; mais qui produiſoit ces gros raiſins que les envoyés de Moyſe rapportèrent pour faire voir la fertilité de ce pays.

Le P. *Thomaſſin* a joint au parallèle fait par *Voſſius* quelques rapprochemens encore.

Huet, Évêque d'Avranche, a adopté le ſentiment de *Voſſius*, & fait, ainſi que lui, une comparaiſon ſuivie des actions de Bacchus & de la vie de Moyſe.

Suivant *Bochard* & le *Clerc*, ce n'eſt point de Moyſe que vient la fiction de Bacchus, c'eſt de *Nemrod*, fils de *Chus*, qui en Hébreu nommé *Barchus* fournit d'abord l'étymologie du nom du vainqueur des Indes. *Bochard* fait voir enſuite que tous les noms de Bacchus ſont tirés de la langue Aſſyrienne par les Grecs, qui les ont accommodés à la leur.

Noë, le premier qui, ſuivant les livres Saints, a planté la vigne, avoit des caractères trop reſſemblans avec Bacchus, pour que d'autres Sçavans ne le donnaſſent pas comme le modèle d'après lequel le Dieu des vendanges avoit été formé.

M. l'Abbé *Bergier* ne cherche pas dans la Bible la ſource de l'hiſtoire fabuleuſe de Bacchus, il refute *Bochard* ſur bien des points. Il ne voit en ce Dieu fameux qu'un perſonnage allégorique dont tous les noms ont un rapport marqué avec le vin & les liqueurs. Il ne veut reconnoître dans toutes les victoires de Bacchus que l'effet funeſte des liqueurs enyvrantes qui changent ſouvent les hommes en tigres & en lions. Les cornes que l'on donne à Bacchus ne ſont, ſuivant ce Sçavant, que l'emblême des premiers vaſes à boire, qui n'étoient autre choſe que les cornes des animaux. Les fêtes de ce Dieu, ſimples & innocentes dans l'origine, gayes comme le doivent être toutes les fêtes des vendanges, ont enfin, par ſuite des malheureux effets de l'yvreſſe, dégénéré en horreurs trop exactement obſervées par les adorateurs du père de la joie & du vin.

Le célèbre *Bacon*, qui, dans les fables des Anciens, trouvoit une ſageſſe cachée, crut devoir reconnoître dans celle de Bacchus l'emblême de la convoitiſe ou de la paſſion en général qu'allume plus efficacement le vin : qui jamais

ne ſe raſſaſie ; mais veut toujours ajouter conquêtes à conquêtes. Le lierre qui rampe autour des murs & que l'on donnoit pour couronne à Bacchus, paroît au docte Chancelier d'Angleterre peindre admirablement l'excès de la paſſion qui embraſſe toutes les actions & les affections des hommes.

Noël le Comte a eu quelques-unes de ces idées ; mais il s'eſt occupé ſur-toût à retrouver dans le Dieu du vin l'emblême de cette liqueur, ſes effets, ſa culture & ce qui contribuoit le plus à la fécondité de la vigne.

Court de Gébelin, fait de Bacchus le Soleil, comme les Égyptiens avoient fait de cet aſtre leur *Oſiris*, qui paroît avoir été le premier Bacchus.

Nous ne nous arrêterons pas ici à parler des arbres conſacrés à Bacchus, & de ſes différens attributs, on en parle dans l'explication de ſes Pierres, & à l'occaſion de ſes Statues.

On ne ſçauroit méconnoître dans la Statue que nous offre la Planche XLIII qui eſt ſous nos yeux, la figure de Bacchus. Tout l'annonce : cet air de nobleſſe & de douceur convient parfaitement au Dieu qui, doué d'une éternelle jeuneſſe auroit pu, mêlé à un chœur de Vierges, être confondu avec elles, comme le chante *Horace* du beau Gygès. Sur tout ſon corps eſt répandue une certaine molleſſe qui ne nuit cependant pas à la vigueur. Les muſcles ſont aſſez prononcés pour que l'on reconnoiſſe un homme ; mais ils ſont ſi moelleuſement arrondis, qu'ils rappellent l'idée de cette nature mixte que les Poëtes avoient attribuée à cette Divinité. Le diadême eſt un des ces attributs qui, ſans être particulier à Bacchus, contribue ſingulièrement à le faire reconnoître. *Macrobe* dit que ſa tête en eſt ceinte, parce que le premier il a triomphé des nations Barbares ; *Senèque* & *Lucien* le comptent au rang de ſes principaux attributs. *Pline* dit qu'il en fit le premier uſage, &, ſuivant *Diodore de Sicile*, ce Dieu l'employa pour ſe préſerver des douleurs de tête que l'excès du vin peut occaſionner : ce fut de ce diadême ou *mître* qu'il tira le nom de μιτροφόρος. Sur ſon épaule eſt ſuſpendue la dépouille d'une panthère, qui, comme le remarque l'Abbé *Bannier*, eſt un des ſymboles qui accompagnent le plus ordinairement les figures de ce Dieu. A ſes pieds on voit un homme dans une poſture de ſuppliant & embraſſant ſa cuiſſe. Nous croirions aſſez volontiers que ce ſeroit *Ampelos* que l'on auroit voulu groupper avec Bacchus, cet *Ampelos* ſon ami, dont *Nonnus*, en plus d'un endroit, a chanté les louanges. D'une main le Dieu ſemble ou le vouloir relever ou le careſſer. On lit dans ſes yeux la ſatisfaction qu'il a de le voir, & qui lui fait, pour

ainſi dire, oublier le vin dont eſt emplie ſa coupe qu'il tient de l'autre main. Peut-être cette figure eſt-elle celle d'un *Ampelos*, Prêtre de Bacchus, dont le Dieu ſembleroit exaucer les vœux. Sur un tronc, qui eſt derrière Bacchus, au milieu des pampres & des raiſins, on voit des maſques qui annoncent l'uſage qu'on avoit coutume d'en faire dans les fêtes & les ſolemnités du Dieu des vendanges: peut-être l'un de ces maſques tenant du ſatyre ſeroit-il fait pour indiquer l'origine d'*Ampelos* le favori qui, ſuivant la Fable, étoit fils d'un ſatyre & d'une Nymphe.

PLANCHE XLIV.

BACCHUS AVEC UN FAUNE.

Voici encore un grouppe admirable de Bacchus avec un Faune, l'Artiſte habile qui l'a fait aura voulu, par la réunion de ces deux figures, ſuivre l'exemple de *Praxitèle*, qui avoit ſculpté un Bacchus grouppé avec un ſatyre. Dans l'ouvrage que nous examinons & qui prouve les talens de ſon Auteur, les deux figures s'embraſſent mutuellement. Le Dieu ſurpaſſe, comme de raiſon, en grandeur le Faune, ſur l'épaule duquel il s'appuie en l'embraſſant. Il y a dans tout le corps une nobleſſe ſinguliére. Les contours ſont beaux & purs, & quoique les formes du Faune ſoient belles, on trouve dans la première de ces figures quelque choſe de divin qui la diſtingue de l'autre. La tête de Bacchus a ce grand caractère que les Anciens ſçavoient ſi bien donner à leurs Dieux. Que de graces elle nous offre! Une longue chevelure, attribut commun de Bacchus & d'Apollon, retombe le long du cou juſque ſur ſes épaules où elle ſe partage & flotte agréablement. Le front eſt tout-à-la-fois ceint du diadême, de pampres & de raiſins. Le Sculpteur, à l'imitation de *Policlète d'Argos*, lui a donné des cothurnes. Les regards du Faune ſont fixés ſur le Dieu: à ſon épaule eſt ſuſpendu la peau d'un tigre ou d'une panthère, qui, retombant ſur ſa poitrine, paſſe ſur l'une de ſes hanches & pend le long de ſa cuiſſe. On ſçait que l'Antiquité conſacra ces animaux à Bacchus, à raiſon de leur amour pour le vin & les raiſins. Dans ſa main eſt un vaſe à boire: autrefois il portoit une corne qui avoit le même uſage. Près de lui ſe voit un tronc d'arbre, contre lequel ſont appuyés & le *pedum* & la flûte de Pan.

PLANCHE XLV.

BACCHUS ASSIS.

Il eſt aſſez rare de voir Bacchus tranquillement aſſis. C'eſt dans cette attitude que l'a poſé le Sculpteur habile auquel nous devons la Statue qui nous occupe, & que les Artiſtes regardent comme un des plus beaux ouvrages de l'Antiquité. Les proportions en ſont belles : elle offre les formes élégantes de la jeuneſſe. La douceur eſt répandue ſur le viſage, comme le ſont les Grâces ſur tout le corps qui eſt entièrement nud; ſur la pierre qui lui ſert de ſiége une peau de tigre eſt étendue, & le long d'un de ſes côtés ſerpente une vigne qui s'élève chargée de beaux raiſins que ſaiſit la main du Dieu. Une panthère, compagne fidelle de Bacchus, eſt à ſes pieds & le regarde. Cet animal ſe trouve preſque toujours près du vainqueur des Indes, ſoit à raiſon de ſon avidité pour le fruit & le jus de la vigne, comme nous venons de le dire, ſoit parce qu'au retour de ſon expédition dans les Indes, Bacchus, ainſi que le diſent les Poëtes, parut ſur un char traîné par des tigres.

PLANCHE XLI.

BACCHUS *LÉNÉEN.*

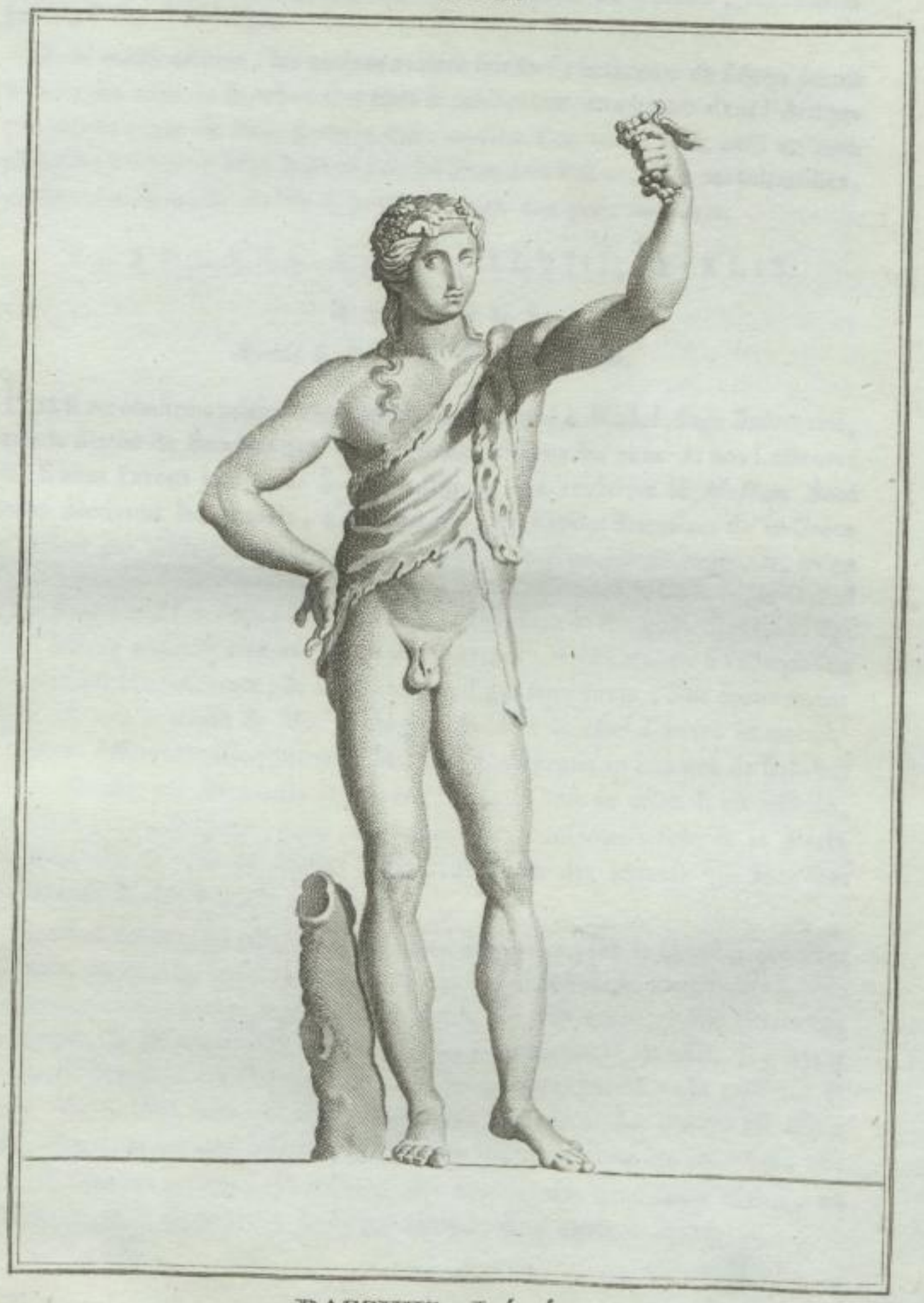
Le Bacchus que nous examinons tient dans ſa main qu'il élève une grappe de raiſin qu'il paroît montrer à tous ceux qui le regardent; il ſemble par ſon geſte leur dire : « voici le ſymbole d'un des plus beaux dons que j'aie faits aux » hommes, ou voici la ruſe bien ſimple avec laquelle j'ai vaincu l'Univers ». Outre ce raiſin preſſé par la main du Dieu, le Sculpteur a donné à ſa Statue pluſieurs de ſes attributs caractériſtiques, l'air de jeuneſſe, le diadême, la couronne de pampres mêlée de raiſins, la chevelure flottante & cette peau qui recouvre ſa poitrine. Les Anciens appelloient ces ſortes de peaux *Nébrides*, du mot νεβρις, qui ſignifie *Daim* : Bacchus, diſoit-on, en portoit de ſemblables, & elles étoient devenues l'un des ornemens dont ſe paroient les Prêtres de ce Dieu. Le nom de *Lénéen* que nous avons donné à ce Bacchus, a paru devoir ſpécialement lui convenir en cette circonſtance. Tenant du raiſin, couronné de raiſins, pouvoit-il avoir un nom plus analogue que celui que l'on dérive

BACCHUS, avec un Faune.

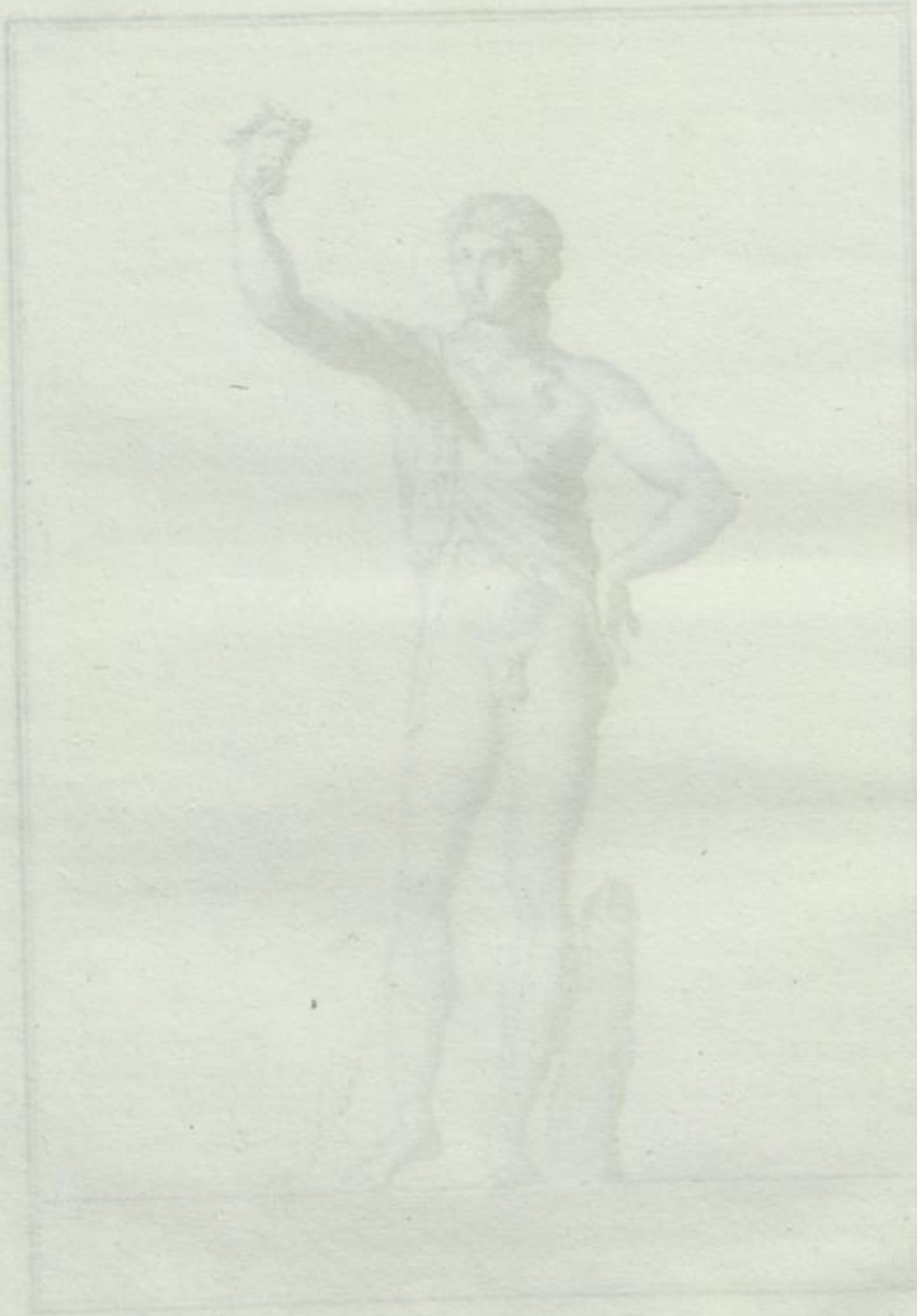
SLUB
Wir führen Wissen.

BACCHUS . Adsis .

SLUB
Wir führen Wissen.



BACCHUS. Lénéen.



dérive du nom de ἄξονες, qui signifie la table même du Preſſoir, inſtrument principal des Vendanges.

De la même origine, les anciens avoient fait ſortir le ſurnom de *Lénées* donné à l'une des fêtes de Bacchus. Ces fêtes ſe célébroient tous les ans dans l'Attique pendant le cours du mois *Lenæon* qui, comme l'on voit, avoit auſſi un nom conforme à celui du Dieu & à celui de ſes fêtes. Les Poëtes, dans ces ſolemnités, avoient des Combats où ils diſputoient entre eux pour des Prix.

PLANCHES XLVII, XLVIII, & XLIX.

BACCHUS

Ayant à ſes pieds un petit Satyre.

RIEN ne confirme mieux le ſurnom de Divin donné à *Michel Ange Buonarotti*, que la Statue de Bacchus que nous mettons ici ſous les yeux de nos Lecteurs: &, ſi nous l'avons jointe aux Statues antiques que renferme le *Muſéum* dont nous décrivons les beautés, c'eſt que les plus habiles Statuaires de la Grèce n'euſſent pas dédaigné de la reconnoître pour leur propre ouvrage, &, qu'en l'aſſociant aux chefs-d'œuvres de l'antiquité que contenoit ſa Galerie, le Grand Duc *Ferdinand I* a donné les preuves les plus sûres de ſon goût. Quoique l'âge de l'Auteur n'ajoute rien au mérite de l'ouvrage, il doit ajouter à l'admiration de ceux qui le conſidèrent, & l'on n'apprend pas ſans doute, ſans étonnement qu'à 18 ans le ciſeau de Michel Ange a produit ce chef-d'œuvre immortel.

Parmi différentes deſcriptions de Statues, *Calliſtrates* en cite une de Bacchus faite en bronze par *Praxiteles* & qui étoit dans un bois de crête. Il eſt difficile, en liſant cette deſcription, de ne pas rapprocher involontairement & la Statue de *Praxiteles* & celle de *Michel Ange*: elles ont des beautés qui leur ſont communes & des beautés exquiſes.

Bacchus debout, eſt tellement poſé que, fixant des yeux le *Cyathus* que tient ſa main droite, qu'il vient de vuider & vers lequel ſa bouche entrouverte ſemble cependant encore porter le deſir, l'on diroit que ſon corps veuille perdre ſon à-plomb, & qu'une yvreſſe naiſſante va lui faire éprouver ſes effets. Il y a tant de perfection dans cet Ouvrage que tous les membres paroiſſent ſe mouvoir & qu'il fait oublier l'art qui ſe confond avec la nature. Le marbre eſt chair. On admire en lui une jeuneſſe fleurie, un moëlleux dans les contours, une pureté dans les formes, un mélange des beautés des deux ſexes réunis, un je ne ſais quoi d'amoureux & de gai répandu dans toute la figure.

Horace appelloit Bacchus *le Dieu couronné de pampres verds*; comme ces raiſins, comme ces pampres que n'a point oubliés le *Praxitèles de Florence*, s'enlaſſent bien avec ſes cheveux & en ſoutiennent agréablement les boucles! Point de *Nébride* ni d'autres vêtemens ſur un corps auſſi beau. L'œil avide du connoiſſeur peut en contempler tous les charmes que ne détruit pas ſa vigueur.

Derrière le Dieu, aſſis ſur un petit tronc que recouvre la dépouille d'un chevreau, ſe voit un jeune ſatyre qui mange, avec un ris mêlé de malice, des raiſins que Bacchus tient de ſa main gauche. Cette petite figure eſt admirablement grouppée avec la grande; &, ſi, dans toutes les Statues, il eſt toujours un point de vue ſous lequel elles offrent ce que l'on appelle le *mauvais côté*, il faut avouer que c'eſt encore un écueil auquel eſt échappé *Michel Ange*; ſous quelque face que l'on conſidère ſon ouvrage, on ne peut s'empêcher de céder au ſentiment de volupté que ſa beauté fait naître.

PLANCHE L.

BACCHUS

Avec un Satyre.

Nous allons encore mêler l'ouvrage d'un Florentin habile avec les chefs-d'œuvres que la Grèce & Rome ont fait éclore. Cet ouvrage eſt un Bacchus grouppé avec un ſatyre, & l'Artiſte eſt le célèbre *Jacques Tattius* plus connu ſous le nom de *Sanſſovin*. La plume ne ſauroit exprimer toutes les beautés qu'il renferme, l'accord admirable qui règne entre tous les membres, cette grace, cette élégance, cette vérité qui ſéduit l'œil, & ne lui laiſſe voir que la nature & ſes charmes. La tête eſt couronnée de lierre. Sur ſon viſage on voit la ſenſation qu'il éprouve, & l'on ne doute point qu'il ne ſavoure la douceur du vin qu'il vient de boire & que contenoit la coupe qu'il élève avec tant de graces. Si, dans tout le corps de ce Dieu, il eſt des beautés ſans nombre qui flattent l'œil du Connoiſſeur, il faut en convenir, ce bras ſi noblement élancé, qui agit avec ſi peu de gêne, qui a les formes ſi exactes, les mouvemens ſi vrais, oui, ce bras ſeul les ſurpaſſe toutes, & l'on peut le regarder comme une des plus précieuſes productions de l'Art. De l'autre main, Bacchus tient une grappe de raiſins que convoite fort le jeune Satyre que l'Artiſte a grouppé avec lui d'un chevreau ſans doute immolé comme ennemi des vignes à l'honneur du Dieu du vin, & que *Gori*, par erreur, dit être aſſis ſur ſa peau.

Vaſari, dans la vie qu'il nous a donnée de *Sanſſovin*, raconte que cet Artiſte mit tant d'ardeur à faire cet ouvrage qu'il tint nud, pendant pluſieurs heures, au fort de l'hyver, *Philippe Fabri* ſon éleve, dont il ſe ſervoit pour modele, & qui en eſt mort peu de temps après.

SLUB
Wir führen Wissen.

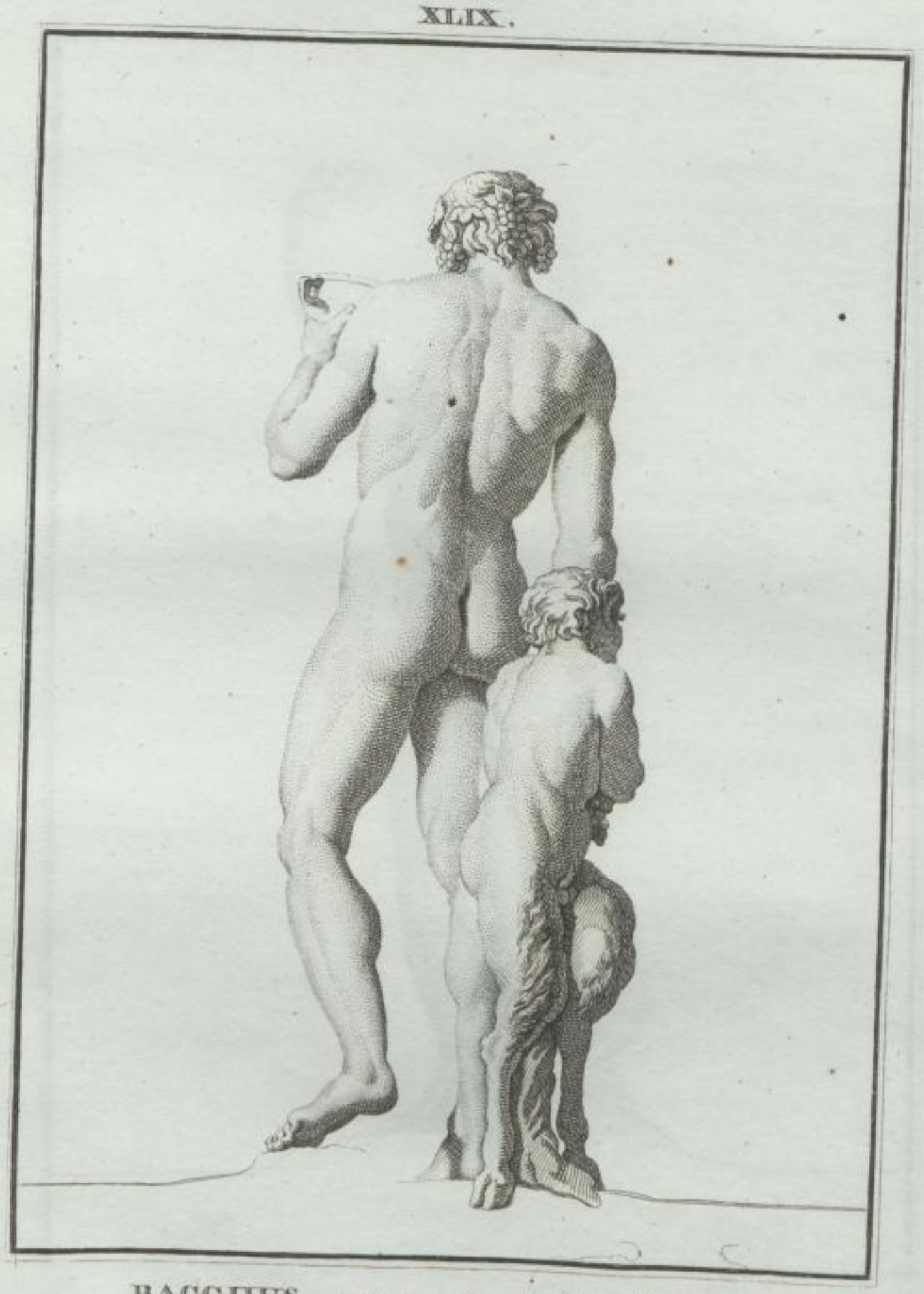
SLUB
Wir führen Wissen.

XLVII.

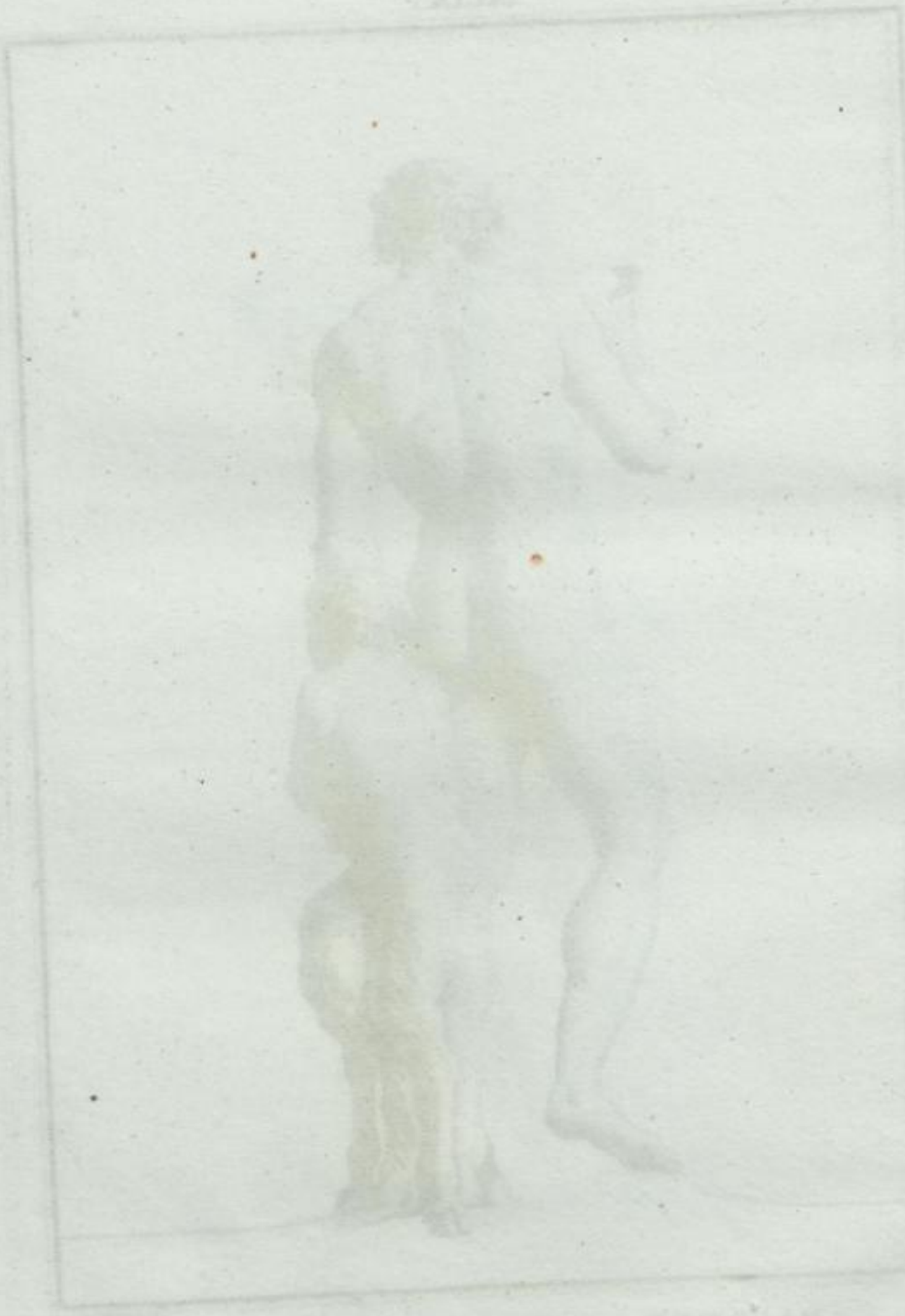
BACCHUS . avec un Satire .

BACCHUS. avec un Satire.

XLIX.



BACCHUS. avec un petit Satyre.



BACCHUS. avec un Satyre.

SLUB
Wir führen Wissen.

Ce grouppe avoit été fait pour être placé dans les jardins que le Patrice *Jean Bartholini* avoit à Florence, jardins qui ont paſſé dans les mains des Marquis de *Riccardi*. Après la mort de *Jean Bartholini*, Gérard ſon frère en a fait hommage au Grand Duc Coſme I, qui l'a fait placer dans le *Muſéum*.

PLANCHE LI.

BACCHANTE OU LENA.

Les Bacchantes ne furent pas le moindre ornement des triomphes du vainqueur des Indes : elles en avoient embelli la pompe comme elles l'avoient accompagné dans ſes combats & ſes victoires. Les Statuaires & les Graveurs les plus renommés ſe ſont plû à multiplier leurs images dont les développemens ſecondoient l'habileté de leur ciſeau. Pour voir avec quelle variété ils les ont reproduites, il ſuffit de jetter un coup-d'œil ſur les Pierres antiques que nous avons publiées dans le ſecond volume des Pierres gravées, depuis la Planche LI juſqu'à la Planche LXXXIV. Dans les explications que nous avons données de ces Pierres, on a pu remarquer qu'aux Bacchantes, les Artiſtes avoient joint auſſi ces Nymphes qui préſidoient aux Vendanges & aux Preſſoirs, & que les Anciens déſignoient ſous le nom de *Lenæ*. Nous croirions volontiers que c'eſt une de ces Nymphes que repréſente la belle Statue que nous avons ſous les yeux. Elle n'offre pas, en effet, ces mouvemens qui caractériſent plus ſpécialement les Bacchantes, & qui annoncent en elles les effets de la liqueur de leur Divinité chérie. La Drapperie qui couvre cette figure eſt jettée avec grace, & n'offre aucun déſordre : elle laiſſe appercevoir les formes heureuſes de la jeune Beauté qui la porte. La gaieté règne dans ſes traits & ſe mêle à une décence qui pourroit la faire prendre pour la Prêtreſſe de tout autre Dieu que celui des Vendanges, ſi des raiſins n'étoient point entrelaſſés avec ſes cheveux, & ſi l'une de ſes mains n'en tenoit point une grappe, tandis que l'autre paroît tenir encore les reſtes d'un thyrſe qu'elle portoit.

Peut-être cette belle Statue que nous examinons repréſente-t-elle une de ces femmes de l'antiquité qui rendirent un culte plus aſſidu à Bacchus, & que quelque Artiſte aura repréſentée ſous des dehors analogues à ſon dévouement plus ſpécial à ce Dieu.

PLANCHE LII.

BACCHANTE

Accompagnée d'un Tygre.

Est-ce une ſimple Bacchante ? Eſt-ce *Thyas*, cette première Inſtitutrice des fêtes de Bacchus que nous préſente ce marbre qu'un Statuaire habile a preſque rendu vivant ? Virgile peint Thyas émue par les chants conſacrés à fêter Bacchus, laiſſant appercevoir dans ſes mouvemens cette émotion pieuſe : ne croiroit on pas de même voir s'agiter & ſe mouvoir le corps de cette femme dont l'art rendroit la nature jalouſe ? On diroit, tant eſt puiſſante l'illuſion ! qu'elle va s'élever de terre pour former des danſes.

Si la tête de cette Statue n'offre pas tous les caractères propres à déſigner une Bacchante, des cheveux épars ou couronnés de pampres, ou entrelacés de raiſins, cela ne doit pas ſurprendre ; elle a été poſtérieurement adaptée par un Sculpteur moderne, qui, quoiqu'il ait oublié ce ſymbole caractériſtique, a développé le plus grand talent par la *Vénuſté* qu'il a répandue ſur ſa figure.

Compagnon fidèle de Bacchus & des Faunes, un tygre eſt à ſes côtés, & ſon regard expreſſif tourné vers elle, annonce ſon attachement.

Cette Bacchante a le bras tellement élevé, qu'elle ſemble avoir lancé ſon thyrſe, à moins que l'on ne ſuppoſe que le Sculpteur lui ait fait tenir un de ces tambours uſités dans les ſolemnités de Bacchus, & que l'on retrouve dans les anciens monumens entre les mains des Prêtreſſes de ce Dieu.

On ne ſauroit trop admirer la légereté, la délicateſſe de la draperie, ainſi que l'art avec lequel elle eſt jettée : elle ſemble tranſparente. On croit voir, à travers, les beautés qu'elle voile, & l'on peut preſqu'autant admirer les formes précieuſes des membres qu'elle couvre, que celles des bras, des genoux qu'elle laiſſe nuds. Enfin le marbre ſemble être chair, & nous croirions ſans peine que les charmes de cette figure pourroient ſouffrir le parallele avec ceux de la Bacchante que *Calliſtrates*, nous dit être ſortie ſi belle des mains de *Scopas*.

BACCHANTE. ou Lena.

LII.

BACCHANTE. accompagnée d'un Tygre.

PLANCHE LIII.

BACCHANTE

danſant.

NOUS avons parlé, dans le ſecond volume des *Pierres gravées*, pag. 92, de différentes Danſes qu'*Athénée*, *Lucien* & *Jules-Pollux* nous diſent avoir été inſtituées pour célébrer Bacchus : telles étoient la *Pyrrique*, la *Scopienne*, la *Carienne*, la *Cordace*, la *Sickinnis* & l'*Emmélée*. On ne peut pas fixer préciſément quelle eſt celle que le Sculpteur a voulu faire exécuter par cette Bacchante. Il eſt évident que ce n'eſt ni la *Cordace*, ni la *Sickinnis*, que l'on ne comptoit point parmi les danſes décentes. Ce n'eſt pas non plus l'*Emmélée*, qui, ſérieuſe, avoit ſeule obtenu le ſuffrage de Platon. Elle paroîtroit ſe rapprocher d'avantage de la *Scopienne* qui étoit plus paiſible ; mais le mouvement de la main, au-deſſus du front qui la caractériſoit, ne ſe remarquant point dans cette figure, il eſt plus ſimple de croire que l'Artiſte a puiſé dans ſon imagination la poſition qu'il a donnée à ſa ſtatue, á moins que l'on ne penſe avec *Gori* qu'il ait exiſté, peut-être, une danſe dans laquelle les femmes élevoient avec grace, au-deſſus de leur tête, un pan de leur robe, comme le fait cette Bacchante dont on ne ſauroit, au ſurplus, trop admirer la draperie.

PLANCHES LIV & LV.

FAUNE.

DANS le cours de nos obſervations ſur les Pierres gravées du *Muſeum*, nous avons fait remarquer qu'aux fêtes Dionyſiales, Bacchus étoit célébré par des hymnes, des cris de joie, le bruit des cymbales & des tambours, les accords de la flutte & de la lyre, les danſes & les jeux, des plaiſanteries libres, des mouvemens particuliers du corps, des projections bizarres de la tête, le brandiſſement des thyrſes & l'agitation des torches allumées. On a pu voir encore que nous placions au rang de ſes compagnons les *Faunes*, ces Divinités agreſtes, que les Poëtes peignoient de même que les *Satyres*, avec des cornes & des pieds de chèvres, & que les Artiſtes ne préſentoient qu'avec des formes purement humaines, à raiſon, peut-être, de l'opinion qui les faiſoit deſcendre d'un Roi des Aborigènes, nommé *Faunus*.

Ces êtres, qui ont donné lieu aux plus profondes recherches & aux vaſtes conjectures des Sçavans, ces demi-Dieux, dont on croit puiſer l'origine du

culte en Egypte, frappoient d'étonnement, ſi nous en croyons *Ovide*, & tranſportoient d'enthouſiaſme ceux qui ſe trouvoient ſur leurs pas. Divinités ſpéciales des adorateurs les plus groſſiers, il étoit tout ſimple, remarque *Noël le Comte*, de leur faire produire, par la frayeur, ce que l'on n'eut pû obtenir par des raiſonnemens.

Pour ſe les rendre favorables, on couronnoit leurs Statues de feuillages de pin. Cet arbre, des forêts d'Ida, leur étoit cher, nous dit *Ovide*. On leur immoloit des chèvres offrandes faciles des Pâtres les plus zèlés pour leur culte.

Ce culte, que pluſieurs Ecrivains ne conſidèrent que comme une ſuite de celui des Egyptiens pour les boucs, n'étoit pas toujours un culte d'inclination & de goût, ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion. Les Faunes n'étoient ſouvent aux yeux de leurs adorateurs que des Démons, dont ils vouloient écarter les maléfices.

Au ſurplus qu'ils aient été Dieux ou Diables pour les anciens, ils ſont intéreſſans pour les amis des arts par le genre de beauté que leur ont donné les plus habiles Artiſtes dans les monumens qui nous reſtent.

Watellet avoit bien tort, en diſant que les Grecs avoient choiſi la nature des *Faunes* pour caractériſer une proportion peſante : car leurs Statues les plus parfaites nous offrent, comme le remarque *Winckelmann*, l'image d'une belle jeuneſſe, parfaitement bien proportionnée, d'une jeuneſſe mûre, ainſi que le font obſerver *les Auteurs de la deſcription des Pierres gravées d'Orléans*, & qui annonce cet âge où le corps humain eſt enfin parvenu au dernier terme de ſon développement.

Le profil de leur tête ne porte point un caractère noble; une forme pointue diſtingue leurs oreilles; leur nez eſt un peu camus; leur bouche ſe relève ordinairement vers les extrêmités, caractère que le Corrège donnoit aux ſiennes pour leur communiquer le ſourire. Leur air eſt celui de la ſimplicité champêtre.

Leurs cheveux, qui s'appelloient chez les Grecs EUTHYTHRIX, tiennent du poil des chèvres; conſéquemment ils ſont courts, auſſi *Winckelmann* a-t-il ſoin de faire cette réflexion, que ſi, dans le Cantique des Cantiques, les cheveux de l'épouſe ſont comparés aux poils des chèvres, il faut entendre cela, ſans doute, des chèvres de l'Orient qu'on a coutume de tondre à raiſon de la longueur de leurs poils.

Il eſt parvenu juſqu'à notre âge beaucoup de Statues de Faunes, que nous devons au ciſeau des hommes les plus habiles de l'Antiquité.

LV.

FAUNE.

SLUB
Wir führen Wissen.

Parmi les plus belles, ſans doute, peut ſe placer celle que l'on conſerve à Florence. C'eſt un ouvrage exquis d'un Statuaire Grec trouvé, comme on peut le conjecturer, à Rome: & *Blanchius* le met au nombre des monumens antiques, qui depuis longtems ſont dans les mains des *Médicis*, & que *Laurent*, l'un d'eux, a vraiſemblablement acquis. L'Artiſte qui l'a exécuté avec tant de perfection, l'a repréſenté au moment où il célèbre une Orgie en l'honneur de *Liber*, ainſi que tout l'annonce. Le rire eſt répandu ſur ſon viſage, ſes yeux ſont pleins d'ame. Sa tête, qui ſe relève, fait un heureux contraſte avec ſon dos courbé: & la poſition de ſes bras, ainſi que de ſes mains, eſt ſi naturelle que l'on croiroit qu'il va frapper l'une contre l'autre les cymbales qu'il tient; ſon pied droit, qui eſt le gauche dans notre Planche, eſt poſé ſur un eſpèce d'eſcabel à ſoufflet (1), dont le bruit devoit s'accorder avec le ſon aigu de l'airain des cymbales.

Cet inſtrument n'étoit point particulier aux Acteurs des fêtes Dionyſiaques; mais les Muſiciens courans & ceux qui aſſiſtoient aux théâtres en faiſoient uſage.

On ne peut ſe laſſer d'admirer dans cette figure d'une élégance & d'un fini parfaits l'harmonieux aſſemblage de tous les membres, la force des muſcles & leur accord entre eux. *Paul-Alexandre Maffei*, dans ſon *Receuil des Statues antiques*, attribue ce bel ouvrage à *Praxiteles*, & croit que la tête en a été replacée & les bras reſtaurés par *Michel-Ange Buonarotti*; *Gori* ne penſe point, quoique cette Statue ſoit digne du ciſeau de *Praxiteles*, qu'on puiſſe affirmer qu'elle eſt ſon ouvrage; il trouve même que la preuve tirée par *Maffei*, de la deſcription d'une pompe funèbre en l'honneur de *Buonarotti*, prouve contre lui, puiſqu'il y eſt parlé ſeulement d'un Satyre de *Praxiteles* & non d'un Faune; mais il eſt convaincu que, s'il n'eſt point de cet habile Statuaire, il eſt l'ouvrage d'un homme digne d'être ſon rival, & c'eſt pour cette raiſon, ajoute-t-il, qu'il eſt placé dans la partie la plus recherchée du Muſeum des *Médicis*.

---

(1) Nous avons déſigné l'inſtrument que le Faune fait mouvoir avec ſon pied, par le nom d'eſcabel à ſoufflet. Les Latins l'appelloient *Scabillum* & *Scabellum*; nom que *Caſaubon* ne croit pas originairement plus Latin que ceux de *Barbitus*, *Sambuca*, *Nabla*, donnés à des inſtrumens de muſique. *Scaliger* penſe que cet inſtrument correſpond à celui que les Eſpagnols déſignent par la dénomination de *Caſcabelli*. *Suetone*, dans la vie de *Caligula*, Ch. LIV, fait mention de cet inſtrument, dont l'Empereur, vêtu de la *Palla* des femmes, ſe fit accompagner pour chanter, par trois Conſulaires qu'il avoit mandés dans ſon palais, pendant une nuit, à la ſeconde veille.

PLANCHE LVI.

FLORE.

CETTE Nymphe que les Grecs appelloient *Chloris*, cette Déeſſe des fleurs, qui embellit la terre de ſes productions variées, *Flore* paroît ici ſous nos yeux. A ſes traits, à ſes attributs on ne ſauroit la méconnoître. Elle tient, dans ſa main droite, un bouquet, qu'elle ſemble offrir à Zéphire ſon époux. Son corps, qui n'eſt couvert que d'une draperie légère, qu'elle ſoutient de la main gauche & qui ne nous dérobe que quelques-unes de ſes beautés, reſpire cette première jeuneſſe que Zéphire fixa pour elle. Tout eſt tellement beau dans cette Statue qu'on pourroit dire d'elle ce qu'on Poëte ancien diſoit d'une image de Minerve.

Χαρὶ σε ταῖς ἰδίαις ἐξεπόνησε Χάρις.

C'eſt la Grâce elle-même qui vous a faite de ſes mains.

Pline parle de pluſieurs ouvrages de *Praxiteles*, que l'on voyoit à Rome, & met au nombre de ces précieuſes productions une Flore. Peut-être eſt-ce une copie de ce bel ouvrage que nous voyons; mais, ſi ce n'eſt pas un ciſeau guidé par celui de ce grand homme qui a produit cette Statue, nous pouvons dire qu'elle eſt faite par un Statuaire habile, qui ſuivoit ſon genre & n'étoit point indigne de ſon maître.

Que Flore ait obtenu un culte des anciens, qui diviniſoient tout, nous n'avons pas à nous en étonner; l'Etre bienfaiſant qui étoit cenſé faire ſortir des terres, longtems couvertes de frimats, ces ornemens qui parent la nature au retour du printems, devoit être cher aux hommes.

Les Sabins adoroient Flore ainſi que le prouve l'inſcription en bronze, rapportée par *Raphaël Fabretti*, & trouvée, de ſon tems, dans un champ Sabin.

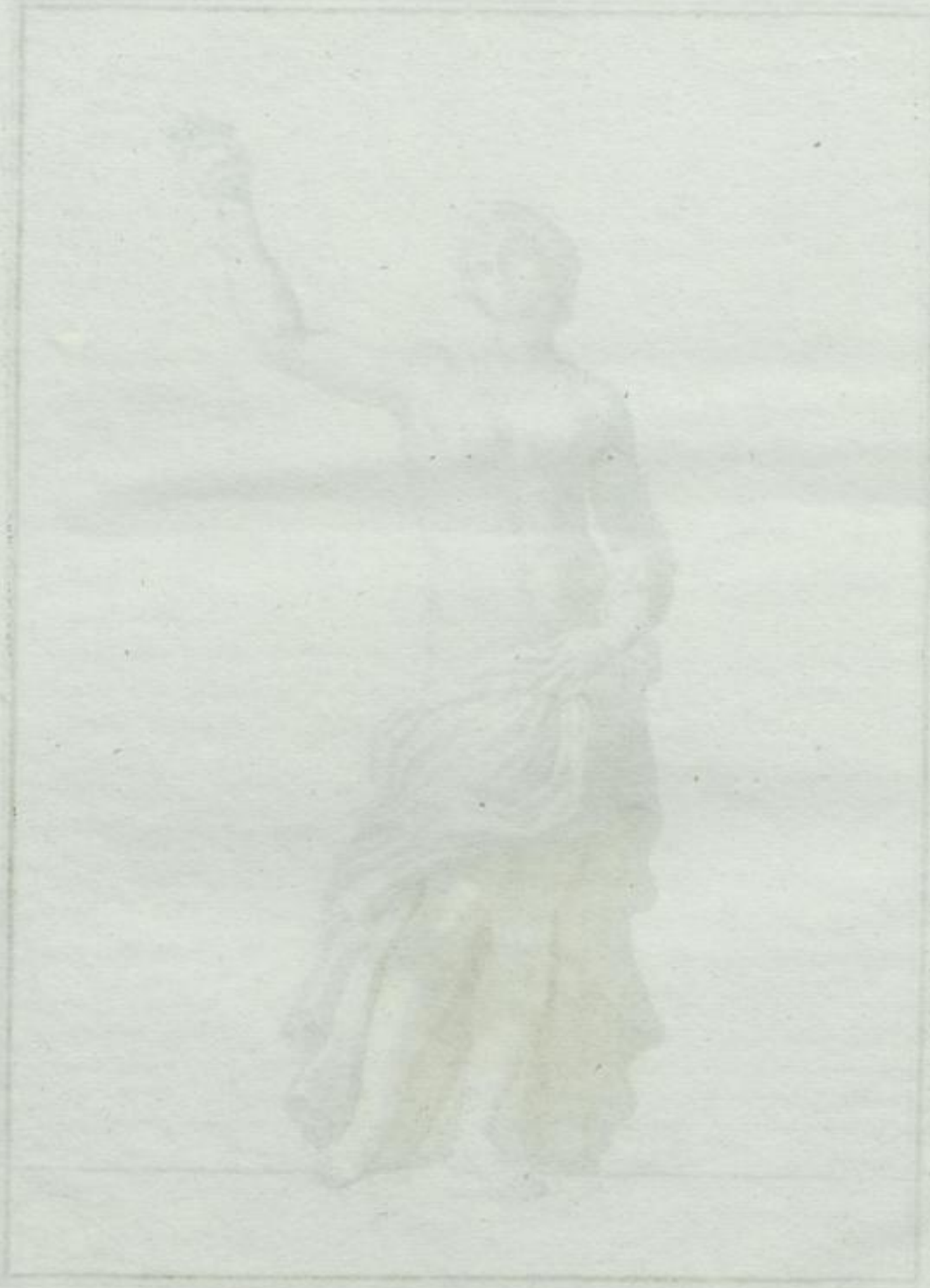
On peut, remarque *Gori* dans une note aux *Inſcriptions Doniennes*, Claſ. VIII, N.° 42, P. 325, ſe former une idée du ſon de cet inſtrument, d'après ce qu'en ont dit pluſieurs Auteurs anciens. Suivant *Ciceron*, le bruit qu'il faiſoit s'appelloit, *Concrepatio*: ſuivant *Arnobe*, *Strepitus* ou *Sonora Concrepatio*: ſuivant *Suétone*, *Crepitus*.

C'eſt de-là, ſans doute, que des Écrivains croient que l'inſtrument qui nous occupe étoit, à l'inſtar de nos orgues, compoſé d'un ou pluſieurs tuyaux, rendus ſonore par le vent d'un ſoufflet que faiſoit mouvoir le Joueur de cymbales ou de flûte, avec ſon pied garni d'une eſpèce de ſandale, ordinairement en bois, & quelquefois en fer. *Auguſtinus*, Lib. IV *de Muſicâ*, dit que c'étoit toujours le même ſon que rendoit cet inſtrument, & qu'il étoit agréable par l'accord qu'il produiſoit, en formant une baſſe continüe.

Tatius

LVI.

FLORE.



FLORAE
TI PLAVTIVS DROSVS
MAG II
V. S. L. M.

Tatius, Roi de ce Peuple & Collégue de *Romulus*, lui éleva des autels au milieu de Rome naiſſante. Les Phocéens lui conſacrèrent un temple à Marſeille. Du tems de *Numa*, elle avoit déjà chez les Romains & des Prêtres & des ſacrifices; mais les jeuxqui furent célébrés depuis en ſon honneur ne commencèrent que l'an de Rome 513, ſous deux Ediles de la famille des *Publicius*, comme Ovide nous l'apprend, comme les Médailles les confirment & comme on en trouve une preuve non douteuſe dans Tacite, qui dit que *Lucius* & *Marcius Publicius* firent rebâtir le temple de Flore pendant le cours de leur Edilité. Ces jeux ne furent point d'abord annuels, on ne les célébroit que lorſque l'on craignoit la ſtérilité ou lorſque les livres des Sybilles le preſcrivoient; & ce ne fut qu'à l'occaſion d'une ſtérilité de pluſieurs années, annoncée par des printems froids & pluvieux, que le Sénat ordonna que les jeux, conſacrés à cette Divinité, auroient lieu tous les ans; ce qui s'obſerva conſtamment juſqu'à l'époque de leur deſtruction.

Les jeux Floraux étoient innocens & purs dans leur origine; mais ils ſe corrompirent, & le raiſon en fut ſimple. Une Courtiſanne fameuſe, nommée par les uns *Larentia*, *Flora* par les autres, obtint, ſous le nom de la Mère des Fleurs, des Autels achetés au peuple Romain par les immenſes produits de ſes charmes dont elle l'avoit fait héritier. Ses fêtes furent bientôt confondues avec celle de l'épouſe de Zéphire; &, bien dignes de la nouvelle Déeſſe que l'on célébroit, elles n'offrirent plus que des preuves de diſſolution & de licence. On y raſſembloit les Courtiſannes pour y danſer nues au ſon de la trompette.

En vain le galant Ovide veut-il, de cet obſcène uſage, tirer, pour les femmes, cette leçon ſouvent répétée par les Poëtes de tous les pays, qu'il faut qu'elles profitent des jours de leur printems, de ce tems de la beauté dans ſa fleur & n'attendre pas le moment, toujours trop prochain, où elles n'eſſuyeront que des mépris, comme la roſe effeuillée dont on ne voit plus que les épines; les jeux Floraux ne pouvoient ſupporter l'œil du Sage, & l'on ſçait ce que *Valère Maxime* rapporte de Caton, que, ce reſpectable perſonnage s'étant trouvé un jour à la célébration des jeux, le Peuple, arrêté par ſa vue, n'oſa demander en ſa préſence le ſpectable licencieux, charme de la fête, & qui faiſoit ſes délices; & qu'averti par Favonius, Caton ſe retira pour ne

point troubler les plaiſirs du Peuple, & pour ne bleſſer ni la dignité de ſon caractère ni la ſévérité de ſes mœurs, fait certain qui donna lieu à l'Epigramme connue, dans laquelle on reproche finement á Caton ſa démarche.

Suivant quelques Auteurs, les jeux Floraux ſe célébroient la nuit aux flambeaux, dans la rue Patricienne; ſuivant d'autres, le cirque de la Colline *Hortulorum* y étoit uniquement deſtiné. Malgré la docilité & l'intelligence connue des Eléphans, on concevra avec peine que la maſſe énorme de leur corps ait jamais pû leur permettre de danſer ſur la corde, comme le feroit croire *Suetone*, qui, dans la vie de *Galba*, dit que ce Prince donna ce ſpectacle au Peuple pendant une fête de Flore.

PLANCHE LVII

HERCULE

Terraſſant un Centaure.

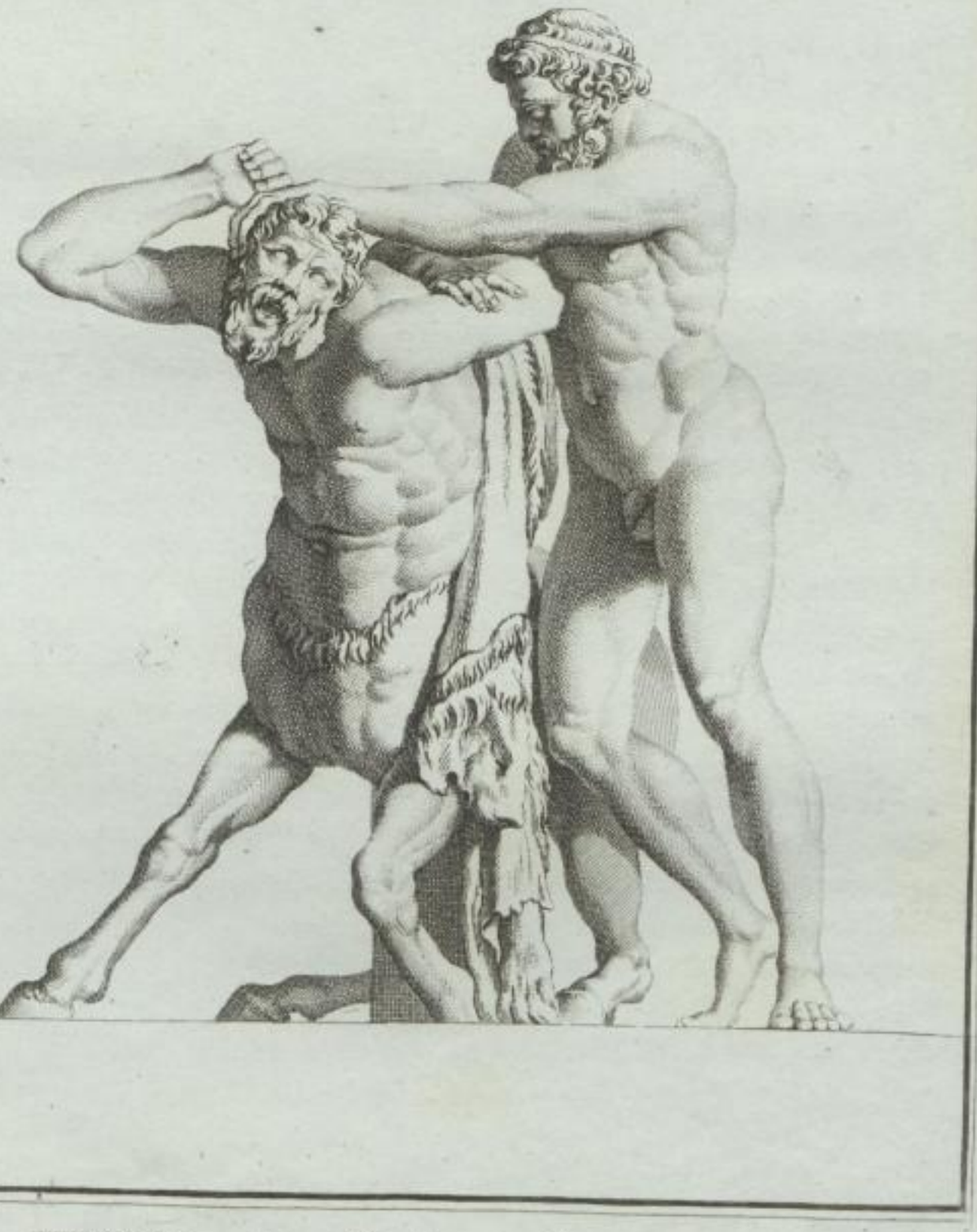
Nous avons, dans le premier Volume des Pierres gravées, parlé de l'hiſtoire d'Hercule, ce Héros devenu Dieu; nous avons rapproché & ſes travaux & les différentes Pierres qui les retraçoient; nous ne fatiguerons donc pas ici nos Lecteurs par des répétitions inutiles, & nous ne nous occuperons que du beau groupe que nous avons ſous les yeux. Que ne pouvons nous faire paſſer dans notre deſcription tout ce que ſa vue nous inſpire!

Cet ouvrage eſt l'heureux fruit de l'habile ciſeau d'un des plus excellens Statuaires de l'Antiquité, ainſi que le prouvent l'enſemble de toutes les parties & la perfection de tous les détails. Sa rareté ajoute encore à ſa valeur, & l'on ſçait que ni Pauſanias ni Pline ne citent aucun monument de cette nature, où paroiſſe Hercule, fort de ſa propre force, ſans maſſue & ſans flèches terraſſant un Centaure.

Ce Héros-Dieu eſt repréſenté au moment où, ayant retourné au Centaure, derrière le dos, ſon bras droit qu'il tient de la main gauche, il preſſe & abbat de ſa droite invincible la tête de ce rival audacieux. Les efforts qu'il fait dans cette lutte n'altèrent point la nobleſſe de ſes mouvemens: ils ſemblent être l'effet naturel de la vigueur, répandue dans tout ſon corps. Le Centaure au contraire paroît épuiſé; il ſuccombe, &, tout à la fois, exprimant la rage d'être vaincu & la douleur qu'il éprouve, il élève ſon bras gauche au-deſſus de ſa tête, ferme ſon point, fronce les ſourcils, &, de ſa bouche demi-ouverte, laiſſe, pour ainſi dire, échapper des cris douloureux.

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.



HERCULE . terraffant un Centaure .

SLUB
Wir führen Wissen.

Quelle connoiſſance de la nature, quelle force de l'Art a déployé l'Auteur de ce groupe ſuperbe, dans le développement de cette poitrine muſculeuſe du Centaure, dans le mouvement des bras & la tenſion des cuiſſes ! Comme il a ſçu, dans la tête d'Hercule, réunir le contentement & la férocité du vainqueur, le terrible du regard, & la joie mêlée, qu'inſpire la victoire.

On peut dire aſſurément avec Gori, que le Sculpteur auroit ſatisfait tous les déſirs s'il eut laiſſé à la poſtérité, avec cette preuve éclatante de ſes talens, ſon nom que l'on cherche en vain ſur la baſe de ce groupe.

PLANCHE LVIII.

HERCULE

Etouffant un Lion.

Les anciens Mythologues parlent de deux victoires mémorables remportées par Hercule ſur deux Lions fameux, celui de Cithæron qui, par ſes rugiſſemens & ſes courſes devaſtatrices, diſperſoit & enſanglantoit les troupeaux d'Amphytrion & de Theſpius, & que, ce Héros défit, ayant à peine dix-huit ans, & celui de la forêt de Némée, que, n'ayant pû abattre à coups de flèches, il combattit corps-à-corps dans l'antre du Mont Thétos, qui lui ſervoit de demeure, & qu'il étrangla en lui ſerrant le col entre ſes mains.

C'eſt à l'aide de cette double victoire que *Léonard Agoſtini* explique une Cornaline qu'il a publiée, Plan. CXI, & ſur laquelle on voit Hercule, revêtu de la peau d'un Lion, en ſuffoquer un autre.

D'autres Savans ne font qu'un fait de ces deux actions, & donnent la ſuffocation du Lion de Némée comme le premier des travaux d'Hercule.

C'eſt cette action mémorable de ce Héros-Dieu que repréſente le groupe de marbre que nous avons ſous les yeux, & qui, par ſa perfection couvre de gloire ſon Auteur & ravit notre admiration.

A quels yeux pourroient échapper les beautés du viſage d'Hercule ; cette majeſtueuſe ſévérité, & ce double ſentiment de ſatisfaction & de fureur qu'il exprime ? Quelle vigueur repandue ſur tout le corps & quel beau développement des muſcles !

Le Lion qui employe toute ſa force à ſe défendre, & qui, par ſes efforts ſemble vouloir écarter les mains victorieuſes d'Hercule qui le ſuffoquent, eſt ſi bien rendu, que quoique vaincu, il inſpire encore la terreur.

PLANCHE LIX & LX.

HERCULE

Pomarius.

Ces deux Statues, que nous mettons ſous les regards de nos Lecteurs, repréſentent Hercule, que déſignent bien clairement ſa maſſue & les pommes qu'il tient à la main; cette maſſue, à l'aide de laquelle il a vaincu les monſtres & les brigands dont il eſt dit avoir purgé la terre; ces pommes, qu'il a ravies dans le jardin des Heſpérides, après avoir tué le Dragon qui les gardoit & endormi l'une des ſœurs qui veilloit ſur elles.

Dans la première, Hercule eſt jeune encore; mais tout annonce ſa vigueur; &, quoique les formes en ſoient prononcées, le corps a une élégance remarquable.

Dans la ſeconde, ce Héros eſt d'un âge plus avancé, & ſon front, couronné de laurier, annonce que l'intention du Statuaire étoit de le repréſenter après ſes victoires & ſes travaux.

Gori ne regarde point cette dernière Statue comme le fruit d'un ciſeau antique; mais il en admire les beautés qui ſoutiennent l'approche de celles de l'antique même.

Les pommes que tient Hercule lui ont fait donner par *Heſychius* le ſurnom de Μήλιος que *Geraldi* rend par celui de *Pomarius*.

On peut dire de ces Statues, & avec plus fortes raiſons, ce que *Pauſanias* dans ſes *Corinthiaques*, Liv. II. dit d'un Hercule en bois ſculpté par *Dædale*, que cet ouvrage reſpire la Divinité.

PLANCHE LXI.

NARCISSE.

Qui ne connoît la fable du malheureux fils de *Céphiſe* & de *Liriope* qu'*Ovide* chez les Latins, & *Mal-Filaſtre*, parmi nous, ont orné des charmes de la Poéſie? Ce jeune homme, dont la beauté étoit extraordinaire, fut, nous ont appris les anciens Mythologues, l'objet de l'amour des Nymphes, & l'une d'elles, *Echo*, ſécha de douleur de n'avoir pu toucher ſon ame. Hélas! bientôt il ſentit lui-même les triſtes effets d'un amour qu'on ne peut ſatisfaire, & ſes parens virent s'accomplir l'Oracle de Tiréſias qu'ils avoient conſulté ſur la

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

LVIII.

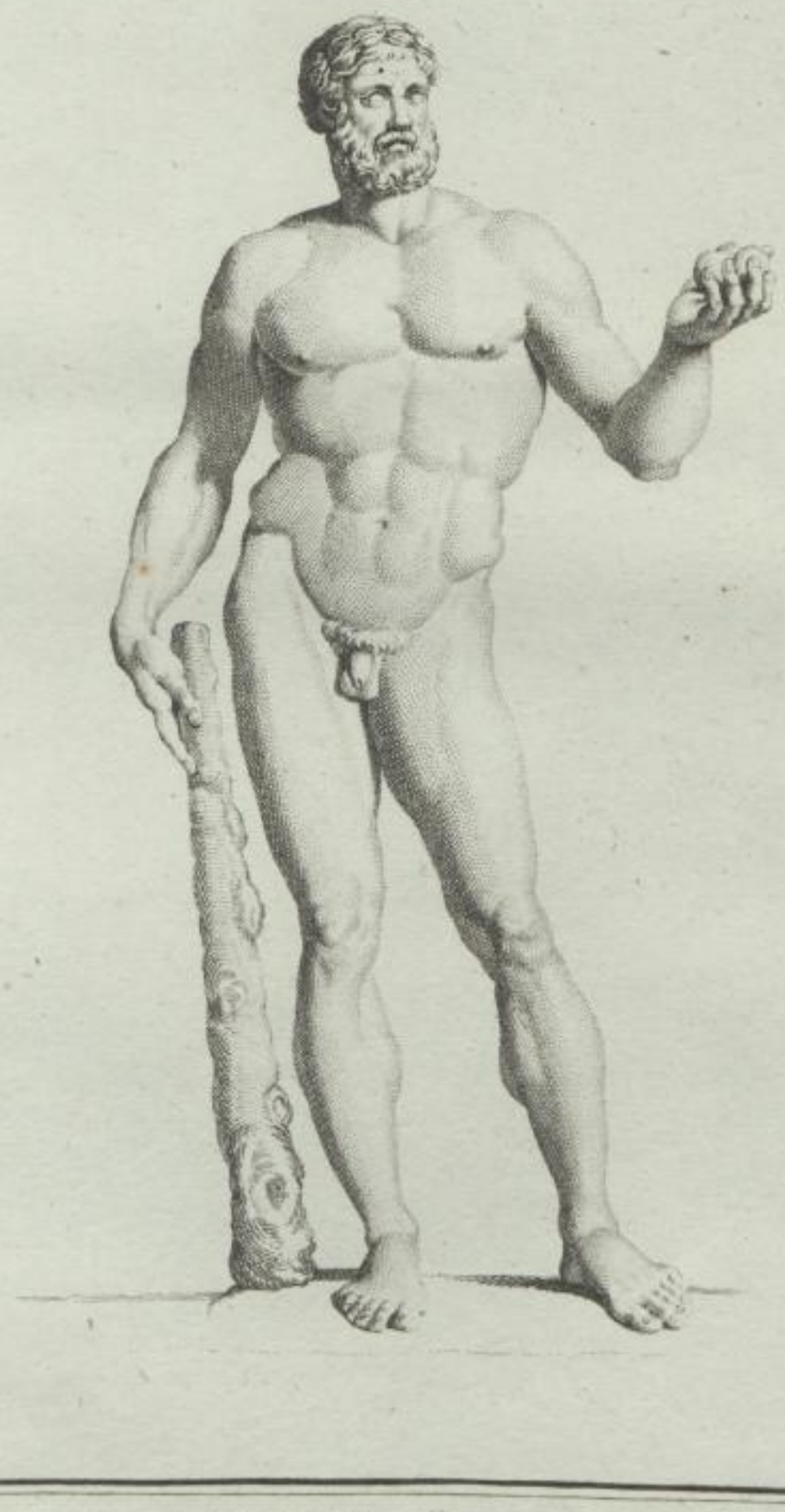
HERCULÈ . étouffant um Lion.

SLUB
Wir führen Wissen.

LIX.

HERCULE . pomarius.

LX.



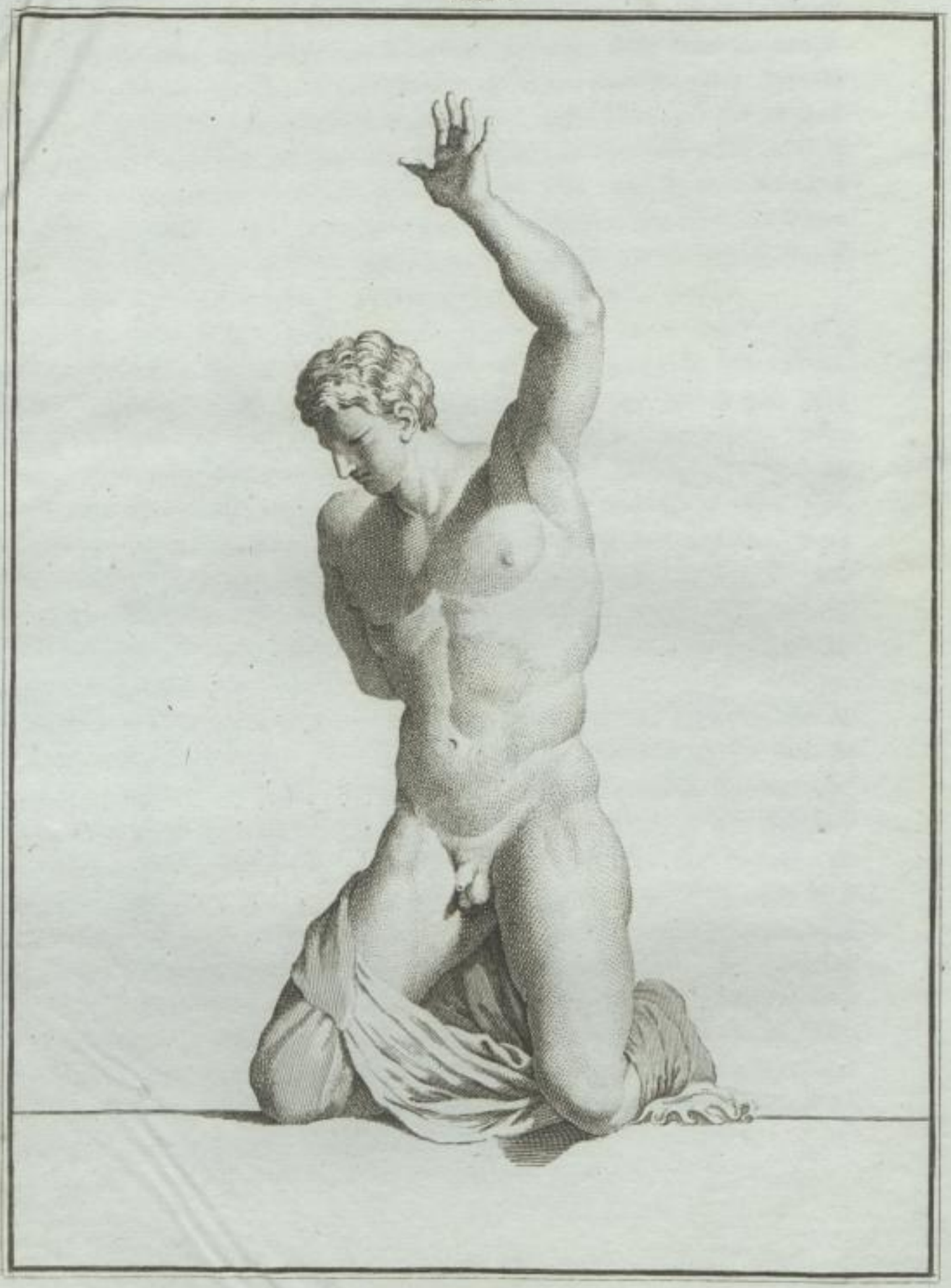
HERCULE . pomarins .

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

LXI .



NARCISSE .

durée des jours de cet enfant chéri, & qui leur avoit répondu : « Oui, il » vivra long-tems, s'il peut ne pas se voir ». Narciſſe, en effet, revenant un jour de la chaſſe, fatigué par ſes courſes & par la chaleur, &, pour ſatisfaire ſa ſoif, s'approchant d'une fontaine limpide, apperçut dans l'eau ſon image. Épris de ſa propre beauté, &, concevant qu'il ne pouvoit avoir d'autres eſpérances que de fixer ce miroir inſenſible qui la réfléchiſſoit, il fut attaqué d'une langueur deſſéchante, à laquelle, par bonté, mirent fin les Dieux en le changeant en cette fleur ſi connue qui porte ſon nom ; qui fut conſacrée aux Euménides, & dont ſe couronnoient ceux qui offroient des ſacrifices à ces Déeſſes, que Bacchus ne dédaigne pas, & qui devint chère à Proſerpine depuis le moment où Pluton l'enleva tandis qu'elle s'amuſoit à la cueillir.

Noël Lecomte voit dans cette fable une leçon contre l'abus des Paſſions, & prétend qu'elle indique cette vérité que la peine du crime le ſuit comme l'ombre ſuit le corps. D'autres, l'interprétant dans le même ſens à peu près & toujours d'une façon utile à la perfection de la morale, y montrent l'effet certain de l'amour déſordonné de ſoi-même. *Pauſanias* regardant le fond de cette fable comme hiſtorique, &, trouvant abſurde d'imaginer un être aſſez fou pour ne pas diſtinguer l'ombre de la réalité & devenir paſſionné pour une image, à l'occaſion d'une fontaine nommée *la Fontaine de Narciſſe*, qui ſe trouve, ſur les frontières des Theſpiens dans un village appellé *Hédouacon*, raconte de cette manière, l'hiſtoire fabuleuſe du fils de Céphiſe qu'il avoue être moins répandue que l'autre verſion.

« Narciſſe avoit une ſœur qui lui reſſembloit parfaitement. Mêmes traits de » viſage, même chevelure, preſque même habit : ils courroient les bois & » chaſſoient enſemble : l'amitié la plus tendre uniſſoit leurs ames. La ſœur vint » à mourir. Pour tempérer ſa douleur, Narciſſe vint alors à une fontaine » où ils avoient coutume de de ſe rafraîchir enſemble. Par hazard, en » fixant, un jour, les eaux, il apperçut ſon image. Quoiqu'il reconnût bien » que c'étoit la ſienne, néanmoins, à cauſe de ſa parfaite reſſemblance avec » ſa ſœur, il ſe fit la douce illuſion de la revoir dans cette ombre, &, trouvant » un doux ſoulagement à ſes regrets, dans cette vue, il s'accoutuma à venir » le prendre à cette fontaine. » *Pauſanias* ne doute pas cependant que le Narciſſe, fleur, ait été connu long-tems avant le Narciſſe Theſpien dont il raconte l'hiſtoire, & l'aventure de Proſerpine qui s'amuſoit à le cueillir à l'inſtant où l'enleva le Dieu des Enfers, lui en fournit la preuve.

Mais laiſſons la fable de Narciſſe, pour nous occuper de la Statue qui eſt ſous nos yeux. La beauté en eſt ſi parfaite qu'on ne peut mieux retracer celle du modèle. Narciſſe y eſt exprimé à genoux ſur la rive de la fontaine, étonné de ſa beauté qu'elle reproduit, ou de ſa reſſemblance avec ſa ſœur qu'elle retrace, ainſi que de la ſatisfaction qu'il éprouve. Tout ſon viſage annonce ces ſentimens dont ne laiſſent aucun doute ce bras levé, cette main étendue qui prouvent le génie du Sculpteur, autant que la belle exécution de l'ouvrage atteſte ſes talens.

Cette Statue de Narciſſe, outre le prix de la perfection, a celui de la rareté. On ne l'avoit point publiée avant *Gori*, & dans aucun ouvrage, on ne voit rien qui paroiſſe avoir été fait d'après elle.

PLANCHE LXII.

PARIS,

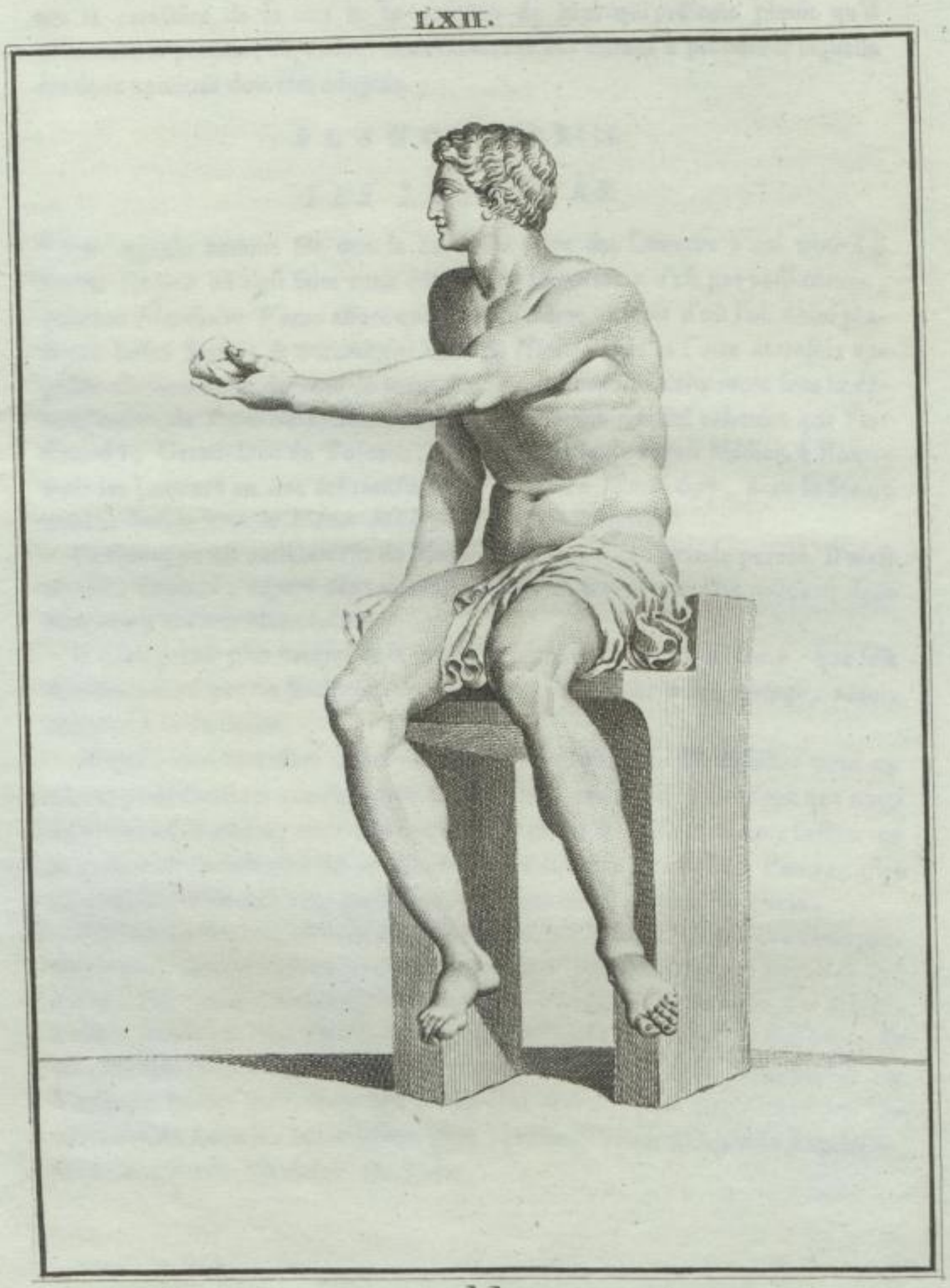
ou un Athlète vainqueur.

La Statue que nous examinons nous offre un jeune-homme remarquable par la beauté de ſa figure, la correction des formes, & les charmes de l'enſemble. Il eſt aſſis ſur un ſiége ſimple & élevé, &, de ſa main, il montre ou préſente une pomme.

Cette pomme fait naître au premier coup-d'œil l'idée de Paris, ce fils de Priam & d'Hécube, que ſon père, effrayé par l'oracle qui lui avoit prédit que cet enfant cauſeroit un jour la ruine de ſa Patrie, avoit donné à Archélaüs pour le faire périr, & que cet Officier attendri ſe contenta de livrer à des bergers du mont Ida qui l'élevèrent; qui enfin berger comme eux, choiſi par Jupiter pour terminer le différend élevé entre Junon, Pallas & Vénus, donna à cette dernière la pomme que la Déeſſe de la diſcorde avoit jettée ſur la table des Dieux au feſtin des nôces de Thétis & de Pélée, & ſur laquelle étoient écrits ces mots: *A la plus belle.*

Gori, ne retrouvant dans cette Statue, ni le bonnet Phrygien, ni l'habit de pâtre qui diſtingue ordinairement Paris dans les anciens Monumens, ne veut point le reconnoître dans celui-ci, & il penſe qu'il repréſente un Athlète qui ſe repoſe après le combat & montre le prix de la victoire. Le corps qui eſt entièrement nud, la forme des cheveux qui ſont courts comme ceux des Athlètes, contribuent à confirmer en lui cette opinion, que renforce encore le ſiége ſur lequel le jeune-homme eſt aſſis, & qui rappelle celui ſur lequel eſt placé de même un Athlète vainqueur ſur une des Pierres gravées du *Muſeum des Médicis.*

SLUB
Wir führen Wissen.



PARIS . ou un athlete vainqueur.

SLUB
Wir führen Wissen.

Quoique nous penchions pour la première conjecture, que ſemblent déterminer le caractère de la tête & la poſition du bras qui préſente plutôt qu'il ne montre la pomme, cependant nous laiſſerons aux Savans à prononcer laquelle des deux opinions doit être adoptée.

PLANCHE LXIII.

LES LUTTEURS.

On regarde comme ſûr que le beau Grouppe des Lutteurs a été trouvé à Rome. Le lieu où s'eſt faite cette découverte importante n'eſt pas auſſi certain, quoique *Flaminius Vacca* aſſure que c'eſt au même endroit d'où l'on a tiré pluſieurs belles Statues & notamment celle de *Niobé*, près la Porte autrefois appellée *Cœlimontana* du nom du mont *Cœlius*, & connue maintenant ſous la dénomination de *Porte Saint-Jean*. Toutes ces Statues ont été achetées par Ferdinand I, Grand-Duc de Toſcane, & placées dans le Palais Médicis à Rome; mais les Lutteurs en ont été tranſportés à Florence, l'an 1677, avec la Statue connue ſous le nom de *Vénus Médicis* & celle de *l'Eſpion*.

Ce Grouppe eſt entièrement de Marbre de Paros d'une grande pureté. Il n'eſt mutilé, dégradé, réparé dans aucune partie, avantage que l'on retrouve dans bien peu d'anciens Monumens.

Il nous paroît plus naturel de le croire apporté de la Grece à Rome, que fait dans cette Cité par un Sculpteur dont le nom, malgré un ſi bel ouvrage, auroit échappé à la Poſtérité.

Maffei, trouvant dans Pline des louanges données à *Céphiſſidore* pour un Grouppe de Lutteurs que l'on voyoit à *Pergame*, croit que ce Grouppe que nous admirons eſt le même; mais *Gori* ne regarde point ſes raiſons comme ſuffiſantes & préfère de l'attribuer à *Myron* dont Pline conſidère *les Athlètes Pancratiaſtes de Delphes*, comme un des plus beaux ouvrages qu'ait produit ſon ciſeau.

Myron, au ſurplus, eſt bien digne qu'on lui faſſe honneur de ce beau Grouppe. On connoît juſqu'à quel point de perfection étoit porté tout ce qui ſortoit de ſon ciſeau, ſoit figure d'hommes, ſoit figures d'animaux; & les Vers des anciens Poëtes, conſervés dans l'Anthologie, éterniſeroient ſes talens, quand aucun de ſes ouvrages ne ſeroit parvenu juſqu'à nous. Les Epigrammes d'*Anacréon* ſur une Vache de bronze qu'il avoit faite, ſont trop connues pour être rapportées. En voici une de *Léonidas* ſur le même ſujet, que nous avons pris plaiſir à traduire. C'eſt cette Vache elle-même qui parle:

Du trop fameux Myron je ne ſuis point l'ouvrage :
Il ne fit, le menteur !
Que m'écarter du pâturage,
Et me lier ici par ſon art enchanteur.

Myron vivoit, ſuivant *Pline*, dans la quatre-vingt-ſeptième Olympiade; *Scaliger* croit cet habile Statuaire plus ancien, & le place dans la ſoixantième.

Winckelmann, ſans prétendre prononcer entre les deux Ecrivains, paroît penſer qu'il a vécu dans une époque antérieure à celle que *Pline* lui a fixée; & il tire ſes conjectures, ſoit des Statues de bois de ce Sculpteur parmi leſquelles, au rapport de *Pauſanias*, on voyoit une *Hécate* à *Egine*; ſoit de la manière dont les inſcriptions étoient placées ſous les Statues; ſoit enfin de ſon nom incruſté en lettres d'argent ſur la cuiſſe d'un Apollon de bronze qui étoit à Agrigente, uſage qui étoit en vogue du tems d'*Anacréon* contemporain de la célèbre *Erynna* de l'iſle de Lesbos qui, au rapport de Pline, a fait des Vers ſur une Sauterelle & une Cigale du même Myron. *Winckelmann* va plus loin encore, &, d'après ce fait cité par Pline, il ſemble accuſer cet Auteur de contradiction; il le combat même par un paſſage relatif à la manière dont Myron traitoit les cheveux dans ſes Figures, & l'on peut dire que, ſans le prononcer affirmativement, *Winckelmann* a prouvé que Myron a vécu dans un tems plus reculé que celui qui lui eſt aſſigné par cet Ecrivain.

Mais, quelque ſoit le tems où a fleuri Myron, & que le Grouppe que nous admirons ſoit ou non de ſa main, nous pouvons le regarder comme un chef-d'œuvre, ou plutôt même encore comme un miracle de l'Art. Toutes les difficultés dont on peut triompher ſont vaincues. Si nous parcourons en effet les diverſes parties de ces beaux Corps, nous ſerons étonnés de cette vigueur ſi habilement répandue, de l'accord & de la force des muſcles, de la préciſion des mouvemens & des efforts, ſoit de celui qui ſuccombe, ſoit de celui qui eſt victorieux. On conçoit avec peine comment, dans certains endroits où les Corps ſe touchent & ſe rapprochent, l'outil a pu s'inſinuer avec aſſez d'adreſſe, de facilité & de ſureté, pour opérer ces inconcevables détails dont la perfection étonneroit dans des parties évidentes. Quand on a vu avec attention le viſage, la poitrine, le deſſous des cuiſſes de l'Athlète abattu, le deſſous des bras & des hanches de l'autre, & que l'on a ſenti toutes les beautés que ces objets préſentent malgré ces replis & ces cavités que les Grecs, ſuivant *Ammien Marcellin*, appelloient ἄμματα, & que les Italiens nomment *Sottoſquadri*, on regarde cet ouvrage, au-deſſus de toute louange, comme un modèle de perfection & de génie que l'Auteur a voulu donner à la Poſtérité.

Une

Une copie de ce Monument, belle elle-même, ſe voit en marbre à Marly: c'eſt l'ouvrage de *Magnier*.

Avant de quitter le Grouppe des Lutteurs, parlons un inſtant de ce genre de combat. Le *Pancrace* étoit un exercice compoſé de la Lutte ou du Pugilat, & qui exigeoit toute la force du corps, comme ſon nom le déſigne. Dans la Lutte, on ne pouvoit faire uſage des poings: dans le Pugilat, les reſſources de la Lutte n'étoient pas permiſes; mais dans le Pancrace, on pouvoit employer toutes les ruſes & tous les ſecours des deux autres genres de combat.

» Ceux qui s'exercent au Pancrace, dit Philoſtrate, ſe livrent à une lutte » dangereuſe. Il leur faut faire uſage du renverſement des reins peu ſûr pour ce- » lui qui lutte, & de ces embraſſemens vigoureux dans leſquels il eſt néceſſaire » de vaincre celui qui tombe. Ils ont beſoin de beaucoup d'art pour ſaiſir diver- » ſement leur adverſaire : ceux-ci emploient dans la lutte le coup de pied, » tordent les mains & frappent à-la-fois celui qu'ils combattent. Outre ces » moyens, les Pancratiaſtes emploient les dents & les ongles.

On peut voir dans *Nonnus* le combat d'*Éacque* & d'*Ariſtée*, & dans *Stace*, celui de *Tydée* & d'*Agilée*. Le rapprochement de ces deſcriptions poétiques & de ce beau monument des arts qui reproduiſent le Pancrace ſous nos yeux, ne ſauroit offrir qu'un vif intérêt.

Ce genre de combat fut admis aux Jeux Olympiques dans la vingt-huitième Olympiade, & le premier qui en mérita le prix fut le Syracuſain *Lygdanius* que ſes compatriotes comparoient à Hercule pour la taille.

Soſtrate, ſuivant le témoignage de *Pauſanias* dans ſes *Elliaques*, étoit un des plus fameux Pancratiaſtes : il avoit été couronné douze fois, tant aux Jeux Néméens, qu'aux Iſtmiques ; deux fois aux Pythiens & trois fois à Olympie où l'on voyoit ſa Statue.

PLANCHE LXIV.

ATHLETE Vainqueur.

Quelques Admirateurs des anciens monumens ont confondu cet Athlète que nous examinons, avec Ganymede. Le vaſe placé dans les mains de ce jeune homme & ſa beauté ont été cauſe de leur erreur ; mais cet ouvrage, d'un excellent Grec, eſt tellement compoſé, & les attributs parlent ſi clairement, qu'il eſt impoſſible de méconnoître un Athlète vainqueur.

Le palmier que l'Auteur a placé près de la figure suffisoit pour établir notre opinion. D'autres Sculpteurs se sont servi de cet emblême pour désigner le même sujet. On peut voir ce que dit *Gori* en note d'une des *inscriptions Doniennes*, pag. XCV. Cet arbre d'ailleurs étoit l'arbre de la Victoire ; il en étoit le signe & le prix ; il rapprochoit les hommes des Dieux, ainsi que le dit *Horace*, Ode I. liv. I.

. . . . . *Palmaque nobilis*
Terrarum dominos evehit ad Deos.

Mais ce qui ne peut laisser aucun doute sur la désignation que nous faisons de cette Statue, c'est le vase que ce jeune homme tient & présente avec satisfaction comme le prix de son triomphe.

On n'ignore point, en effet, qu'outre la branche du palmier, on donnoit aux Athletes vainqueurs des couronnes, des boucliers, des anneaux, des vases, des Patères, &c. Ces objets se plaçoient, dans un lieu remarquable, devant les yeux des combattans pour ajouter encore, dans leur ame, un intérêt au motif déjà puissant de la gloire. Cet usage étoit constant, ainsi que le prouvent les Vers du cinquième Livre de l'Enéide, où Virgile fait *une si belle description* des Jeux.

Munera principio antè oculos circoque locantur
In medio, sacri tripodes, viridesque coronæ,
Et palmæ pretium victoribus, armaque & ostro
Perfusæ vestes, argenti aurique talentum. V. 109.
. . . . . .
Tertia dona facit geminos ex ære lebetas,
Cymbiaque argento perfecta atque aspera signis. V. 266.

Les Athlètes, rendant graces à Jupiter après la victoire, lui offroient leurs couronnes & suspendoient aux temples des Dieux les armes avec lesquelles ils avoient combattu.

On donnoit aussi pour récompense aux vainqueurs & des baisers & des festins & des places parmi les Citoyens. Ces récompenses s'appelloient, à ce que pense *Gori*, Ἀνδρεῖα ; & il cite à l'appui de sa conjecture une pierre, très-rare, rapportée par *Mont-faucon*, & portant cette inscription :

ΑΓΙΣ
ΑΜΥΡΑΛΟΥ
ΑΝΔΡΕΙΑ

Inscription qui semble regarder un *Agis* vainqueur qui avoit obtenu les Prix

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

Athlete Vainqueur.

SLUB
Wir führen Wissen.

nommés Ανδρεῖα. *Athénée*, en parlant des Feſtins, rappelle ceux auxquels les Lacédémoniens invitoient; & qui, de leur frugalité, avoient pris le nom de Φειδίτεια, ainſi que les Repas chers aux Crétois, qui les appelloient Ανδρεῖα, comme l'on appelloit Ανδρεῖον le Lieu où les hommes ſe raſſembloient.

Dans toute cette Statue, eſt répandue la grace mêlée à la force: on admire avec une douce ſatisfaction la beauté des formes & la pureté des contours. Elle étoit autrefois dans le veſtibule ſupérieur du Palais *Pitti. G. Vaſari* l'a vue dans cet endroit, & il en donne la deſcription au commencement de ſon troiſième volume de ſa vie des Peintres & Sculpteurs.

On voyoit avec elle le *Ganymede*, la *Venus au bain*, la *Bacchante avec* le tigre, le *Bacchus avec le faune*, *Pomone*, & quelques autres Statues qui ont paſſé dans le *Muſéum* des *Medicis*.

PLANCHE LXV.

ATHLETE

Ou Joueur de Diſque vainqueur.

Dans cette Statue, ſi l'on excepte les mains, qui ne ſont pas parfaitement réparées, tout y eſt admirable; la beauté de toutes les parties & leur accord annonce que cet ouvrage eſt ſorti du ciſeau des Grecs. On admire une élégance générale dans le corps, & la dignité qui y eſt répandue. La poitrine eſt large & muſculeuſe, la tête eſt noble comme il convient à un Athlete, & la beauté de ſes traits l'a fait prendre pour le Dieu *Preſtes* dont nous avons parlé, Planches XLI & XLII, p. 108; mais ſi l'on s'arrête aux mouvemens des bras, on penche à croire avec *Gori* que le Statuaire a voulu repréſenter un joueur de diſque, & l'on peut facilement ſuppoſer, qu'à l'exemple de celui qui ſe voit ſur une pierre antique du *Muſéum* (Planche XVII, N°. 2. T. 2.) *des Medicis*; il tenoit un diſque de la main droite, & de la main gauche une palme.

Pline cite un Joueur de Diſque digne d'attirer les regards, ouvrage admirable de *Myron*; on pourroit conſéquemment conjecturer que l'Auteur de celui-ci eſt un Sculpteur de ſon ſiècle.

PLANCHE LXVI.

SOLDAT

Veles.

Nous offrons à nos Lecteurs, dans la Statue que nous plaçons sous leurs yeux un de ces soldats vêtus à la légere que les Romains appelloient *Velites*. La haste dont on voit les vestiges dans sa main droite, l'épée qui pend à son côté, & le bouclier quarré & creusé comme les tuiles faîtières, l'indiquent clairement. Telles étoient, en effet, les armes de ces soldats, ainsi que l'attestent *Ciceron*, *Tite-Live*, *Polybe*, *Denis*, & quelques autres Auteurs. *Polybe* y joint le *casque*, dont *Jean-Antoine Valtinius* croit cependant qu'ils ne firent usage que long-tems après leur création, & il pense de même, qu'ils prirent le Bouclier rond nommé *Parma*, & commun aux fantassins, au lieu de celui qui se voit dans cette Statue.

Gori n'a pas trouvé de raison particulière qui ait pu déterminer le Sculpteur à donner à ce soldat l'attitude dans laquelle nous le voyons, & il imagine qu'il n'a cherché qu'à plaire davantage aux Connoisseurs par les difficultés que la position qu'il a choisie lui faisoit vaincre. Pour s'appuyer dans cette conjecture, il cite un passage de *Quintilien* qui, en parlant des Statuaires & des Peintres, dit qu'il est intéressant de ne pas toujours suivre la route battue; qu'il est bon de changer la position des figures, comme l'ont pratiqué les Sculpteurs les plus habiles; que la grace ne se trouve pas toujours dans des figures droites, & qu'en leur donnant un autre mouvement, on semble leur communiquer l'action.

Cette Statue, ainsi que celle qui suit, ont été transportées des jardins des Medicis à Florence, appellés communément *boboli*, dans le Muséum où on les admire.

PLANCHE LXVII.

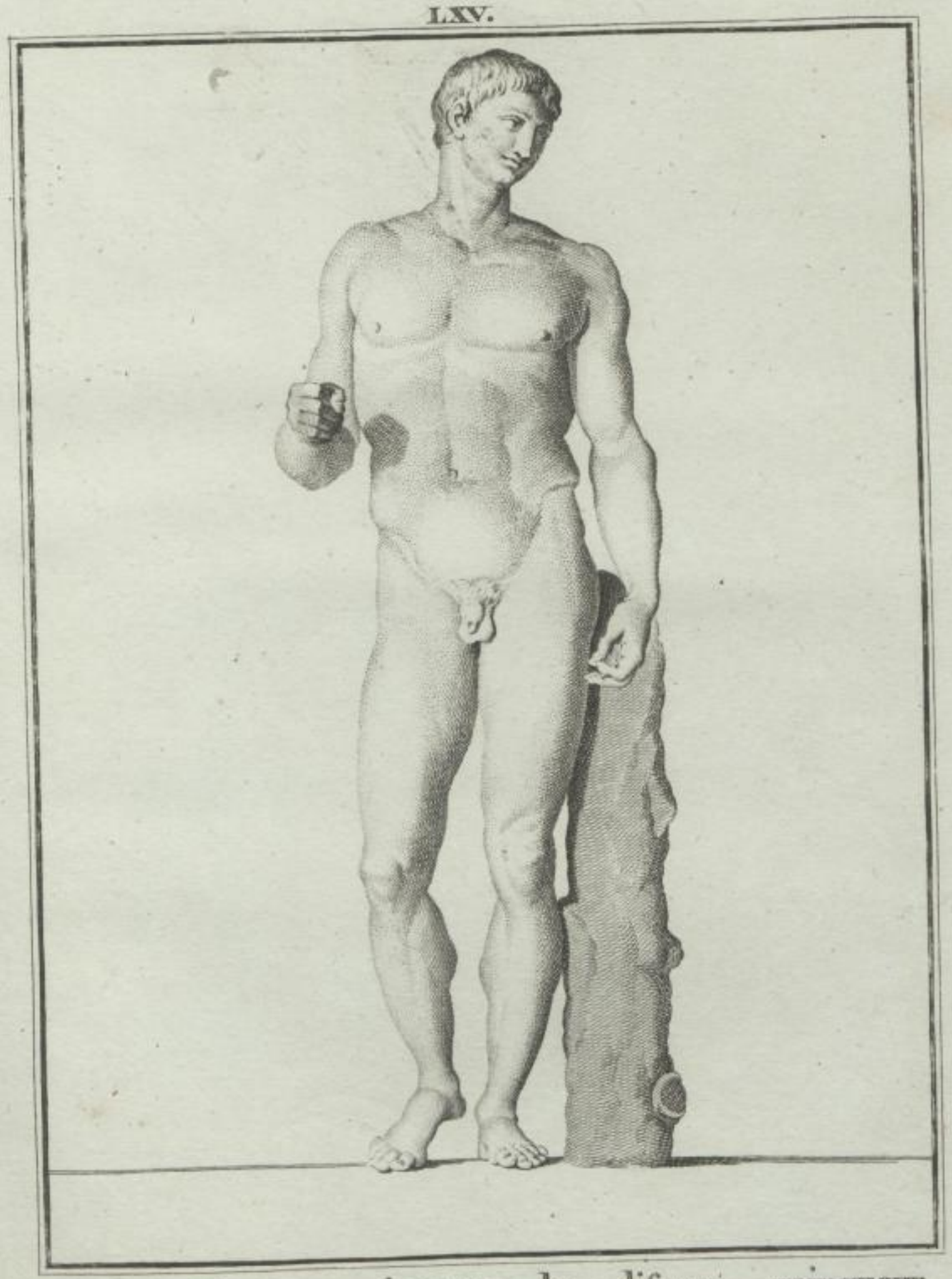
SOLDAT

Frondeur.

La Statue que nous considérons en ce moment ayant été restaurée par un Sculpteur moderne, Il est difficile de fixer ce qu'a voulu représenter, par elle, son premier auteur. Est-ce un Soldat? Quelles étoient les fonctions de ce genre

SLUB
Wir führen Wissen.

LXV.

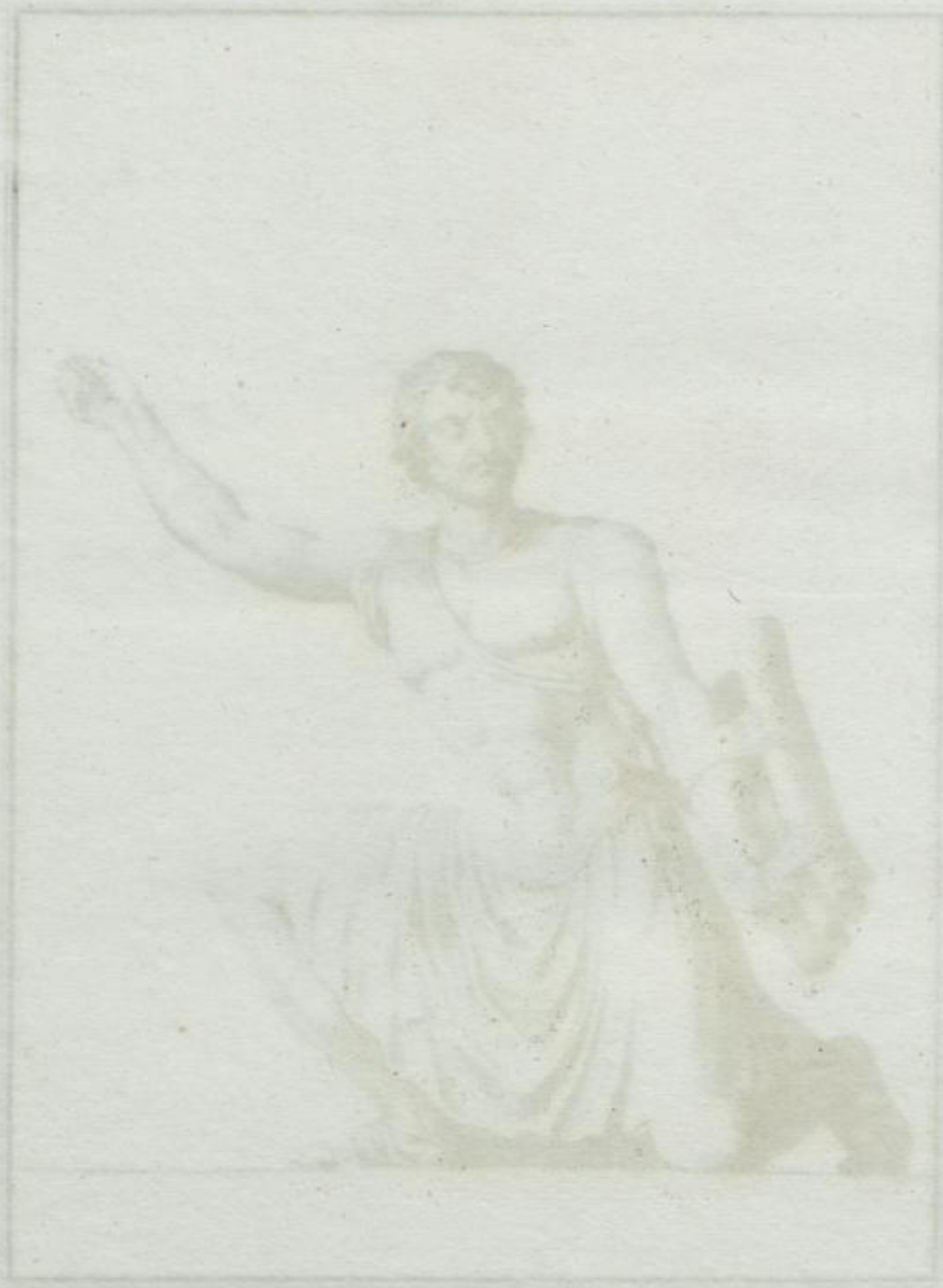


ATHLETE, ou joueur de disque vainqueur.

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

SOLDAT . veles .



SLUB
Wir führen Wissen.

de Soldat ? N'eſt-ce pas même un ſimple chaſſeur, & ne pourroit-on pas dire qu'il eſt en action de pourſuivre les bêtes qu'il veut atteindre ? *Gori* laiſſe, & nous laiſſerons de même à ſon exemple les Savans chercher à fixer l'opinion ; nous nous contenterons d'applaudir à ſa conjecture Si l'on examine avec *Gori* cette Statue, l'on remarquera que la figure, qui n'eſt vêtue que d'une clamyde & d'une tunique attachée par une ceinture, ſemble annoncer l'image d'un Soldat frondeur. En effet, la main gauche retournée vers le corps, & ce mouvement du bras droit, déſigne aſſez l'action d'un frondeur prêt à lancer la pierre contre l'objet qu'il fixe.

Quelque ſoit le véritable but du Sculpteur antique, on peut admirer dans cette Figure de grandes beautés qui, comme nous l'avons dit dans l'explication précédente, ont déterminé à la faire tranſporter des Jardins dans le Muſéum des *Médicis*.

PLANCHE LXVIII.

ROI PHRYGIEN.

Si cette Statue n'avoit point été reſtaurée, elle repréſenteroit immanquablement un Roi de Phrygie : Le Bonnet, le Manteau Royal, le Sceptre que tient la main droite l'indiqueroient viſiblement ; mais comme le torſe ſeul eſt antique, & que tout le reſte du corps eſt d'ouvrage moderne, les conjectures que cette Statue peut faire naître ſont fort incertaines.

Gori qui admire avec raiſon la beauté du torſe, ouvrage aſſurément d'un des meilleurs Statuaires de la Grece, après avoir admiré de même les talens du Sculpteur qui y a joint les membres & la tête, regrette qu'il n'en ait pas clairement fait un *Athys*, ce prêtre de Cybele qui, peu fidèle à ſa promeſſe indiſcrette d'une continence éternelle, ſe priva lui-même des organes générateurs, & fut encore puni par la Déeſſe jalouſe qui le livra à des fureurs qu'Anacréon peint ſi bien & auxquelles il oppoſe d'autres fureurs tant chéries, celles de l'amour. Voyez ſon Ode XIII.

Athys, dit *Gori*, étoit ſuffiſamment déſigné par ce fragment de Statue, n'y reconnoît-on pas, comme dans les pierres & les marbres antiques, ce ſein nud, ce vêtement ouvert qui donne l'idée de la grenade dont ſa mère, comme le rapporte Arnobe, fut frappée à l'inſtant où elle devint enceinte. Ce n'étoit donc pas d'un ſceptre qu'il falloit l'armer, un manteau Royal qu'il falloit lui faire ſupporter, continue *Gori* : une flûte devoit être placée dans ſa main droite,

un *Pedum* dans sa gauche. Un léger duvet ne devoit point garnir son menton, la peine qu'il s'étoit infligée lui-même ne permettant plus de lui donner cet ornement. Puisque *Gori* vouloit absolument que ce fût le torse d'un Athys à qui le Sculpteur moderne n'avoit plus qu'à joindre les attributs qui le désignoient, il auroit dû ajouter encore que le Sculpteur, pour appui, au lieu d'un arbre sans désignation, auroit dû lui donner le tronc d'un pin en qui il fut transformé.

Au surplus, la conjecture de *Gori* n'est pas sans fondement, & nos Lecteurs nous sauront gré de la leur avoir conservée.

PLANCHE LXIX.

Dame Romaine.

Les Romains, ainsi que les Etrusques, ont eu la plus grande vénération pour les Dames, mères de familles. Souvent, chez ces peuples, on leur élevoit des Statues quand elles avoient bien mérité de la Patrie.

Nous pensons avec *Gori* que celle qui est sous nos yeux pourroit être de ce nombre, & nous offrir l'image d'une de ces femmes dont le nom ne nous seroit point parvenu.

La *Stola* au rapport de *Festus* étoit le vêtement qui leur étoit particulier; aussi la remarquons-nous sur la figure soumise à notre examen. *Ammien* nous dit que, *la tête couverte & portée sur des litières, elles parcouroient les différentes parties de la ville;* delà peut-être le voile qui couvre les cheveux de notre figure, & que les Dames Romaines avoient empruntées des Dames Étrusques.

Quelques personnes ont cru dans cette Statue reconnoître une Prêtresse, ou l'épouse d'un de ces Prêtres appellés *Flamen*, & qui, suivant *Festus*, ne pouvoit point faire divorce.

Comme dans les anciens monumens, on voit Junon *Pronuba* la tête voilée, il en est qui ont cru devoir regarder cette Statue comme son image.

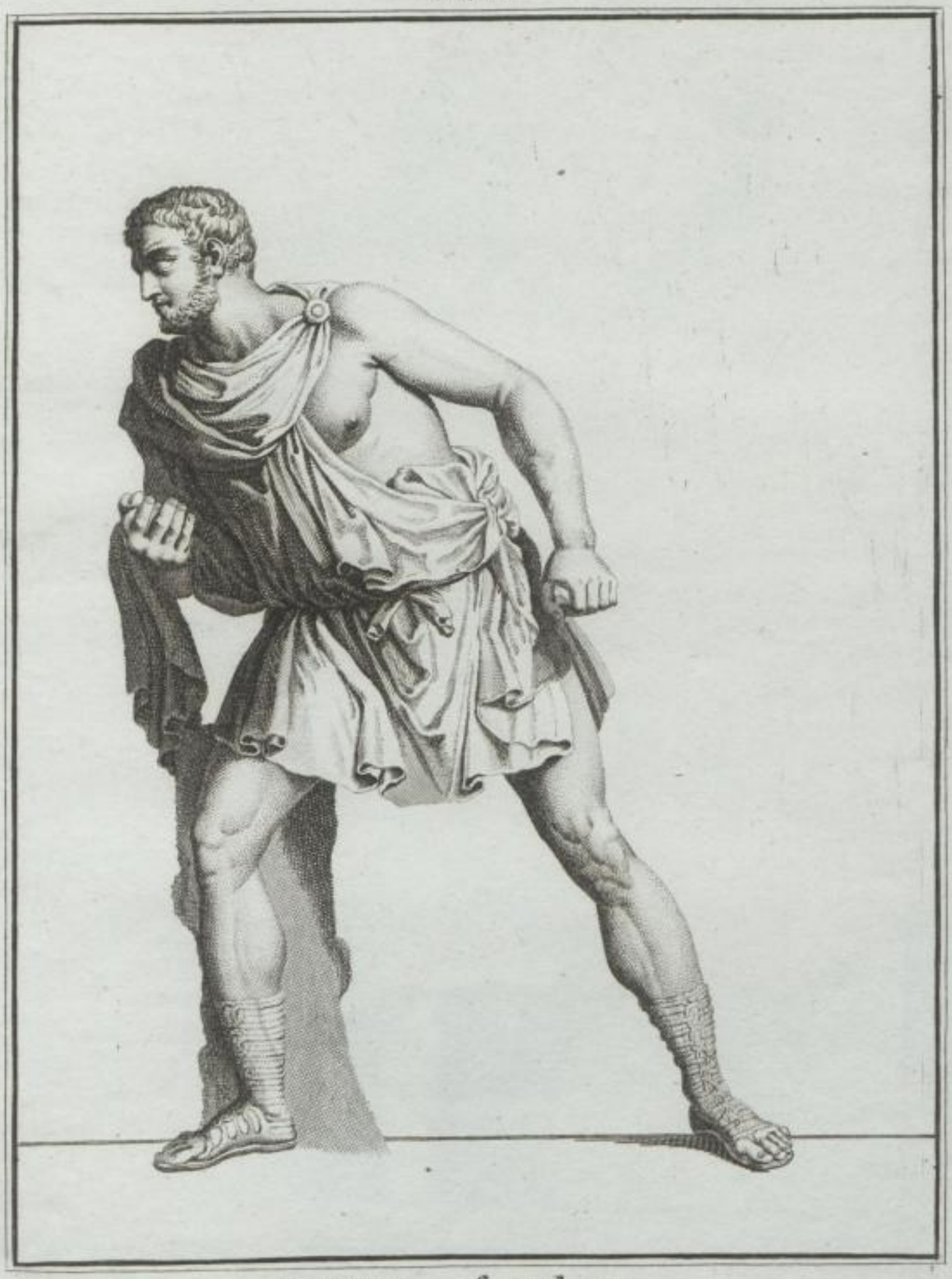
Mais que ce soit Junon, ou bien une Prêtresse, ou simplement une Dame Romaine, on ne peut trop admirer la sagesse & la beauté de cette Statue, la Draperie est naturellement jettée; les formes du nud qu'elle laisse sentir, sont nobles & pures; la tête porte un beau caractère.

Gori croit cette tête ajoutée, ainsi que les mains; mais ces parties s'accordent tellement avec le reste de la figure que cet Auteur n'élève sur ce point qu'un soupçon.

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.



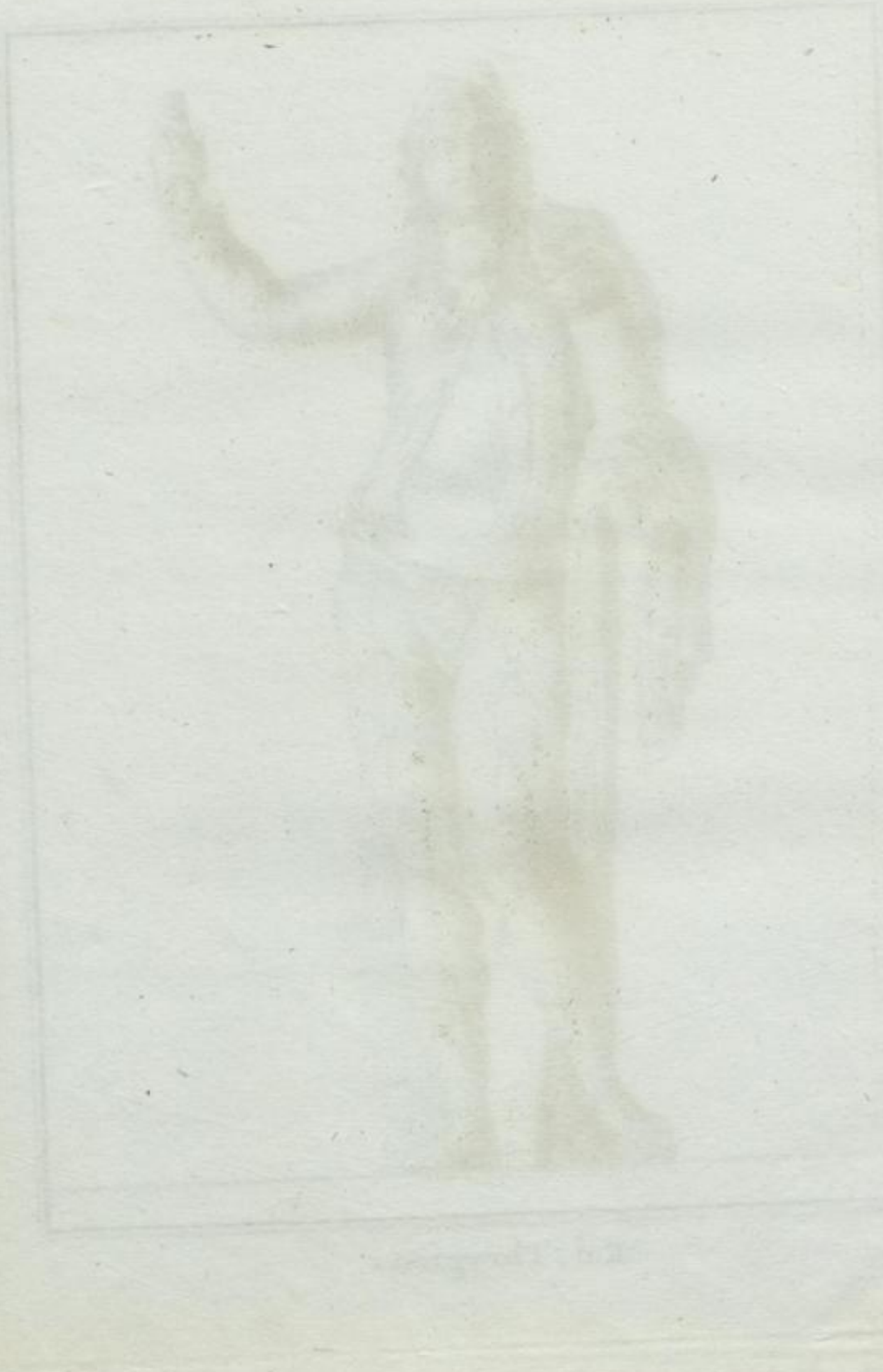
SOLDAT . frondeur .

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

Roi. Phrygien.



SLUB
Wir führen Wissen.

Dame Romaine.

La matière de ce bel ouvrage eſt un marbre noirâtre, de la couleur du baſalte.

PLANCHE LXX.

CLAUDE BRITANNICUS CÉSAR.

Léonard Agostini (Planche CLXXII) a publié le premier cette Statue, & il reconnoît dans la tête, ainſi que *Gori*, les traits de *Claude Britannicus Céſar* né de *Valerie Meſſaline* le vingt-huitième jour de l'Empire de *Claude*. Nous avons rapporté, pages 17 & 18 du premier volume des Pierres gravées, ce que l'hiſtoire nous apprend de ſes vertus, des eſpérances flatteuſes qu'il donnoit à tout l'Empire, & de ſa mort prématurée, fruit de la fureur d'Agrippine, de la haine de Néron qui, n'étant âgé que de dix-huit ans, vit, ſans pâlir, le lâche & ſcélérat J. Pollion lui préſenter le breuvage mortel que la trop célèbre empoiſonneuſe *Locuſte*, cet utile inſtrument de l'ambition & de la tyrannie, avoit préparé.

Nous avons auſſi parlé, au même endroit, des honneurs que l'Empereur Tite, témoin de ſes vertus, lui rendit, & des Statues qu'il lui dédia.

Ne nous occupons donc que de la ſeule Statue que nous avons ſous les yeux.

Elle eſt de marbre égyptien, ou plutôt d'Ethiopie, d'un noir verdâtre; la tête en eſt rapportée. *Gori*, dans ſa Préface, la croit de la même main que le reſte de la figure vraiment antique, à l'exception des pieds qui ſe trahiſſent facilement & portent l'empreinte d'une main moderne.

Le vêtement, ſuivant *Léonard Agoſtini*, eſt la Prétexte: *Gori* prétend que c'eſt la toge, & conſéquemment il ne lui paroît pas devoir convenir à Britannicus.

La hauteur de la Figure eſt preſque de trois pieds.

PLANCHE LXXI.

GROUPPE D'UN EMPEREUR ET D'UNE FEMME.

DANS ce grouppe, haut de trois pieds, exécuté par une main habile, mais réparé en beaucoup d'endroits, on voit une femme jeune, d'une figure agréable, la tête ceinte du diadême & dans un vêtement ſemblable à celui de Diane & des

Nymphes, qui arrête un Empereur dans ſa marche. Quel eſt cet Empereur? Quelle eſt cette femme? on ne ſauroit trop l'aſſurer. Quelques perſonnes ſe ſont haſardées à les donner pour *Caligula* avec ſa ſœur *Druſille*; mais comme *Gori*, nous penſons qu'il vaut mieux ſe taire que de donner ſes rêves à ſes Lecteurs.

PLANCHE LXXII.

MARC AURÈLE.

Nous ne répéterons point, en cet endroit, ce que nous avons dit, Tome I. des Pierres gravées, pag. 45 & ſuiv. ſur l'Empereur Marc Aurèle dont nous voyons ici la Statue. Ce bel ouvrage étoit vraiſemblablement placé dans un lieu honorable, & lui avoit été dédié l'année où, Antonin le Pieux étant mort, il pris les rênes de l'Empire ou quelque tems après. Sa tête eſt couronnée de lauriers. Il porte la Chlamyde à la manière des Héros, & c'eſt pour cette raiſon encore que le Statuaire ne lui a donné aucun autre vêtement. Cette Chlamyde eſt attachée avec une agraffe, & paſſe de l'épaule droite ſur le bras gauche où elle eſt retrouſſée avec grace. Dans ſa main droite, l'Artiſte a placé le ſceptre, & le globe, ſigne de l'Empire du monde, eſt dans la gauche. L'antiquité donnoit ce globe pour attribut à Jupiter.

La reſſemblance de la tête, avec les Médailles & Pierres gravées qui repréſentent Marc Aurèle, ne permet pas de douter que ce ſoit réellement cet Empereur que le Sculpteur ait voulu rendre : ſa figure a ce caractère qui convient parfaitement à un philoſophe de la ſecte des Stoïciens, & qui ne fut jamais altérée ni par la joie ni par la triſteſſe. Il règne dans cette Statue une nobleſſe bien analogue au grand homme qu'elle repréſente, & elle mérite l'admiration que lui donnent tous les Connoiſſeurs.

FIN *des Explications du troiſième Volume.*

TABLE

SLUB
Wir führen Wissen.

Claude Britannicus Céfar.

SLUB
Wir führen Wissen.

Grouppe d'un Empereur et d'une Femme .

SLUB
Wir führen Wissen.

LXXII.

Marc Aurêle.

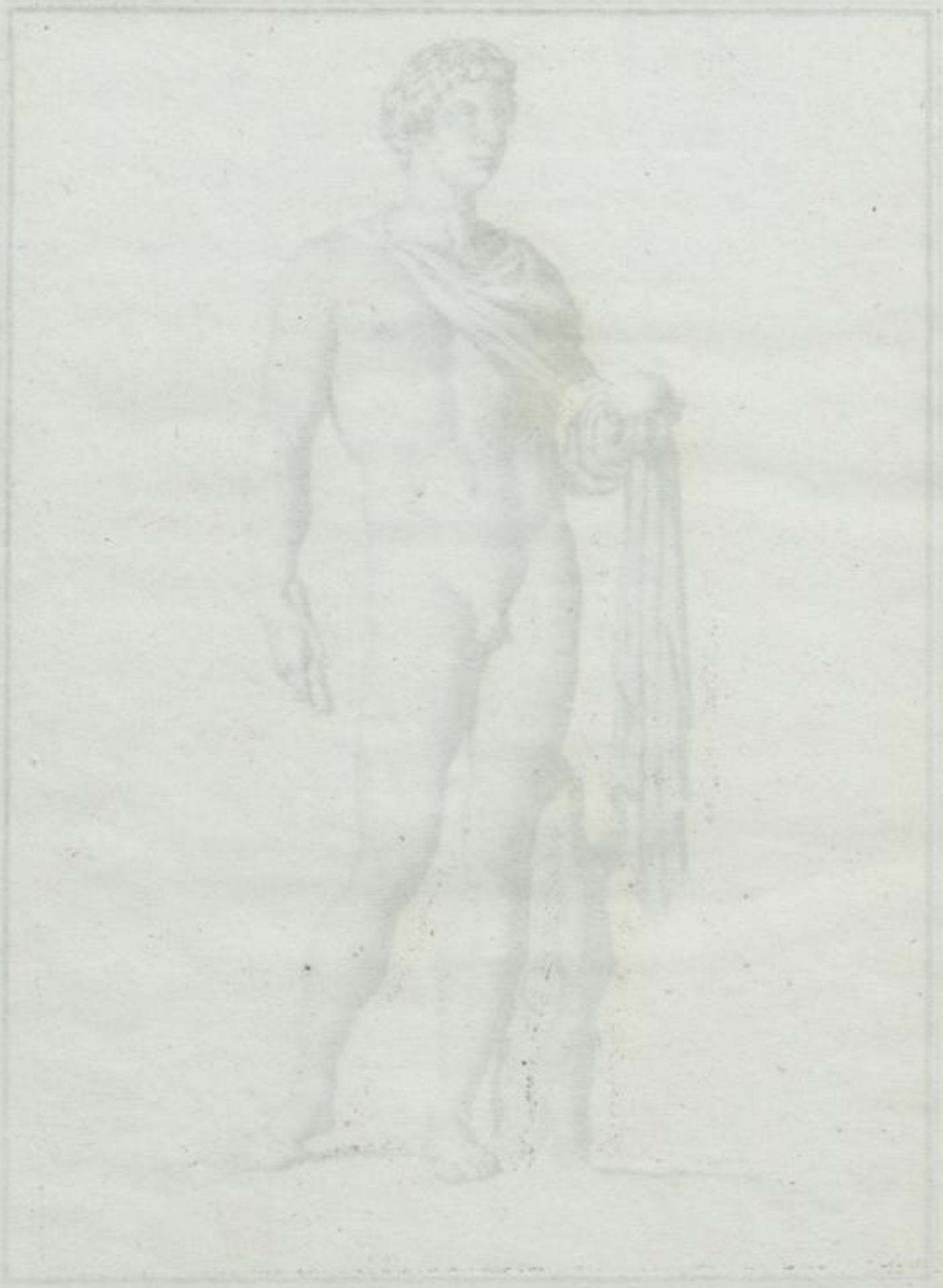


TABLE
DES STATUES
Qui ſont expliquées dans ce Volume.

PLANCHE I.

Jupiter, page 1

PLANCHE II.

Junon, 4

PLANCHES III & IV.

Leda, 8

PLANCHE V.

Ganymede, 9

PLANCHE VI.

Minerve Ergané, 12

PLANCHE VII.

Minerve Callimorphos, 17

PLANCHES VIII & IX

Apollon Cœliſpex, 18

PLANCHE X.

Apollon invictus, 24

PLANCHE XI.

Apollon, inventeur de la Muſique, 26

PLANCHE XII.

Apollon Pythien, 29

PLANCHE XIII.

Marſias, 34

PLANCHES XIV & XV.

Uranie, 36

PLANCHES XVI & XVII.

Euterpe, 41

PLANCHE XVIII.

Clio, 42

PLANCHE XIX.

Diane venatrix, 44

PLANCHE XX.

Statue Symbolique de la Diane d'Ephèſe, 45

PLANCHE XXI.

Endymion, 57

PLANCHES XXII & XXIII.

Eſculape, 58

PLANCHES XXIV & XXV.

Hygie, 65

PLANCHES XXVI & XXVII.

Venus, 67

PLANCHE XXVIII.

Venus céleſte, 77

PLANCHE XXIX. page

Venus victorieuſe, 79

PLANCHE XXX.

Venus Genitrix, 81

PLANCHE XXXI.

Venus ſe retirant une épine du pied, 82

PLANCHE XXXII.

Venus dorée, 83

PLANCHE XXXIII.

Venus Amphitrite, 85

PLANCHE XXXIV.

Venus victorieuſe de Mars, 86

PLANCHE XXXV.

Mars, 87

PLANCHES XXXVI & XXXVII.

Mercure, 89

PLANCHE XXXVIII.

Hermaphrodite, 95

PLANCHE XXXIX.

L'Amour lançant des flèches, 96

PLANCHE XL.

L'Amour & Pſyché, 98

PLANCHES XLI & LII.

Un Dieu Præſtes, 108

PLANCHE XLIII.

Bacchus & Ampelos, 109

PLANCHE XLIV.

Bacchus avec un Faune, 119

PLANCHE XLV.

Bacchus assis, 120

PLANCHE XLVI.

Bacchus Lénéen, 120

PLANCHES XLVII à XLIX.

Bacchus ayant à ses pieds un petit Satyre, 121

PLANCHES L.

Bacchus avec un Satyre, 122

PLANCHE LI.

Bacchus ou Lena, 122

PLANCHE LII.

Bacchante accompagnée d'un Tygre, 124

PLANCHE LIII.

Bacchante dansant, 125

PLANCHES LIV & LV.

Faune, ibid.

PLANCHE LVI.

Flore, 128

PLANCHE LVII.

Hercule terrassant un Centaure, 130

PLANCHE LVIII.

Hercule étouffant un Lion, 131

PLANCHES LIX & LX.

Hercule Pomarius, 132

PLANCHE LXI.

Narcisse, ibid.

PLANCHE LXII.

Paris ou un Athlète vainqueur, 134

PLANCHE LXIII.

Les Lutteurs, 135

PLANCHE LXIV.

Athlète vainqueur, 137

PLANCHE LXV.

Athlète ou Joueur de disque, 139

PLANCHE LXVI.

Soldat veles, 140

PLANCHE LXVII.

Soldat frondeur, ibid.

PLANCHE LXVIII.

Roi Phrygien, 141

PLANCHE LXIX.

Dame Romaine, 142

PLANCHE LXX.

Claude Britannicus Césat, 143

PLANCHE LXXI.

Grouppe d'un Empereur ou d'une femme, 144

PLANCHE LXXII.

Marc Aurele, ibid

FIN de la Table des explications des Planches du troisième Volume.

SLUB
Wir führen Wissen.

238. 2/25

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.